
U d'/of OTTAWA
39003003831939

14-5-55

Dr. C. S. Lord.



ESSAIS

ET

CONFÉRENCES

HENRI D'ARLES

ESSAIS

ET

CONFÉRENCES

...Qui si conviene usare un poco d'arte
DANTE

CHEZ L'AUTEUR

1909

De licentia Superiorum

De licentia Ordinarii

A MA MÈRE

Tu m'as donné, avec la vie, le goût des travaux de l'esprit. C'est toi qui m'as insufflé ce qu'un penseur appelle le « dangereux amour des choses intellectuelles ».

Aussi loin que me reportent mes souvenirs d'enfance, je te vois, dans ces moments de répit que te laissait le soin de la maison, feuilletant de beaux livres, les annotant, les commentant devant nous, y puisant de ces pensées dont tu te faisais un aliment infiniment exquis et délicat.

Ou bien, quand les soucis du ménage avaient pris toute la journée, tu lisais, le soir, près de nos berceaux ; et je sais que tu prolongeais parfois, bien avant dans la nuit, tes veilles studieuses.

Même chargée d'ans, comme tu es, les meilleures heures pour toi — après tes entretiens avec Dieu et tes épanchements avec nous — sont encore celles que tu peux consacrer à tes auteurs favoris ou à quelque nouvel ouvrage.

En t'offrant aujourd'hui, ô ma mère, ces nombreuses écritures, j'ai conscience d'accomplir un devoir très doux. Puisque je tiens de toi l'amour des choses de la pensée, n'est-il pas juste que tu recueilles ce que cet amour a pu m'inspirer et me dicter ?

Accepte donc cette gerbe fraîche, que j'ai moissonnée loin de ton regard, mais en songeant à toi. — Je te la dédie dans un profond sentiment de gratitude, et en y mettant le plus tendre et le plus filial baiser.

Henri

Hawthorne (New-York), 1er septembre 1909

Le journalisme américain

LE JOURNALISME AMÉRICAIN

—

A Helmut Lothar Ripperger

CETTE chose, éminemment ondoyante et diverse, qui s'appelle une civilisation, le caractère essentiel, l'âme d'un peuple, se révèle, s'exprime de bien des façons, et, par exemple, dans le style de ses monuments.

Ainsi, il ne faut pas au voyageur européen, qui débarque à New-York, une si grande acuité d'observation, pour deviner, rien qu'à voir les étranges et gigantesques constructions qui surgissent de toutes parts, les notes dominantes de la civilisation américaine, tout ce qu'elle a d'impulsif, d'énergique, de violent, de presque brutal, et aussi de grandeur antique, romaine, dirait M. Edouard Rod [1]. Un simple coup d'œil sur tous ces édifices, où l'on chercherait en vain la finesse et la mesure, donne l'impression très forte que l'on est moins loin encore de l'Europe dans l'espace, que par les formes de vie, si différentes de celles de là bas, plus libres et aussi plus incohérentes, plus hardies, plus âpres, plus inquiètes, sans un grain d'atticisme.

Toutefois, il y a quelque chose qui, mieux que les monu-

---

1. Voir dans son roman « *L'ombre s'étend sur la montagne* » une fine analyse de la haute société américaine.

ments, nous donne l'idée adéquate de ce qu'est la grande nation américaine, en reflète plus fidèlement les aspirations et les tendances.

Une civilisation est nécessairement évolutive. Ce n'est pas une forme cristallisée, mais vivante, et par conséquent sujette à la loi essentielle de la vie, qui est le mouvement. Elle change, subit des influences qui l'altèrent dans ses parties contingentes, passe par une multitude de sensations qui laissent en elle des traces plus ou moins profondes. Faite des qualités et des défauts de millions d'âmes dont elle offre la synthèse, elle participe à leurs infinies variations d'état, revêt les couleurs qu'elles prennent elles-mêmes, suivant les circonstances et selon l'heure du jour, je veux dire selon les événements qu'elles traversent.

Cela est vrai des vieilles civilisations, orientales ou européennes, de celles qui paraissent le plus fortement et le plus solidement assises. Cela est vrai surtout, je pense, de la civilisation américaine, qui est jeune, encore en voie de formation, exubérante de forces vives.

En 1898, peu après son retour des Etats-Unis, Brunetière écrivait un bel article qu'il intitulait : « *La genèse d'une patrie* » [1]. Cette patrie, dont il avait pu observer de près l'éclosion vertigineuse, et aux destinées de laquelle il devait s'intéresser jusqu'à la fin, serait-elle sortie, au cours de ces dix dernières années, de la période génésique, pour inaugurer la saison proche de la maturité ? Il nous semble, au contraire, qu'elle est toujours dans un « perpétuel devenir. »

---

1. Cet article avait paru dans le *Figaro*, si je me souviens bien. J'ignore s'il figure dans les œuvres du regretté maître.

Certes, nous ne pouvons préciser combien de temps un pays de « vie intense », comme celui-ci, mettra à se constituer définitivement en nation. Mais, ce que nous savons bien, c'est qu'il n'y a encore, entre les divers groupes ethniques qui le composent, qu'une unité purement matérielle. Tant que ces nationalités, qui viennent de tous les points du globe, et qui ne sont que juxtaposées, ne se seront pas fondues en un bloc unique, ne se seront pas infusées une même âme ; tant que l'accroissement de la population sera dû, moins au progrès de la natalité qu'à l'apport incessant de l'émigration étrangère, il n'y aura pas ici un peuple, au sens vrai du mot. Une mosaïque d'individus, fût-elle une des plus considérables que le monde ait vues, ne constitue pas une nation.

Ce pays, qui déborde d'énergie, d'activité, est seulement en train de se faire. N'est-ce pas Sir Wilfrid Laurier qui disait, à propos de l'annexion possible du Canada aux Etats-Unis : « Hélas ! que deviendrions-nous dans cette fournaise ? [1] » Fournaise, fournaise ardente, où s'élabore un monde dont nous ne savons pas la formule définitive, voilà ce que sont les Etats-Unis. Et il serait plus que téméraire de vouloir, dès à présent, fixer la date approximative à laquelle, de tous ces éléments en ébullition, sortira la statue gigantesque, aux traits bien accusés, aux lignes proportionnées et harmonieuses.

Or, cet état d'une société qui se cherche, qui s'organise, et qui évolue très vite vers sa modalité dernière, ne sera-ce pas surtout le journal qui pourra en exprimer les reliefs,

---

1. Parole que j'ai vue citée dans un journal de New-York. en 1903.

les côtés essentiels, en noter aussi les mobilités incessantes, les diverses fluctuations, les sensations impalpables et fugaces ? Le journal reflète la vie de chaque jour, tient la chronique des faits et des œuvres, enregistre tous les mouvements de l'opinion. Il est intimement mêlé à l'existence de ce « peuple houleux » [1] ; il entre si avant dans sa grande âme confuse. Si, en d'autre pays, le livre est un excellent moyen d'information sur la mentalité générale, et si la vie commune s'y peint assez bien, aux Etats-Unis, le journal presque seul nous renseigne, il est quasi l'unique miroir qui nous renvoie l'image de ce monde si curieux à observer. Le livre ne compte presque pas à ce point de vue. Il y en a relativement peu d'abord. Et d'ailleurs, comment saisir une physionomie si fuyante, la ramener à un type immobile ? C'est le journal qui est le plus apte à en noter l'expression changeante, les moindres altérations, les caractères transitoires, les traits définitifs.

Etudier le journalisme américain, c'est donc, au fond et en réalité, faire un essai psychologique de ce peuple. Voilà dans quel esprit nous entreprenons ce travail, auquel un long séjour aux Etats-Unis, et une fréquentation assidue de leurs plus grands quotidiens, nous ont, je le dis sans prétention, suffisamment préparé. Les points de contact, de ressemblance, entre la mentalité américaine et la forme journalistique qu'elle s'est créée, ressortiront assez d'eux-mêmes. Nous nous contenterons de les souligner en pas-

---

1. J'emprunte ce mot à M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac, dans une des lettres qu'il me fit l'honneur de m'écrire après son retour d'Amérique.

sant, et de les dégager, de les mettre en relief, dans une brève conclusion.

I

Le journalisme américain est d'abord une affaire, et une affaire colossale. Aux Etats-Unis, le mot *business* est le plus usité de tout le vocabulaire, celui qu'on entend le plus souvent retentir. Il revient à propos de tout. Il n'y a aucune exagération à affirmer qu'ici l'on envisage toute chose au point de vue affaire. Je me rappelle qu'un jour, un monsieur très bien, à qui je montrais le manuscrit de mon premier ouvrage: *Propos d'Art*, — me dit avec un grand sérieux: « *So you are engaged in the literary business.* » Il y a donc aussi le *newspaper business*, dont on a fait presque une industrie, pour le développement, le succès de laquelle l'on n'hésite pas à engager des millions. Un directeur-propriétaire de grand journal sourirait de pitié, ne comprendrait pas, si vous lui parliez de la mission éducatrice du journaliste, de l'éminence de son rôle social. L'éducation du peuple, l'influence idéale sur les foules, est-ce qu'il se préoccupe de cela, lui? Est-ce que cela peut entrer dans ses calculs? Faire fortune par le moyen de cette affaire, piquer le plus possible la curiosité publique, de façon à l'exploiter de son mieux, voilà son but principal. Le reste, — se donner du nom, ou travailler à l'amélioration de la condition humaine, n'est que bien secondaire. Il importe avant tout de s'enrichir en flattant les goûts et les passions populaires, en se pliant à tous les caprices de l'opinion.

Et cette affaire qu'est, avant tout, le journalisme américain, est, comme toutes les autres branches de commerce ou d'industrie, sujette à une concurrence effroyable et effrénée. C'est à qui surpassera, éclipsera son voisin. La concurrence s'exerce d'abord dans les édifices. Les grands journaux sont, pour la plupart, comme nécessairement logés dans des *skyscrapers*. Ils n'ont sans doute pas inventé la mode de ces horribles cheminées habitables. Mais leurs rivalités, leurs mutuelles jalousies, ont beaucoup contribué à la vulgariser, au grand détriment de l'esthétique. Le *quo non ascendam?* semble leur formule de choix, comme elle est aussi celle de toutes les grandes entreprises financières. Ils montent, ils montent, et l'on se demande où s'arrêtera leur ascension. C'est presque une fatalité, une loi de leur vie. L'essor est désormais imprimé. Impossible de le contenir. L'on s'exposerait à une déchéance en n'essayant pas de se tenir à la hauteur voulue. L'une des conditions les plus sûres de réussite est surtout de dépasser les autres, du moins faut-il absolument les égaler. Ainsi, le *New-York Tribune*, dont l'édifice comptait huit étages, a dû, tout récemment, en porter le nombre à quinze, afin de n'être pas trop écrasé par la supériorité de ses confrères.

Et maintenant, comme ces journaux mêmes sont choses énormes, et qui le deviennent de plus en plus. Où la concurrence entre eux se déploie avec fureur, une véritable frénésie, une énergie qui ne veut pas de repos, ne connaît pas de limites à ses insatiables ambitions, c'est surtout dans la grandeur de leur format, la rapidité avec laquelle leurs éditions se succèdent, — quand l'opinion, par exemple, est surexcitée par quelque importante question, — le nombre

de leurs feuilles, la quantité de la matière imprimée, le chiffre de leur tirage. Un européen, tout frais arrivé de l'un quelconque de ces vieux pays où tout se fait plus en petit, et aussi plus en finesse, serait renversé de voir les proportions gigantesques, démesurées, qu'atteint ici le journalisme. Ainsi, l'édition quotidienne, grandissime format, compte jusqu'à quarante et cinquante pages, parfois davantage. Et tel journal, au moment de la guerre hispano-américaine, par exemple, lors de la maladie de Léon XIII ou de la conférence de Portsmouth, émettait jusqu'à huit ou neuf éditions par jour, éditions où les articles de fond restaient les mêmes, mais où étaient insérées les dépêches que, d'heure en heure, le télégraphe apportait sur ces questions mondiales. Quant aux éditions dites du dimanche, ce sont de véritables colis, chaque numéro pèse près d'un kilo. Cela en fait un entassement de feuilles ! La matière à lire n'y est certes pas toute de première main, on le devine. Pour remplir ces immenses cadres, les employés procèdent à coups de ciseaux à travers les volumes, les encyclopédies, les revues étrangères, mêlant à tout cela des gravures où tout est magnifié, portraits, paysages ou tableaux.

Songeons un instant à l'outillage qu'il faut pour suffire à une pareille tâche qui s'augmente d'année en année, et qui se fait toujours plus écrasante. Car, je répète que c'est surtout sur ce point que la concurrence s'exerce. L'un veut l'emporter sur l'autre. C'est à qui fera plus grand et plus lourd. L'on est arrivé déjà à des résultats étonnants. Et qui sait où l'on s'arrêtera dans cette voie, où l'âpre énergie, l'esprit d'initiative propre au caractère améri-

cain, aiment à se donner libre carrière ? Ce que ces réalisations représentent, en matériel et en hommes, donne presque le vertige.

J'ai eu l'occasion de visiter, à différentes reprises, les plus grands ateliers de journaux de la Métropole, ceux du *World*, du *New-York American*, du *Sun*, du *Times*, de la *Tribune*. Et chaque fois, j'en ai remporté comme une impression de stupeur. Le mot atelier, pris dans son sens le plus matériel, convient admirablement ici. Quelles boutiques ce sont vraiment ! Et qu'il y règne donc une activité prodigieuse, mais d'un ordre tout pratique ! Derrière les comptoirs de l'administration se tiennent des Messieurs qui répondent froidement aux clients, prennent des notes, compulsent des registres, voient aux détails de l'expédition avec tout « l'intellectualisme » de commis de banques ou de garçons épiciers. A l'étage des presses, on voit toute une armée d'individus noirs comme des charbonniers, luisants d'huile, qui vont et viennent, suant, soufflant, le regard dur, l'expression concentrée, à travers cet entrecroisement de machines, les plus perfectionnées, les plus modernes, les plus puissantes et compliquées, capables, par exemple, d'imprimer, de plier, de trancher, plus d'un million de copies par jour. Quelle vision dantesque ! Et quelle commotion tout cela produit-il ! Quel bruit d'enfer ! C'est à se croire dans un antre de titans ! Je ne dis rien du reste, des centaines de reporters affairés, des étourdissants appels téléphoniques, du tic-tac des télégraphes, de ces formidables et nauséabonds laboratoires où se préparent les gravures. En vérité, nous sommes en face de l'une des manifestations les plus sensibles du caractère grandiose, ou mieux gigantesque,

presque monstrueux, que revêt toujours,chez les Américains, l'esprit d'entreprise.

II

Nous n'avons, jusqu'ici, envisagé le journalisme américain que par l'extérieur, nous l'avons vu du dehors. Il est temps de pénétrer dans sa constitution intime, d'analyser sa façon d'être, laquelle, et ce n'est pas à sa louange, présente beaucoup plus de différences que d'analogies avec celle du journalisme européen. Je ne dis pas qu'elle est essentiellement autre. Mais par combien de côtés s'en éloigne-t-elle ? Et ses meilleures qualités lui viennent, croyons-nous, des rares points par où elle s'en rapproche. Telle qu'elle est, je la trouve chargée d'âmes, merveilleusement expressive de la civilisation du milieu de laquelle elle a germé. Voyons donc :

Et d'abord le journal américain nous frappe par son manque presque absolu de méthode. C'est un véritable chaos. Le vers de Boileau :

« ... un beau désordre est un effet de l'art »

ne s'applique en aucune manière à cet inextricable fouillis de nouvelles, d'articles, d'annonces, de tout ce que l'on voudra. Il n'y a pas trace d'art dans ce méli-mélo. Dans une étude sur les « collèges américains » [1], j'ai eu l'occasion d'insister

---

1. Voir cette étude dans notre ouvrage : *Pastels*, pp. 97 et seq. (New-York, Dan. V. Wien, 1905.)

sur la confusion qui règne dans leurs programmes de cours et le choix de leurs auteurs. Le journalisme se distingue par une confusion plus grande encore, une absence quasi totale d'unité et de composition. Le mot « haphazardness » traduit bien cela. Tout y est évidemment mis au petit bonheur, comme ça vient, dispersé au hasard des feuilles. Si l'on excepte l'inévitable « éditorial-page », qu'il faut chercher, d'ordinaire, au milieu du journal, et dans la rédaction de laquelle apparaît un louable souci de méthode, le reste n'est que gâchis. Les choses les plus disparates s'enchaînent. Tel genre de nouvelles, qu'aujourd'hui l'on peut lire à tel endroit, demain sera renvoyé à l'autre bout du journal, et il faudra parcourir, l'une après l'autre, ces innombrables files de colonnes pour les retracer. Au lieu de réserver certaines pages uniquement aux annonces, on les insère parmi les articles ou faits divers. A chaque instant, vous tombez sur une réclame plus ou moins pompeuse. Un article politique ou littéraire voisinera avec un compte-rendu de cour de police ou le détail d'une rixe. L'on voit les plus grotesques mésalliances. Comme me le disait, un jour, quelqu'un qui connaissait bien la chose, puisqu'il la pratiquait lui-même : « Dans nos grands journaux, on ne sait pas ce que c'est que la sous-rédaction. »

L'esprit ordonnateur a déjà commencé de souffler sur ce chaos pour en tirer des formes nettes et précises. Et il nous fait plaisir de constater quelques essais isolés de journalisme rationnel et méthodique. Pour ne pas désobliger les autres, nous ne citerons aucun nom. L'influence européenne n'a pas été étrangère à ce mouvement d'organisation dans lequel quelques-uns sont entrés, et qui a produit déjà

des résultats appréciables. Mais il se passera, je pense, bien des années, peut-être un demi-siècle ou un siècle, avant que ces exemples particuliers deviennent le fait ordinaire, la pratique commune de tous. Cela sera la conséquence nécessaire de ce travail d'élaboration qui s'opère ici dans la profondeur des souches sociales. Quand cette portion d'humanité, en mal de sa formule définitive, se sera plus solidement assise, est-ce que le journal ne sera pas le premier à refléter sa sérénité plus grande, l'équilibre de ses facultés, le meilleur fonctionnement de son organisme vital? S'il n'est pas, lui-même, disposé selon des lois plus rigoureuses, n'est-ce pas un effet de l'état de société dont il est l'expression?

Et maintenant, pénétrons dans ce chaos, et voyons ce qu'il recèle, quelles choses s'agitent au sein de cette immense confusion.

L'on est d'abord frappé de l'abondance de nouvelles. Il y en a de toutes sortes et de partout, Le journal en déborde. Aux Etats-Unis, les « reporters » forment une caste nombreuse et importante. On les rencontre en tous lieux. Ils ont partout leurs entrées. Vous les voyez dans les hôtels, au départ et à l'arrivée des paquebots ou des trains, dans les grands magasins, les musées, sur la rue. Chaque journal en a une légion à sa disposition. Ces limiers d'un nouveau genre, font, d'un bout du jour à l'autre, et même la nuit, la chasse aux nouvelles. C'est à qui en rapportera le plus, car, ils reçoivent tant la ligne pour chaque fait inédit. Ils ont donc intérêt à en emplir leur carnet. Aussi vont-ils « interviewer » tous les visiteurs de marque, ou abordent-ils des étrangers quelconques, pénètrent-ils dans les familles

signalées, pour telle ou telle raison, à l'attention publique, et tâchent-ils de confesser les grands criminels, — meurtriers, défalcataires ou autres. Et quelle riche moisson ils récoltent ! Ils mènent leur enquête avec un souci extrême de tout savoir, ils poussent l'indiscrétion au delà de toute limite.

C'est merveille de voir comme ils savent broder sur un petit fait, enjoliver le plus mince détail, le grossir à des proportions hors nature et hors sens. Il y aura des colonnes pour raconter la chose la plus insignifiante, faire l'histoire ou la légende du dernier des inconnus. Un accident se produit-il ? Une nuée de reporters en visite aussitôt le théâtre et les victimes. Et, quelques heures après, l'on pourra lire force indications sur le lieu et l'heure du désastre, ses causes, ses conséquences, les personnes qui eurent à en souffrir de près ou de loin. Arrive-t-il un scandale ? Les journaux s'en emparent, et ce sont des gloses interminables sur les antécédents des personnages qui y sont mêlés, leurs relations, leurs voyages, l'état de leurs affaires. Cela apparaît en première page, est mis en vedette, annoncé en lettres immenses, dramatisé avec un art brutal, souvent avec gravures à l'appui. Ces chroniques fastidieuses, malpropres, vides d'idées, nulles comme style, rédigées par des manœuvres, sont données en pâture aux foules, qui les dévorent, s'en délectent. La popularité du journal y gagne, son tirage s'en accroît beaucoup. Les malheureuses histoires de divorces, par exemple, c'est tous les jours qu'elles servent à alimenter la malsaine curiosité publique. L'on s'étonne de ce que tous les « reporters » réussissent à apprendre sur ces cas, si nombreux qu'ils constituent ici

l'un des plus inquiétants problèmes d'avenir ; l'on est davantage surpris qu'il leur soit permis, à ce point, de tout dire, de tout révéler, de jeter à tous les vents les secrets les plus intimes de la vie privée.

Mais ce n'est pas seulement sur les choses du pays que les journaux se chargent de nous renseigner, ils sont tout aussi prodigues de nouvelles mondiales. Chaque grand quotidien possède ses câbles télégraphiques qui le tiennent en relations directes avec les diverses parties du monde. Nous savons, le jour même, et dans le détail, ce qui se passe en Europe, en Australie, en Turquie, en Egypte, en Extrême-Orient ; nous sommes mis au courant des événements sensationnels ou des complications politiques qui émeuvent les plus lointains continents, et immédiatement, par des nouvelles de première main, tout comme si cela avait eu lieu à nos portes. On ne s'épargne aucun sacrifice, on ne recule devant aucune hardiesse afin de pouvoir offrir des primeurs à ses abonnés. Ainsi, je ne sais plus quel journal de New-York, au temps de la guerre hispano-américaine, a loué un grand yacht, qu'il a envoyé mouiller dans les eaux cubaines, avec tout un personnel de correspondants, de reporters, de photographes, chargés de lui faire la description des lieux, de lui communiquer toutes les péripéties de la lutte, de lui envoyer des portraits des généraux les plus en vue. Dans un autre genre, M. Paul Bourget pourrait nous dire combien de milliers de francs il a reçu de M. Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*, pour la primeur de son ouvrage : *Outre-Mer*. En vérité, on fait des tours de force, on réalise des miracles d'ingéniosité, on dépense des sommes fabuleuses, pour per-

fectionner son système d'information directe et abondante sur les choses du monde entier, ou pour donner, le premier, le texte de tels retentissants discours. La loi de la concurrence l'exige. Ce serait se condamner à un rôle inférieur que de reculer devant les tâches qu'elle impose au journalisme moderne. Le public est devenu difficile. Sa sympathie va, de plus en plus, à ceux qui satisfont le mieux son goût de nouvelles toutes fraîches.

Quant aux articles proprement de rédaction, s'ils sont en assez petit nombre et comme perdus au milieu de tout ce fatras de dépêches des Etats-Unis et de l'étranger, je dois dire qu'ils sont souvent remarquables par la franchise de leur ton, la précision de leur style. On en trouve d'admirables par la vigueur de la pensée, la netteté de leur langue. Ils sont le plus souvent consacrés à la philosophie des événements. D'autres apprécient la politique gouvernementale, ou font des suggestions sur un ton d'autorité qui indique bien que leurs auteurs ont foi en la puissance de l'arme qu'ils manient. Ces articles ne sont jamais signés. Le journalisme américain est impersonnel. Il n'y a que de très rares exceptions. Ainsi, M. A. Maurice Low, le très distingué correspondant Washingtonien du *Boston Globe*, signe toujours ses dépêches. Mais je serais bien embarrassé de citer d'autres cas. L'on connaît ce mot de Consalvi, dans une page fameuse, et que l'on peut appeler prophétique, sur les développements rapides et extraordinaires du journalisme dans nos sociétés modernes : « L'anonymat sera le régulateur de la conscience publique [1] ». Cela est vrai

1. *Mémoires du Cardinal Consalvi.* Introduction par J. Crétineau Joly, p. XXVI.

à la lettre des journaux américains. Ce sont des forces anonymes, mues par un directeur ou un syndicat, qui se rend seul responsable de tout ce qui s'y imprime. Il faut bien avouer que la liberté d'opinion, sur les hommes ou sur les choses, est beaucoup plus grande ici qu'en Europe, et que ces messieurs du journal peuvent s'exprimer, presque tout à leur aise, soit sur le compte du pouvoir, soit sur celui des particuliers. Les cas de libelle son peu fréquents. Il s'en présente, sans doute, mais combien rarement.

Chose étrange ! Bien que le journal, ici, soit le pain quotidien de tous, et la seule lecture du plus grand nombre, les articles de fond qu'il renferme, quand encore on les lit, ont, en somme, peu d'influence. On est assez sceptique, ou mieux, indifférent à leur endroit. Le public sait que le journal peut tout dire, et on lui en passe de toutes les couleurs, sans attacher autrement d'importance à ses jugements. D'ailleurs, ses colonnes sont ouvertes à tous, et c'est une des particularités du journalisme américain de favoriser l'expression de toute opinion personnelle. On fait bon accueil à toute correspondance ou article qui porte un nom responsable, et n'importe qui est admis à l'honneur d'énoncer une idée qui lui est chère ou de critiquer tel acte administratif. Le premier venu a ses entrées au journal. C'est une tribune libre accessible à tous. Il faut accorder, en effet, aux journaux américains, une bonne mesure de ce que l'on appelle « l'esprit public ». Ils s'identifient avec la foule, ils ont souci des intérêts populaires et les défendent avec honnêteté, soit contre les pouvoirs régnants, soit contre les capitalistes, ou de toute autre façon. J'ai précisément sous les yeux une plaquette publiée par le *New-York*

World, et relatant l'évolution merveilleuse de ce journal, depuis l'année 1883 où M. Joseph Pulitzer en fit l'acquisition, jusqu'en 1903. Il y a là des statistiques qui offrent un intérêt extraordinaire à divers points de vue. Ainsi, on y voit que la circulation du *World*, qui était, en mai 1883, de 9,669, pour la ville de New-York, et de 7,628, pour la campagne [1], se montait, en avril 1903, pour cette dernière, à 307,272, et à 518,607 pour la ville. On y voit encore que 843 acres de forêts sont abattus tous les trois mois pour fournir la pulpe nécessaire à la fabrication du papier consommé par le journal, et que le revenu total du *World*, durant ces vingt années, a atteint la somme fabuleuse de 67,008,224.75 dollars.

Mais ce que je désire en signaler surtout, c'est la liste de scandales, publics ou privés, que ce journal, pour un, a dénichés et flétris, le nombre de mesures administratives, municipales ou gouvernementales, qu'il a, soit demandées, soit empêchées, toujours pour le plus grand bien du peuple. Et, comme il nous donne des preuves assermentées, à l'appui de son assertion, nous pouvons l'en croire.

Or, les autres grands journaux seraient à même de nous édifier également sur leur « civisme », la portée de leur action sociale. On dirait que, parfois, tout ce qu'il y a d'instincts honnêtes et généreux épars dans les foules, — le primitif esprit républicain, imprégné de christianisme, à base de principes rigoureux, cet esprit d'après lequel la constitution américaine a été modelée dans ses lignes essen-

---

1. Le mot « campagne » ne traduit pas exactement le sens du mot « country » qu'emploie le Rapport. « Province » serait, je crois préférable.

tielles,—que tout cela se réveille, encore jeune et fort, et s'incarne dans le journal, prend la voix du journal, soit pour protester contre telle tendance pouvant compromettre l'avenir de la nation, soit pour demander la suppression de telle institution contraire à ses véritables intérêts ou l'établissement de telle œuvre sociale. Et alors, le journal entreprend la guerre aux «plus forts»[1], comme dirait M. Clémenceau; il lutte avec une énergie superbe pour le triomphe de son idée. Il y a quelque chose de chevaleresque dans l'ardeur avec laquelle il ouvre le feu et provoque la mêlée. Ainsi, il n'y a pas quatre ans, sur une simple dénonciation, qui fut prouvée, juste, envoyée au Parlement d'Albany, par un obscur mais honnête citoyen, on a vu les grands journaux réclamer les têtes de tous les principaux directeurs de l'*Equitable Life Insurance.* La conscience publique, indignée de l'état de choses révélé par les enquêtes, se soulevait, et par l'entremise des quotidiens, criait vengence contre les infidèles dépositaires, des économies de millions de citoyens. Les protestations retentirent si haut, furent si générales, qu'elles triomphèrent de toutes les résistances, et que le pouvoir dut intervenir pour leur accorder satisfaction. Combien d'autres cas analogues pourrions-nous encore citer !

Il nous reste deux autres caractères à signaler dans le journalisme américain : la part, très large, qu'il fait aux annonces et aux sports. On dit des Etats-Unis que c'est le pays de la réclame. Et les Américains en ont, en effet, le

---

1. *Les plus forts*,—c'est le titre d'un roman très suggestif de M. George Clémencean.

goût, le génie. Impossible de n'être pas frappé de l'ingéniosité avec laquelle ils savent vanter leurs produits, faire connaître leur industrie ou leur commerce. On ne procède avec aucune discrétion. En ce genre, la mesure est toujours dépassée. Il faut trouver des titres flamboyants, mirobolants. Dans tout Américain, il y a un Barnum, qui essaie de s'élever à la fortune par le moyen de réclames sensationnelles et alléchantes, où le public se laisse prendre.

Or, le journal cultive, à son grand profit d'ailleurs, cette tendance essentielle de la race. Il consacre aux annonces des pages et des pages. Cela constitue, paraît-il, le meilleur de son revenu. Une demi-page, ou une page d'annonce, par exemple, dans un de ces quotidiens dont la circulation est de plus d'un million d'exemplaires, par jour, coûte extrêmement cher. Et, l'on ne songe pas, sans stupéfaction, aux bénéfices énormes qui tombent, de ce chef, dans la caisse du journal.

La place donnée aux « sports » y est à peine moins grande. En ce pays, tout ce qui touche à la « physical culture » est passé à l'état d'institution nationale. Les grands sportistes y tiennent le haut du pavé. Ce sont des personnages tout comme les milliardaires. Ainsi, en janvier 1907, Son Eminence la Cardinal Gibbons accorda une audience au fameux pugiliste Sullivan. Et personne ne songea à s'en étonner. Au contraire, n'était-elle pas dans l'ordre des choses, la rencontre de ces deux forces « sociales » ? Et plusieurs n'auraient su dire qui était le plus honoré, de celui qui recevait ou de celui qui était reçu. Ici, autant et plus qu'en Angleterre et dans les autres pays anglo-saxons, les exercices athlétiques de toute nature sont profondément

enracinés dans les mœurs. Les programmes de collège et d'universités en sont, j'allais dire, encombrés. Cela fait partie intégrante de l'éducation, au même titre que la littérature, l'histoire et la philosophie, à leur grand détriment, hélas ! Ce n'est certainement pas être trop sévère que de dire qu'aux Etats-Unis on a renversé les vraies notions dans la formation de l'homme entier. L'on attache peut-être plus d'importance au développement de son être physique qu'à celui de sa nature intellectuelle et morale. Or, c'est là une aberration profonde, et qui remet à un avenir indéfini l'affinement de la civilisation américaine. Mais notre affaire est plutôt de constater froidement ce qui existe que de protester là-contre. Et pour employer une expression un peu poncive, je dirai que nous sommes ici dans la terre classique du « sportisme » sous toutes ses formes. Si tout le monde n'en fait pas, tout le monde du moins s'y intéresse, s'éprend de ses diverses manifestations. Le journal, miroir de la vie, devait nécessairement refléter ce côté si particulier, et pour nous si étrange, de l'âme américaine. Voilà la seule explication plausible des abondantes informations que nous y trouvons sur ces choses qui nous paraissent, et qui sont, en réalité, d'ordre inférieur, mais que l'on goûte pourtant ici, comme, ailleurs, les œuvres de pensée et d'art.

Nous avons, je pense, signalé les notes principales du journalisme américain, défini assez nettement son caractère. Qu'avons-nous donc voulu montrer ? Que le journal était toujours l'expression adéquate de l'état d'âme d'un peuple, et que cette forme, transiente et mobile, impressionnable, malléable, était merveilleusement apte à réfléchir cette

civilisation américaine, qui évolue très vite, qui se cherche, qui se fait. Résumons-nous :

L'Américain a le génie des affaires ; il donne à toutes ses entreprises, commerciales ou industrielles, un tour gigantesque. Entre ses mains, le journal, créé pour répandre des idées, s'est comme dépouillé de son cachet d'origine ; il est devenu une « affaire », un moyen très sûr de parvenir à la richesse. Le journalisme américain est « monté » comme une industrie. Au lieu de spéculer sur l'acier ou l'huile, c'est la curiosité publique qu'il exploite, et dont il s'entend à tirer les meilleurs profits. L'aspect chaotique que présente le journal reflète bien une civilisation non encore assise, en mal de fondre en un tout, les éléments qui bouillonnent dans son sein. L'affluence de nouvelles qu'on y trouve, l'insistance avec laquelle y sont relatés les événements sensationnels, le petit nombre d'artîcles choisis qu'il renferme, tout cela est la marque d'un public assez avide de lire, de se renseigner à la course sur le mouvement du monde, mais peu délicat sur le choix des matières, pas du tout raffiné en fait de goût. Ce peuple jeune a un fond d'honnêteté, de vigoureuses aspirations vers un idéal de justice égale pour tous, de liberté, et comme des retours soudains vers l'esprit large, et éminemment républicain, qui a présidé à sa naissance. Et, sur ce point encore, le journal est l'écho de l'âme populaire, se fait le champion des revendications sociales contre la tyrannie du pouvoir ou de l'argent. Enfin, ce peuple a achevé de marquer de son sceau sa forme journalistique, en en faisant une machine à réclames somptueuses et à nouvelles sportiques.

Voilà tout ce que nous avous vu dans le journalisme américain, tout ce que nous avons su dégager de cette chose complexe et changeante, qui voile à peine un monde intéressant à observer, s'il ne réalise pas toutefois, comme trop d'européens inclinent à le croire, l'idéal des sociétés.

Croquis palestiniens

CROQUIS PALESTINIENS

—

Jérusalem, déc. 1905.

MAI

2

LUNDI

Rogations

S. ATHANASE

Il n'existe pas une vertu plus char-
ıante et plus douce que la modestie.
lle sied à tous les âges, à toutes les
ɔnditions; elle poétise tout ce qu'elle
ɔuche. C'est un doux éclat qui
ttire, c'est un doux parfum qui
ıarme sans enivrer; c'est une grâce
ui ne vieillit jamais. Elle donne
n attrait irrésistible aux plus grands
sprits, tandis qu'elle s'étend comme
n voile délicat sur toutes les faiblesses,
ır toutes les imperfections.

Expérience passe science.

eur des murs, jusqu'à Gethsé-

ır du mont des Oliviers, s'étale
nument riche et lourd, dont les
ce cadre, où l'œil n'aimerait à
rs. Ces coupoles dorées, si fraî-
, que viennent-elles faire ici ?—
avec tous ces entours. Elles
'archaïque poésie de ces lieux.
mani. Les bons moiues l'ont
ı de presbytère. C'est plat et
ıllées très droites, s'alignent des
loigts s'aromatisent. Au pied
d'âge, s'épanouissent des fleurs
otre occident. Quelle incom-
llais dire quelle profanation du
mystère célébré qui s'est accompli ici !

Rien ne favorise l'évocation de la grande scène, si profondément humaine, de l'agonie. Pourquoi en a-t-on défiguré le théâtre avec ce modernisme bourgeois ? Que ne suis-je seul pour penser et méditer ! — Là-haut, Jérusalem

étend sa sévère ligne d'enceinte. Ce ciel, ces horizons, ces formes de murailles, s'offraient ainsi aux regards du Maître. Et il y avait, en plus, le temple merveilleux, dont il avait prédit que la beauté serait à jamais anéantie. Nous sommes, après tant de siècles, les témoins nouveaux de l'accomplissement de cet oracle.

Au sortir du jardin, comme j'allais traverser le Cédron, je m'arrête. L'ombre descend des murs, glisse jusqu'au milieu du torrent desséché, où sa barre tranche nettement dans la chaude lumière. Je note le contraste frappant qu'il y a, en Orient, entre la lumière et l'ombre, le caractère, profondément accentué, de ces deux règnes. Le firmament est limpide. Deux nuages, légers et violets, flottent, là-bas, comme des îlots de rêve. La Cité Sainte s'enlève sur fond opalin et transparent...

8 décembre.

Au matin, temps gris. Ce ciel me rappelle presque celui de mon pays... Dans l'après-dîné, visite au saint Sépulcre. Quelle chose complexe que cette église ! L'on y voit des beautés fines, des spécimens de grand art, et aussi des horreurs d'icônes, des sculptures atroces. Les lignes générales de l'intérieur sont majestueuses. Mais pourquoi les Grecs sont-ils venus briser, déformer le plan primitif, en rompre l'harmonie originelle par des chapelles ou des édicules d'un goût plus que douteux ?

Ce saint Sépulcre ! Il est tout imprégné d'intense mysticisme. Toutefois, on ne s'y sent pas à l'aise pour prier. Tant de sectes nous disputent cette relique auguste ! La

paix — tranquillité de l'ordre — en est absente. Ah ! c'est un mystère, — cette lutte des diverses croyances chrétiennes autour du tombeau du Sauveur, — lequel mystère, s'il atteste que le Christ est, à travers les âges, « signe éternel de contradiction », démontre aussi sa toute-puissance sur les âmes, son ascendant divin.

Je reviens par le grand bazar, bordé d'échoppes misérables, mais d'un pittoresque absolu. Hors les murs, je regarde le ciel. Il est recouvert d'une mince couche de vapeurs violacées, inégalement intenses. Je m'achemine vers le point où la colline du Temple dévale dans le Cédron. De l'Orient rayonnent des lueurs de feu très clair, qui courent par toute la chaîne de collines, traçant leur demi-cercle au sud de Jérusalem. Et c'est magnifique, cette écharpe de soie rose-vif, ainsi ondulante sur la cîme de ces élévations douces. Cela s'éteint bientôt, cela finit par mourir. Mais tout l'horizon, au delà, en demeure comme impressionné. Il y traîne des nuées rose-tendre ou rose-pourpre. Au-dessus de la vallée de Josaphat pendent de belles soies roses moirées. Puis cela tourne au violet très riche. De la plaine du Jourdain ascende une buée bleue.

Et les monts de Moab, — comment louer la qualité si rare d'atmosphère dont ils s'enveloppent ? — On dirait une ouate consistante, un tissu très souple, soyeux et velouté, tendu sur ces hauteurs, pour en atténuer l'âpreté de contours, en dissimuler les arêtes trop vives. Toutes les nuances se fondent en cette étoffe vaporeuse : le violet, le bleu, le vert, le mauve, le rouge, le jaune. Et ces colorations n'ont rien de violent ni de criard. Elles sont mesurées, savamment graduées, s'atténuent discrètement...

9 décembre

... En rentrant d'une longue course dans l'air radieux du matin, je rencontre deux enfants qui viennent de puiser de l'eau à la fontaine du cloître St-Etienne. Elles sont là, debout contre la margelle de pierre. Et je me dis : quel délicieux motif pour un aquarelliste !

Toutes deux, la toute petite, et l'autre, un peu plus grande, sont charmantes de grâce primitive. Leur visage est d'un ovale régulier et pur, leur teint bronze-clair, leur regard profond. Elles sont vêtues d'amples guenilles flottantes. Mais quelle majesté simple sous ces oripeaux ! Montée sur une marche de granit, la petite aide sa sœur plus grande à mettre sur sa tête l'amphore qui déborde d'une eau limpide. Et leurs gestes, à toutes deux, sont lents, calmes, désintéressés. Elles me voient, me sourient. Avec quelle câlinerie la petite tend-elle la main vers moi pour me demander l'aumône : *Bacchiche*, *Hadji !* Un sou, monsieur. — Elles repartent. Et je suis longtemps des yeux ce groupe si fin, ce vivant poème, cette expression heureuse de libre et naïve vie orientale...

11 décembre

Comme l'atmosphère est sereine aujourd'hui ! La brise charrie des senteurs printanières. Les chants des oiseaux ont une sonorité extrême. Le ciel offre une belle teinte bleue, où courent de vagues reflets d'argent ou d'opale. Une ondée nocturne a purifié l'espace, abattu les subtils grains de calcaire dont il était saturé. Le sol exhale une bonne odeur tendre.

Le bois d'oliviers, qui s'étend sous mes fenêtres, a secoué ses grisailles, laissé couler ses poussières ; et voici que ses ramures, rafraîchies, semblent prises de renouveau. Aux feuilles perlent des gouttelettes qui s'irisent. A travers l'entrelacs des branches filtrent des lueurs très vives, tandis que leurs ombres se découpent nettement sur la terre lavée, — la bonne terre infiniment poreuse, qui vient, grâce à l'eau céleste, d'étancher sa soif ardente...

Je me promène sous le vaste cloître de St-Etienne. Le firmament fonce son azur. Les toitures crénelées, blanc-crème, se détachent, avec une extraordinaire vigueur, sur ce bleu intense. Que ces morceaux de ciel sont exquis à voir, comme tendus entre les mystiques arceaux de pierre. Cela me rappelle certains tableaux d'Alma-Tadéma, où les blancheurs passées des marbres antiques se profilent sur des fonds d'une sérénité élyséenne...

12 décembre

... Assez tard dans l'après-midi, je me rends au mont Sion. La chaîne de Moab a revêtu sa magnifique parure, ondule élégamment sous son subtil peignoir velouté, soyeux, bleuté, lapis, rose, vert-tendre, saphir. La somptueuse étoffe se déroule selon la grâce d'un rythme que doit régler une main divine. O montagnes de rêve, Salomon, dans toute sa gloire, n'égalait pas votre splendeur harmonieuse ! Est-il rien de plus beau au monde que cette écharpe, tissue des plus riches clartés orientales, tendue, là, tout le long de votre architecture si fière ? Sur la ligne de sommet, semble flotter une buée plus douce. Et, au delà, c'est la pourpre limpide de l'horizon...

Dans la mélancolie du soir, je reste longtemps à regarder les capricieux jeux de lumière, quand la lune émerge derrière le mont des Oliviers. Elle est d'une jaune ardent. Elle monte en diagonale. Elle dessine sa rondeur crème en arrière-plan de la tour des russes et du bois de cyprès qui l'avoisine. Les arbres sombres se profilent nettement sur son disque clair et chaud. Tout l'occident, là-bas, est incendié. A la crête des collines, des oliviers courts se tordent dans les feux mourants. Leurs feuillages ruissellent l'or. De grands moulins à vent trempent leurs ailes immobiles dans l'incandescence purpurine...

10 janvier

... Température idéale, plus que tiède. Je passe les heures d'études ma fenêtre ouverte. Une brise estivale circule chargée d'aromes. La terre, la bonne terre maternelle, s'est attendrie ; et il s'en exhale ces senteurs particulières, toutes riches de germes, ces odeurs fécondes, qui annoncent le renouveau, présagent le printemps, nous disent que tout va se couvrir de verdeurs, d'herbes, de feuilles, manifester exubérante et saine vie. Et les oiseaux, sont-ils babillards un peu, ce matin? Ils sont tout à la joie d'être, de sentir revenir la saison des incandescences, des floraisons, des mousses. Ils lancent, dans l'air amolli, leurs trilles de gaieté, et ma chambre s'emplit de leur ramage, où il me semble que se révèle un peu de l'âme orientale, avec son libre souci, son absence de préoccupations d'aucune sorte, sa confiance filiale, enfantine, en le bon Dieu, en la Providence secourable et maternelle, pro-

tectrice des nids, dispensatrice des grains nourriciers, tendre aux duvets moelleux et ouateux.

Le ciel est bleu. Et quelque chose de flou, de vaporeux, glisse sur son saphir, — comme une buée extrêmement subtile. Cette buée vient du sol ; ce sont les ardents rayons qui la soutirent de la terre humide. Elle monte, monte, et va former, dans l'atmosphère supérieure, dans les hauts lieux sublimes, comme un peplum azuré, — se déployer en gaze transparente et bleutée, qui laisse filtrer à plein la gloire du soleil, voir le saphir du firmament...

12 janvier

... Comme je gravis Neby Samwyl, — le très haut pic où la tradition place le tombeau du prophète Samuel, et d'où les Croisés, brisés de fatigue, purent contempler enfin les murs de Jérusalem, — en souvenir de ce dernier fait, la montagne s'appelle aussi Montjoie, — j'aperçois deux sources jumelles délicieusement serties dans leurs vasques rocheuses.

Les orientaux, toujours si pittoresques en leur langage, désignent la source par le mot *aïn*, qui veut dire *œil*, regard. Et je comprends maintenant l'admirable justesse de cette expression. Car, ce sont vraiment deux yeux, limpides comme ceux de l'enfance, qui me regardent du fond de cette coupe géminée, aux parois intérieures toutes couvertes d'un feuillage extrêmement ténu. Cela ressemble, cette verdure, dont les tons de fraîche émeraude relèvent le diamant de l'eau, à un trèfle d'une finesse invraisemblable. Les délicates folioles rondes, minimisées à l'infini, ont juste

assez de substance pour exister. De les toucher les ferait, sans doute, s'évanouir. Mais leur multitude pressée constitue un tapis souple et moelleux, tendre de couleur, d'un dessin parfait, — vrai tapis de Turquie, — sur lequel l'eau repose heureuse.

Le soleil se joue, se mire, sourit dans la transparence absolue de l'onde, la parsème de cristaux. Seule, une toute petite partie de la surface est ombreuse, car le roc la surplombe, forme au-dessus d'elle comme un demi-dôme. Ainsi la claire beauté de la source s'achève en mystère. L'arc de pierre est garni de frais lichens et de mousses, qui vivent de sa féconde vertu, s'humectent de sa subtile évaporation, projettent sur son miroir leurs reflets mobiles.

Quelle chose exquise, — cette double glace polie, cette source gémellée égayant l'âpre rocher de son regard profond ! C'est goutte à goutte que son essence immaculée filtre à travers la montagne, et vient dormir là, bercer son rêve de lumière au sein de cette coupe que la nature a ciselée avec un art éternel...

17 février

...Il fait encore nuit. Je me rends au mont des Oliviers, pour observer toutes les nuances de l'aurore qui va naître, voir le soleil surgir, en gloire nombreuse, derrière la chaîne de Moab.

Tout le désert de Juda est voilé sous un manteau sombre. Au bout de ce large espace ennuité, la mer Morte met une tache de plomb. Le ciel est comme vert. Les étoiles se font de plus en plus rares, surtout à l'orient, où l'on dis-

tingue une ligne opaline, puis des teintes d'un rose imprécis et pauvre. J'entends les muezzins chanter l'heure du réveil, au-dessus de Jérusalem, annoncer à la Cité Sainte la prière matinale. Dans le silence absolu des choses, leur voix porte très loin. Il y en a de jeunes, de musicales, d'autres sont chevrotantes. L'une, qui me paraît celle d'un vieillard, suscite plus d'échos, se répercute par les collines et les vallées. Toutes sont graves, invitent plutôt au rêve qu'à l'action. Lentes et douces, — ces mélodies étranges et résignées, ces sonorités vraiment orientales, qui s'épandent des minarets indistincts, et vont murmurer, à l'âme musulmane endormie, le nom sacré d'Allah. Des lueurs perçent ça et là, des chandelles s'allument.

La mer Morte me semble incroyablement près, elle s'étend presque à mes pieds. Sa blancheur plombée s'éclaire graduellement. Dans ce demi-jour, l'absence de perspective, particulière à l'atmosphère d'Orient, est encore plus sensible. A l'horizon, les teintes topaze se font plus substantielles, s'accentuent, leur or s'enrichit. La voûte céleste n'est plus piquée que de rares étoiles lointaines. C'en est fini du règne stellaire. Le monde sidéral s'est évanoui.

Tout se détache dans les clartés grandissantes. La mer Morte est maintenant couleur d'acier. Comme un encens, mêlé d'azur très léger, s'élève de la vallée du Jourdain. La ligne de l'Orient est rouge-vif. Sur cette barre de feu se pose une belle coulée d'or. La chaîne de Moab s'évoque avec netteté. Tout un coin de firmament s'emplit de teintes jaune-intense, rayées de moires violettes. De souples flocons neigeux se rosissent, se recouvrent d'un incarnat très doux.

La mer Morte est d'argent. Les sereines montagnes d'Arabie ondulent sous un velours riche. Un instant, tout devient terne. A la féerie de l'aurore, succède un ciel sans caractère. Mais voici enfin le soleil. Qu'il est beau ! Il monte là-bas, derrière les hautes murailles dont le faîte se couronne d'or. Son éclat est insoutenable. Nous en détournons forcément nos regards qu'il aveugle. La terre exhale un murmure de joie et de vie. Les maisons blanches, les minarets, les coupoles de la Cité Sainte sont rose et or...

...Au déclin du jour, je vais errer sur la route de l'Empereur. L'on appelle ainsi l'admirable voie qui prend au nord de Jérusalem, et, par le Scopus, aboutit au mont des Oliviers. Elle est toute récente, le Sultan l'ayant fait ouvrir pour la visite de son ami Guillaume II. Le carrosse impérial pouvait s'y promener à l'aise, car elle est très belle, somptueuse même, pour un pays tellement réfractaire à tout le mécanisme de la vie moderne. Elle ressemble aux grandes routes communales de France. Et c'est merveille de voir son ruban s'allonger, en grâce sinueuse, à travers les hauteurs grises, couvertes, par endroits, d'une ocre cultivable.

Hier soufflait l'énervant sirocco. Le ciel était nuageux, imprécis, sans charme, l'atmosphère chargée de fluides électriques. Une poussière calcaire, extrêmement fine et dense, aveuglante, suffocante, tourbillonnait au-dessus de la Ville Sainte, l'enveloppant comme d'un brouillard hivernal, tissu de molécules desséchantes. Tout cela présageait une pluie qui a fini par éclater en tempête. Ce soir, à cette

tombée du jour, l'air a quelque chose de frais, de neuf,— une sérénité divine emplit le firmament.

Quand je suis déjà assez loin sur la route, je me retourne. La Jérusalem moderne est cerclée d'or roux, auréolée de teintes chaudes très riches. Tours carrées, minarets, coupoles, toits crénelés, se détachent dans cet or fauve, mêlé de presque imperceptible jaune et de rose. Là-bas, à gauche, le ciel est vert légèrement azuré, vert qui se fond, s'évanouit en nuance imprécise. Ailleurs, ce sont comme d'immenses saphirs. La ligne des collines me paraît avoir, à cette heure douce, une harmonie imprévue. Les oliviers, semés çà et là, en touffes rares, semblent raccourcis ; je les vois se dessiner, en claire miniature, dans l'atmosphère limpide, dans l'air profond. Par l'échancrure qu'ouvre le Cédron, l'œil plonge tout droit vers Moab, endormie sous sa gaze plus vaporeuse, rayée d'ombres où chatoient le violet, l'azur, la pourpre éteinte. Et quel calme épandu sur tout le désert de Juda ! L'âpre solitude se recueille dans un nocturne majestueux, ondule sous un velours brun. Et la mer Morte, tout au fond, comme elle est séduisante !

O morte mal ensevelie,
Ils ne t'ont pas fermé les yeux...

L'éternelle ensevelie qu'est la mer Morte, ouvre, dans son cirque de montagnes, un grand œil d'azur. Rien d'attirant comme ce regard mystérieux, sur lequel flotte, ce soir, une buée subtile, saphirine et rose.

Jérusalem

Conférence
donnée à Fall River
en la salle Anawan
le 5 mai 1907

JÉRUSALEM

—

Mesdames et Messieurs

Votre présence, ici, ce soir, justifie notre croyance préalable en la qualité exquise et distinguée de votre christianisme. Et, quand nous prédisions que vous viendriez, nombreux, à cette fête de charité, nous ne présumions évidemment pas trop de la délicatesse de vos sentiments à l'égard des malheureux.

Laissez-moi vous en remercier avec une âme émue ; — et permettez que je me félicite aussi de constater que mon attente est, je ne dis pas dépassée, mais entièrement réalisée. Lorsque tant de nos aspirations, souvent les meilleures, aboutissent à de fatales déceptions, il n'est pas sans douceur de voir l'une ou l'autre de nos espérances légitimes tenir enfin toutes ses promesses. Et il n'y avait, assurément, rien que de normal, de mesuré, dans notre désir de vous voir assister, en foule, à une soirée donnée au profit des pauvres. Je me réjouis toutefois de son accomplissement, tout comme si ce rêve généreux eût appartenu exclusivement à la catégorie de l'idéal, et fût, par merveille seulement, devenu chose concrète.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, en route pour Jérusalem. Aussi bien, vous venez d'entendre un chant si beau sur la Cité Sainte qu'il doit vous tarder de savoir quelques détails sur cette ville fameuse, que l'artiste a entrevue dans son rêve, et qu'il a si admirablement évoquée. Et il me plaît à moi-même de pouvoir revivre les jours inoubliables que j'ai passés là et me refaire, ce soir, une âme orientale. Puissè-je, par mon récit consciencieux, ma description des lieux et des monuments, des costumes et des types, vous donner presque la sensation que vous la visitez à votre tour ! Ce que je puis espérer avec certitude, c'est d'accroître votre désir de la voir, et d'augmenter votre vénération religieuse pour cette ville où tout est mystérieux et sacré, au-dessus de laquelle planent les plus grands souvenirs de notre Humanité, et que l'ombre flottante du Fils de l'Homme revêt de la plus extraordinaire poésie.

Il y a peu de villes plus anciennes que Jérusalem, et il ne s'en trouve pas qui ait des chroniques aussi précises et aussi authentiques, relatant sa vie primitive et les diverses phases de son évolution. Alors que beaucoup d'autres cités antiques n'ont laissé d'elles qu'un nom, et que l'archéologie ne peut déterminer que de façon vague le site qu'elles occupaient, leur conformation exacte, leur vraie physionomie, Jérusalem subsiste à l'endroit même où elle s'élevait voici des milliers et des milliers d'années. Les bouleversements qu'elle a subis n'on pas affecté, ou à peine, sa position géographique. L'on sait, à n'en pas douter, et d'après des documents indéniables, que lorsque le roi David la prit aux Jébuséens pour en faire la capitale du royaume israélite, le chef-lieu du peuple de Dieu, la cité du Grand Roi,

Civitas magni Regis, elle s'étendait, toute, au pied de la colline du Temple, sur les pentes de l'Ophel. Elle était donc comprise dans un espace relativement restreint. — D'ailleurs, et c'est une des dernières acquisitions de la science, les villes anciennes étaient petites. Athènes, Sparte, Rome, Tyr, Sidon, Carthage, Memphis, et tant d'autres, étaient toutes petites, resserrées en d'étroites limites. Comme on était loin de donner aux cités les proportions énormes qu'elles ont atteintes dans nos temps modernes! — Depuis les jours de David, Jérusalem a pris quelque extension; elle a envahi peu à peu la colline du Temple. Au temps de Jésus, la majeure partie de ses maisons occupaient encore le site primitif. C'est seulement depuis, qu'elles se sont retirées de l'Ophel pour s'établir sur le plateau qui le domine. Mais cela ne constitue pas un changement de lieu, à proprement parler. Ce n'est qu'une modification accidentelle, sur un même coin de l'espace, modification comparable à celles qui se sont produites dans le sol, par exemple, où quelques dépressions de terrain ont été comblées. Ainsi, le Tyropæon, petite vallée qui passait au nord-ouest de l'enceinte du Temple, n'existe plus que de souvenir. Et je pourrais signaler encore d'autres phénomènes topographiques. De sorte que notre affirmation, que le site de Jérusalem n'a pour ainsi dire pas varié, conserve toute sa valeur.

Et, quant aux reliques anciennes, sans doute, aucun des monuments élevés par David et Salomon n'y subsiste. Et il n'y reste même rien des constructions merveilleuses par lesquelles Hérode-le-Grand avait voulu signaler son règne. Mais, pour ne pas parler des souvenirs de l'ère chrétienne,

il y a là des vasques, ou réservoirs immenses, qui ont été creusés, par l'ordre des rois de Juda, quelques centaines d'années avant le Christ. Entre la fontaine de la Vierge et la piscine de Siloé se voient des travaux de maçonnerie souterraine qui remontent à bien au delà de notre âge.

Mais sur ces divers points, la Cité Sainte a des rivales. Ce qui la rend unique, incomparable, ce qui en fait le vrai charme, ce qui la met vraiment à part, c'est son rôle dans le développement de la révélation et l'évolution historique du peuple de Dieu. Voici une ville choisie expressément par Dieu pour être la capitale de son peuple élu. De ce chef, elle entre donc dans le plan divin, elle est l'objet d'une élection providentielle directe. Et ses destinées matérielles sont toutes réglées par des oracles. La forme de son temple, la dimension de ses murs, ses constructions diverses, c'est Jéhovah qui les détermine. Son roi réel, c'est lui, non pas seulement de nom, mais en fait, et les autres ne sont que ses mandataires, exécutent ses ordres. Et ce ne sont pas là des manières de parler, Mesdames et Messieurs. Il ne s'agit pas de prendre au figuré les récits bibliques et de n'interpréter l'action divine au sujet de Jérusalem que dans le sens du gouvernement providentiel ordinaire. Non. Cette ville, comme le peuple qui l'habitait, comme, en général, toute la terre d'Israël, a été, pendant des siècles, l'objet de volontés divines toutes spéciales, manifestées par la voie de l'inspiration surnaturelle. Elle a été le centre et le foyer de la révélation. C'est là que Dieu a parlé, surtout, là que les prophètes ont eu leurs visions d'avenir et lancé des oracles dont tous les âges ont vérifié l'accomplissement.

Jamais cité n'incarna, à ce point, l'âme et les aspirations d'un peuple. Jérusalem, c'est tout le peuple juif. Jamais cité n'a été l'objet de si beaux élans de patriotisme. Quel poète chanta jamais les gloires de sa patrie, ou en pleura les désastres, ou en annonça le relèvement, avec des accents aussi majestueux que ceux que nous trouvons dans les livres des prophètes ? Est-ce que la Bible ne contient pas, incontestablement, la plus belle poésie de l'humanité ? Que sont les chants d'Homère et de Virgile au prix des hymnes inspirés par lesquels les bardes de Solyme ont célébré Sion ? Et encore, Jérusalem a été portée, par Dieu, à la hauteur d'un symbole. Il en a fait la figure de l'Eglise, mieux encore, la figure de la Cité Infinie.

Ah ! certes, tout cela, c'est grand, c'est immense, c'est unique, cela met Jérusalem hors de pair parmi les cités historiques.

Et pourtant, cela pâlit devant un autre fait capital, qui est comme la fleur de sa vie, le couronnement de ses extraordinaires destinées. Toute son histoire antérieure ne s'explique que par cet événement. Les théophanies incessantes, dont elle est semée, n'étaient que la préparation à la venue du personnage qui devait la marquer d'un sceau éternel. La présence, la prédication, les miracles, les prophéties, les larmes, le sang, la mort du Verbe fait chair, Jésus, Fils unique de Dieu, ont, — ah ! Mesdames et Messieurs, je ne trouve vraiment pas de mot qui exprime le caractère à part, absolument surnaturel, divin, dont ces faits, ces faits tangibles, historiquement prouvés, ont revêtu la Cité Sainte. Illustré est un terme tellement au-dessous de cette pensée majestueuse. Non, la langue humaine est

impuissante à rendre l'espèce de beauté, le charme saisissant, l'infinie séduction qui s'exhalent de Jérusalem, depuis qu'elle a été visitée par le Fils de l'Homme et qu'elle a recueilli le dernier soupir d'un Dieu.

Où est-elle donc, cette ville étrange? Quel est l'aspect, la physionomie de cette cité, qui, malheureusement, n'a pas su comprendre, jusqu'à la fin, la sublimité de sa vocation? Quelle impression fait-elle, la cité mystique, aimée par Dieu d'amour si tendre, et qui, méprisant son passé, reniant ses destinées augustes, s'est enfoncée dans l'aveuglement et le crime, au point de réclamer le sang de celui qui était venu pour la sauver? Où est-elle, la cité barbare, que les pleurs du Christ Jésus n'ont pas su attendrir, et qui, devenue déicide, n'a cependant jamais été maudite par la victime sainte qu'elle a immolée?

Jérusalem occupe le centre des monts de Judée, qui traversent la Palestine du nord au sud, dévalant d'un côté vers la plaine de Saron, de l'autre vers la vallée du Jourdain et la mer Morte. Elle est sise juste au milieu de ce désert montueux appelé désert de Juda, — désert de rochers calcaires, gris, dénudés, désolés, affreusement stériles sur leurs pentes et sur leurs sommets, entrecoupés de « ouadys » profonds, souvent abyssins, où pousse une herbe rare, où l'olivier, peu exigeant en fait de sol, trouve sa vie. La Cité Sainte est à près de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, ou mer occidentale, comme l'appellent toujours les livres de l'Ancien Testament. C'est-à-dire que, une fois qu'on a quitté Jaffa, l'ancienne Joppé de l'Écriture, et fait environ deux heures de voiture à travers la superbe

plaine de Saron, célèbre par ses narcisses chantés par Salomon, plus fameuse encore par les victorieux exploits de Samson contre les Philistins, l'on s'engage dans un dédale de collines, qui se font de plus en plus hautes, et que l'on monte, l'on monte, jusqu'à ce qu'on ait atteint leur plateau le plus élevé. C'est là qu'est Jérusalem.

Un trait frappant, dans la physionomie des cités les plus célèbres du paganisme, est qu'elles plaçaient également en haut lieu les sanctuaires de leurs idoles.

Jérusalem est entourée d'épaisses murailles, dont la ligne régulière est brisée seulement à l'ouest et au sud-ouest, du côté du mont Sion, vers la porte de Jaffa et la citadelle ou tour de David. C'est donc une ville fortifiée, mais fortifiée à l'ancienne mode. Inutile de dire que son enceinte, si épaisse qu'elle soit, ne saurait résister longtemps aux engins de destruction que le génie moderne a inventés, et qu'il fait plus terribles, à mesure qu'on parle davantage de pacifisme et d'arbitrage international. Cela lui donne toutefois un aspect sévère et fort, une physionomie réellement peu engageante. Ces murailles remontent aux Croisades, alors qu'elles ont été refaites avec des matériaux dont quelques-uns sont de la plus haute antiquité. Ainsi, au coin sud-est, il y a des assises énormes que l'on qualifie de salomoniennes, et qui peuvent bien ne pas dater du roi magnifique, mais qui sont assurément vieilles de quelques milliers d'années. Et c'est, vous l'avouerez, un âge assez respectable. L'archéologie détermine, de façon très précise, l'époque à laquelle tel appareil peut appartenir. Et le moyen-âge est sans doute très largement représenté ici. Mais on y voit aussi des spécimens qu'il faut nécessairement

reporter aux plus lointaines origines de la cité. Çà et là dans les murs sont encastrés des écussons ou des morceaux de sculpture qui nous frappent par leur finesse et ne manquent pas de piquer la curiosité des antiquaires.

D'où l'on peut juger le mieux de Jérusalem, en avoir la plus complète vue d'ensemble, c'est du mont des Oliviers. Le panorama de la Ville Sainte s'y déroule sous vos yeux dans sa plénitude. Au premier plan, la rigide muraille haute qui l'enserre au midi, et l'empêche de s'ébouler dans le Cédron, et cet abîme qui s'appelle la vallée de Josaphat : muraille dont seules la Porte Dorée, fermée depuis des siècles, et la porte des Brebis, rompent un peu l'uniformité. Puis le regard embrasse tout un fouillis de maisons carrées à terrasses, de sveltes minarets qui s'enlèvent sur le ciel en grâce effilée, des coupoles, des flèches, des tours, des clochers, et le lourd dôme noir du Saint Sépulcre, qui fait tache parmi toutes ces choses blanches ou grises. Combien de fois suis-je allé m'asseoir là même où le Christ Jésus aimait se reposer un peu, et d'où son œil très pur pouvait contempler la chère ville qu'il aurait tant voulu arracher à son sort fatal ! Et puis-je vous dire l'extase de ma pensée, alors, en face de tous ces souvenirs, l'émotion qui m'étreignait le cœur ? Ah ! les heures bénies, les heures saintes que celles-là ! Jours de Jérusalem, inoubliables, exquis. J'en ai voulu au temps de s'écouler si vite, de vous emporter avec lui. J'aurais tant aimé voir s'éterniser votre durée.

Quant à l'intérieur de la ville, c'est un dédale, un labyrinthe. Ce n'est qu'après plusieurs semaines de séjour que l'étranger peut arriver à comprendre quelque chose au problème topographique qu'elle constitue. Pour ma part,

je l'ai visitée dans tous les sens, et plusieurs fois. Et, à la fin, je ne parvenais pas encore à me retrouver à travers ces ruelles tortueuses, étroites, sordides, dont quelques-unes s'étagent en gradins, ces longues enfilées de bazars, obscurs corridors où se concentrent le commerce, l'industrie, toute la boutique orientale. Vraiment, on se sent perdu au milieu de tout cela. On a hâte d'en sortir, de se voir hors des murs, pour respirer un peu, pour contempler un peu de ciel. La plupart des villes orientales sont une énigme, surtout pour nous, gens d'Amérique, tellement habitués aux lignes géométriques d'après lesquelles s'organisent nos cités. Et, sans doute, cela fait leur pittoresque, leur grande originalité. Et, à ce point de vue en particulier, Jérusalem ne le cède à aucune autre, je vous l'assure. Elle rend même des points à l'indéchiffrable Constantinople.

— Et, quelle adorable lumière se lève sur la colline où la Cité Sainte continue sa vie mystérieuse ! Le ciel d'Orient, c'est un ineffable poème. Et je n'exagère aucunement quand je vous affirme que le nôtre, aux jours où il est le plus serein, le plus libre de vapeurs, le plus profond, ne peut nous en donner l'idée. Ah ! comme on a la sensation d'entrer dans le noir, de s'enfoncer dans la nuit, quand on dit adieu aux pays clairs de là-bas pour revenir en Occident. Qu'il est donc bleu, le firmament dont la coupe plane sur Jérusalem, bleu intense, riche, limpide aussi ! Au-dessus des choses, il y a ce que l'on appelle, en peinture, de l'atmosphère, de l'au delà, de larges espaces. L'horizon s'enlève, aérien, diaphane, bien loin des sommets. Un soleil, d'une absolue lucidité, inonde les objets de ses rayons très purs, transforme, idéalise les

paysages ou les monuments. Comment ? Par quelle magie ? je ne saurais l'expliquer. Ce que je sais très bien, c'est que ce phénomène a lieu là-bas tous les jours ; tous les jours on assiste à des transpositions de réalités banales en des merveilles qu'on ne se lasse pas de contempler. Le coloriste, qui transfigure ainsi les êtres et les hausse à un suprême degré de beauté, remplit l'air de telles irradiations, le sature tellement d'or pur, que les lois de la perspective en sont comme supprimées. Tout se rapproche de nous, les sites lointains entrent dans le champ de notre vue, s'évoquent nettement avec tous leurs reliefs et leurs contours et leurs détails, grâce à la limpidité excessive de l'atmosphère, et à la diffusion nombreuse d'une lumière qui ne peut être surpassée que par l'éclat dont Dieu lui-même s'entoure, et qui émane de son essence infinie.

Parfois, comme au déclin du jour, par exemple, ce ciel très bleu se changera en teintes d'un vert léger, vert qui ressemble à l'eau de certaines sources, ou vert, plus accentué, d'herbe naissante. On verra, là-haut, comme d'immenses émeraudes. Ou encore ce seront des parterres de violettes. Ou bien des nuages rosés vogueront sur un océan de pourpre. Ou des laines immaculées s'effilocheront dans l'espace, tandis que des lueurs, incarnates ou sapphirines, glisseront dessus, oh ! mais si délicatement, comme osant à peine effleurer leur blancheur, toucher leur robe virginale. Le ciel d'orient se distingue aussi par la douceur de ses effets. Les couchers de soleil, par exemple, n'ont pas ce je ne sais quoi de violent, de criard, de chargé, qui caractérise les nôtres. Leur splendeur est toujours empreinte de suavité.

Et les nuits, les nuits orientales, — qui ne les a pas goûtées n'en peut soupçonner le charme. Le crépuscule n'existe pas en orient. On passe subitement du jour à la nuit, ou plutôt d'un genre de clarté à un autre genre de clarté. Car les nuits orientales sont extrêmement lumineuses. Quand le soleil s'est abîmé dans des flots de pourpre et d'or, la lune immense trône déjà en souveraine. Et elle inonde .les choses d'une blancheur telle qu'on croirait qu'il a neigé, si cette blancheur n'était plus chaude que celle de la neige, n'était faite de tons plutôt crème. Uu azur foncé habite le firmament, où des myriades et des myriades d'étoiles sont, non pas piquées, mais suspendues à des hauteurs diverses. Il y en a qui paraissent tout près de nous, si près qu'on pourrait, semble-t-il, les décrocher avec la main. Ces milliards de luminaires qui descendent du vaste dôme mystérieux, — inutile de dire la poésie quasi surnaturelle qu'ils versent, avec leur rayonnement discret, sur la ville endormie. Tandis que, dans nos climats, la voie lactée n'est qu'une traînée blanche, confuse, là-bas, l'on peut presque compter, tant ils sont distincts, les astres dont elle est formée.

J'en arrive aux monuments de Jérusalem. Ils sont très nombreux, trop pour que nous puissions vous les décrire tous. Et d'abord, j'excluerai tout à fait de mon étude les choses modernes. Il me plairait pourtant beaucoup de vous parler, par exemple, de l'œuvre accomplie dans la Cité Sainte par les communautés religieuses, surtout les communautés françaises. Ainsi, les Dames de Sion y ont un établissement superbe, auquel est attaché le sanctuaire dit de l'« Ecce Homo ». Ce sanctuaire est une restauration

habile d'une chapelle bâtie, dès les premiers siècles, sur le prétoire de Pilate, pour commémorer l'une des scènes les plus suggestives de la Passion de Jésus et l'un des mots les plus profonds que jamais bouche humaine ait prononcés. *Ecce Homo*, « voilà l'Homme », avait dit Pilate, en présentant le Christ ligotté, couronné d'épines, un lambeau de pourpre sur les épaules, à la foule avide de son sang. Sans le savoir, Pilate énonçait une vérité absolue, que l'Église revendique comme riche de principes éminemment féconds. Le lieu où cette parole retentit et où la divine Victime fut l'objet d'une prophétie inconsciente, méritait, certes, d'être transformé en chapelle. Les Filles de Sion ont pieusement et artistement restauré le sanctuaire primitif.

Les Pères Blancs d'Afrique dirigent le séminaire des Grecs unis et desservent la magnifique église de Ste-Anne. Cette propriété, dans les limites de laquelle on a découvert la fameuse piscine de Béthesda, où fut guéri le paralytique malade depuis 38 ans, appartient à la France. C'est territoire français, le Sultan de Constantinople en ayant fait cadeau à l'Empereur Napoléon III, pour le remercier de la part qu'il avait prise à la guerre de Crimée. Ainsi un criminel qui s'y réfugierait, échapperait, par conséquent, à la police turque, et relèverait des lois françaises. Les Pères Blancs ont un musée, remarquable surtout par des antiquités se rapportant à l'époque où a vécu Notre Seigneur. Les Pères Assomptionnistes ont également un très grand couvent, hors des murs, avec chapelle et musée. Et nos Pères Dominicains ont bâti un grand monastère, une école pratique d'études bibliques, et une basilique merveillleuse, non loin de la porte de Damas, là où l'impé-

ratrice Eudocie, au VIe siècle, avait fait élever elle-même une basilique et un monastère en l'honneur du diacre S. Etienne, sur le lieu de sa lapidation.

A mon regret, je ne puis que vous signaler ces très belles œuvres. Et combien d'autres dois-je laisser de côté ! Parlons seulement des plus fameuses. Il y a d'abord ce que l'on appelle l'esplanade du Temple, c'est-à dire l'endroit très précis et très authentique où s'élevaient toutes les constructions comprises, au temps de Salomon et d'Hérode-le-Grand qui les érigèrent, sous le nom de Temple, c'est-à-dire les divers parvis, les colonnades, et le Temple proprement dit, ou Saint des Sainrs.

Oh ! non, — il n'est pas si facile que cela de pénétrer dans l'enceinte sacrée qui fut le théâtre de théophanies sans nombre et que Jéhovah avait choisie pour y être adoré officiellement. Il faut être muni d'une permission de son propre consul, accompagné d'un *cawas* ou garde du consulat, et d'un soldat de la garnison de Jérusalem. Les Turcs, généralement assez coulants ailleurs, se montrent ici intraitables. Et le chrétien, qui s'aventurerait dans cet espace absolument réservé, sans avoir les autorisations ni avoir rempli les formalités voulues, risquerait même sa vie. Disons, en passant, que les musulmans professent un grand respect pour quelques-unes des traditions chrétiennes, et qu'ils estiment davantage encore les souvenirs de l'Ancien Testament. Pour eux, Jésus fut un prophète, inférieur sans doute à Mahomet, mais très grand encore. Ils révèrent les patriarches et les prophètes bibliques et veillent sur les tombeaux des plus célèbres d'entre eux. Les noms de Neby Mouça, ou prophète Moïse, Neby Samwyl, ou pro-

phète Samuel, ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, reviennent souvent sur leurs lèvres. La religion musulmane est monothéiste, comme vous le savez. Avec quelle jalousie, par conséquent, les fils de Mahomet gardent-ils l'endroit du monde qu'ils tiennent pour la plus sacré après la Mecque, cette colline du Temple, qui fut, pendant des milliers d'années, consacrée par la présence d'Allah, et où se voit encore le rocher sur lequel les victimes étaient quotidiennement immolées en son honneur !

J'ai eu le privilège de visiter l'enceinte du Temple de Jérusalem en compagnie du consul général de Russie, Son Excellence M. Jacovlev, et de toute sa famille.

Le consul était en grand uniforme, et précédé de sa garde, et d'un soldat, trop heureux de frayer la voie à un si haut personnage, qui le récompenserait évidemment d'un fort « bacchiche ». Le peuple musulman est un peuple hiérarchisé. Et je ne saurais vous peindre toutes les révérences et tous les salamalecs que les custodes de l'enceinte sacrée firent au consul, galonné d'or, et portant toutes ses décorations. Nous en eûmes bien notre part aussi. Cette coïncidence nous valut de pouvoir pénétrer dans des lieux qui ne s'ouvrent qu'aux visiteurs de marque. Ainsi, la Porte Dorée, close depuis huit siècles, peu d'étrangers y sont admis. Une tradition musulmane veut que, lorque les Francs rentreront dans Jérusalem, ce soit par cette porte. Aussi, par crainte d'une invasion chimérique, les Turcs en ont-ils muré toutes les issues extérieures. On n'y a accès que par une ouverture qui donne sur l'Esplanade. Cette porte est belle à l'intérieur. Elle forme une grande salle carrée, divisée en deux par des colonnes monolithes de

style différent. La voûte en est arrondie en coupole. L'on remarque surtout la frise corinthienne dont elle est décorée : travail d'art d'une finesse peut-être excessive, et qui tranche avec le reste du monument. La Porte Dorée avait été convertie en chapelle, au temps des Croisés. Elle est dans un presque parfait état de conservation.

L'Esplanade du Temple occupe toute la partie sud-est de la ville. Elle est presque unie, — sauf, çà et là, un ou deux degrés qui l'accidentent, — pavée de larges dalles blanches. C'est une splendide chose, éminemment favorable au rêve. Et comme les souvenirs divins s'évoquent d'eux-mêmes dans cette enceinte qui semble destinée aux contemplations augustes ! Du coin sud-est, l'œil descend sur les pentes de l'Ophel, plonge dans la terrible vallée de Josaphat, suit les sinuosités du Cédron, embrasse le mont du Scandale, — ainsi appelé parce que Salomon y avait établi son harem, — s'épouvante de l'âpreté épandue sur Hakeldama, ou champ du sang, acheté avec les deniers que Juda avait reçus pour sa trahison, et va se reposer sur la somptueuse écharpe, — sapphirine et rose, soyeuse, tissue des plus fines couleurs de l'atmosphère orientale, — harmonieusement tendue sur les hauteurs de Moab.

Il y a, sur l'Esplanade du Temple, deux mosquées : la mosquée d'Omar et la mosquée El-Aksa. Cette dernière est précédée d'une avenue de cyprès. C'est une ancienne église bâtie par Justinien, et qui a subi sans doute bien des transformations, mais dont les lignes primitives subsistent. Elle est ornée de très-belles mosaïques. L'on y remarque surtout la richesse de ses tapis incomparables qui proviennent tous des manufactures du Sultan. La mosquée d'Omar,

— ou mieux le dôme du rocher, — construite à l'endroit même où s'élevait le Saint des Saints, est une des merveilles du monde. Il faudrait tout un volume pour décrire, par le menu, son extraordinaire beauté. Elle est octogonale. Ses parois extérieures sont recouvertes de porcelaines aux nuances variées. Ce revêtement n'a pas de prix. A certaines heures du jour, quels féériques chatoiement le soleil met dans ces faïences rares, qui représentent des sommes fabuleuses, un art poussé jusqu'à la dernière délicatesse. Ce sont des artistes d'Alexandrie qui ont créé ce bijou qu'est la mosquée d'Omar. Et toute la finesse de l'art grec se révèle dans chacune de ses parties. Quant à l'intérieur, cela dépasse tout ce que l'on a pu voir ailleurs, c'est comme un rêve des « mille et une nuit » qui aurait tout à coup pris corps. On est ébloui, stupéfait, non pas seulement de la qualité des matériaux, mais de la manière ingénieuse, savante, subtile dont on les a travaillés. Le fer a été assoupli, merveilleusement ouvragé, ciselé comme une joaillerie. Le bronze a mille dessins capricieux. Les mosaïques suspendent à la voûte leurs guirlandes paradisiaques. Les cuirs précieux revêtent toutes les formes. Les bois recherchés sont fouillés d'arabesques d'une ténuité infinie. Et les verrières du dôme, les seules de ce genre qu'il y ait dans l'univers entier, font rêver du ciel avec leur magiques jeux de lumières...

Le Saint Sépulcre n'a pas du tout la même physionomie, la même allure, élégante et dégagée.

C'est une construction massive. L'extérieur est presque complètement masqué, sauf une partie de la façade. L'intérieur est une immense rotonde, précédée d'une croix

grecque. On peut dire que chaque siècle a marqué cette église de son empreinte. Et l'on n'en finirait pas de signaler tous ses caractères originaux. La grandeur de ses lignes est imposante. Elle renferme aussi de très beaux morceaux de sculpture. Mais l'on vient ici beaucoup moins par une curiosité d'esthète ou d'antiquaire, que par l'attraction du sentiment religieux. En entrant dans cette Basilique, on est saisi par une émotion, si forte, si prenante, qu'elle absorbe toutes nos autres facultés. Le tombeau de Jésus, quelle chose ! Quelle fin de drame ! ou plutôt quelles conséquences infinies ont surgi de ce sépulcre ! Quelle influence vraiment divine en émane, y attire, des quatre coins du monde, les âmes travaillées par le tourment de l'au delà ! Ah ! Mesdames et Messieurs, pour bien juger de la force et de la valeur du sentiment religieux, c'est au Saint Sépulcre qu'il faut aller. Là, mieux que partout ailleurs, semble-t-il, l'on saisit l'action divine dans les âmes, l'on constate l'emprise de l'idée surnaturelle sur les foules. Là, le cœur le plus rebelle est dompté, il se fend, il fond en larmes et en adoration, l'esprit est illuminé de clartés insoupçonnées. C'est au Saint Sépulcre qu'il faut aller quand on veut retremper sa foi et comprendre vraiment l'essence du christianisme.

La colline où fût le Cénacle est située un peu en retrait de la ville, au sud-ouest des murs. Et son isolement était beaucoup plus sensible autrefois, avant que Jérusalem eût englobé dans son enceinte tout le haut plateau qui la dominait. Cette colline s'appelle Mont Sion. La tradition y place le tombeau du roi David. Au temps de ce roi, il y avait là quelques maisons bourgeoises. Et c'est dans

l'une d'entre elles que fut institué le sacrement auguste, qui est la consommation et le couronnement de tous les autres, sacrement qui fait la vie de l'âme et qui nous assure la présence réelle du Christ dans nos tabernacles. La salle haute, témoin de ce mystère, n'existe plus. Au moyen âge, les Croisés ont élevé sur son emplacement une église gothique, qui est maintenant mosquée. Les musulmans qui la gardent sont presque aussi fanatiques que ceux de l'Esplanade du Temple. Et ce ne fut qu'après de longs pourparlers et promesse d'un assez fort bacchiche que mon « guide » obtint enfin de m'y introduire. Les lignes de ce temple sont sobres. Malheureusement les Turcs ont construit un plancher juste à la hauteur des chapiteaux. On n'est admis à visiter que la partie supérieure de cette ancienne église, défigurée par cette malencontreuse division. Et il est malheureux que les pèlerins n'y puissent faire leurs dévotions, ni les prêtres y célébrer la messe. S'il y a un endroit sacré au monde, n'est-ce pas le Cénacle? De quelles paroles mystérieuses la colline a vibré autrefois ! C'est ici que le Divin Maître a opéré son miracle suprême par lequel il a perpétué au milieu de nous le bienfait infini de sa présence ; ici que son âme a exhalé sa merveilleuse prière sacerdotale et qu'elle a chanté un hymne d'actions de grâces tel que jamais la terre n'en avait entendu ; ici qu'il nous a donné la preuve par excellence de son amour ; c'est d'ici enfin qu'il est parti pour aller agoniser au jardin de Gethsémani et souffrir le mystère de sa Passion. Il y a quelques années, l'Empereur d'Allemagne, qui est, dit-on, très ami du Sultan Abdul Hamid, a acheté le terrain avoisinant le Cénacle et en a fait cadeau aux Bénédictins allemands. Ces

derniers y ont fait construire, en belle pierre de Bethléem, rouge et blanche, une abbaye d'un caractère un peu lourd, mais belle et spacieuse. Cette abbaye a été inaugurée tout récemment. De sorte que, si les catholiques n'ont pas le bonheur d'avoir une église sur le lieu même où fût instituée l'Eucharistie, et où se passèrent des scènes de touchante tendresse entre Jésus et les disciples qu'il aimait tant, ils en possèdent une du moins dans son voisinage immédiat : faveur très appréciable et d'autant plus appréciée qu'ils la doivent à un souverain non-catholique.

L'un des endroits les plus curieux à voir de toute la Ville Sainte, c'est le mur qu'on appelle le mur des pleurs. Il est situé dans la partie sud de l'enceinte. Figurez-vous un appareil fait d'énormes assises dont la surface est rongée, réduite en poussière. Ces blocs gigantesques remontent sûrement à Hérode-le-Grand et peut-être datent-ils de plus loin. Ils furent donc témoins de scènes de l'Ancienne Alliance ; ils ont entendu la voix de Jésus ; ils ont assisté à la destruction du Temple, dont il ne reste plus pierre sur pierre, et vu la ruine de Jérusalem. Or, là, tous les jours, mais surtout le vendredi, veille de leur sabbat, les Juifs se rendent en grand nombre ; et, debout contre ces blocs millénaires, ils lisent les prophètes antiques, et ils pleurent, ils pleurent de vraies larmes, en se frappant le front contre le rocher ; ils se lamentent, ils poussent des cris plaintifs. Ils n'ont plus de patrie, ils n'ont plus de temple, ils n'ont plus de foyers. Toute la gloire de leur nation s'est évanouie. Et ils n'ont pas assez de larmes ni assez de soupirs pour déplorer leur condition, à nulle autre pareille dans le monde.

Ah ! certes, Mesdames et Messieurs, l'on n'assiste pas à ce spectacle sans se sentir profondément ému soi-même. Je le sais bien, ils ont mérité tous ces châtiments. Le sang du Christ est retombé sur la postérité de ses déicides en pluie de malédiction. Mais n'est-il pas permis de regretter pour eux le crime de leurs pères, et de pleurer, non plus, comme ces pauvres Juifs, sur la ruine du Temple, mais sur l'aveuglement qui les empêche de reconnaître en Jésus de Nazareth le vrai Messie ? Pourquoi, pourquoi, ô Juifs misérables, rejetez-vous donc, après tant de siècles, l'évangile et le Christ ? Mystère ! aveuglement providentiel, qui aura pourtant sa fin, à une époque indéterminée, quand les Israëlites, peuple toujours choisi, rentreront dans le bercail de l'Eglise, et qu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul Pasteur.

* * *

Mesdames et Messieurs, je borne là cette conférence. J'avais annoncé d'autres points. Et j'aurais en effet, aimé à vous parler encore des types qui habitent la Cité Sainte,— Juifs, Turcs, Arabes, Coptes, Arméniens, — de ces lépreux qui quittent, chaque matin, leur village de Siloë, pour venir demander l'aumône aux portes de Jérusalem ; aimé à vous décrire leurs costumes, leurs usages divers ; aimé à vous entretenir, enfin, de la condition présente de cette ville, soumise au Sultan de Constantinople qui y règne par un gouverneur ou « Mutesarrif » de première classe, mais où toutes les grandes nations européennes ont leur consulat, leur hôtel des Postes, et comme une administration indépen-

dante, chacune une petite ville dans la grande. Cela nous entraînerait trop loin. Je n'aurais pas cru que la matière fût si abondante, ni qu'il fût si facile vraiment de se laisser aller à de longs développements, lorsqu'on traite de choses que l'on a vues, que l'on a savourées, et que l'on aime de tout son cœur.

Pardon d'avoir peut-être abusé de votre attention si indulgente. Je ne la retiendrai un instant de plus, Mesdames et Messieurs, que pour vous dire que Jérusalem, — et c'est le dernier trait de son extraordinaire vocation, — Jérusalem est la seule ville de la terre dont les destinées les plus lointaines soient fixées par une prophétie. Notre Seigneur a prédit que la Cité Sainte aura un rôle à part dans les événements qui annonceront la fin du monde. D'ici là, elle sera soumise à toutes les contingences de l'ordinaire évolution. Mais elle peut compter sur une existence aussi longue que les siècles qu'il reste encore à l'histoire. Son cycle s'achèvera avec celui même de notre univers. A l'heure marquée par Dieu de toute éternité, et que même les esprits célestes ignorent, elle frémira la première au bruit des trompettes du jugement. Comme elle a vu le premier avènement du Christ, il lui est réservé de contempler aussi, tout d'abord, le Fils de l'Homme venant sur les nuées du Ciel, inaugurer son second et dernier avènement dans la justice et la gloire.

O ville fameuse entre toutes, je vous vénère, malgré vos crimes, et j'apprécierai toujours, comme le fait capital de ma vie, de vous avoir visitée !

En l'îsle

EN L'ISLE

—

AU DR MCGEE, D. D.
Nantucket Island (Mass.), Etats-Unis.

Juin-juillet 1907

... Je m'éveille. Les rayons s'infiltrent à travers les persiennes sombres. Ma chambre est tout imprégnée d'ardeur fraîche. L'air a quelque chose de moelleux. Des lilas m'envoient leurs émanations. Il s'élève, de toute la campagne, restaurée par les influences occultes de la nuit, un parfum d'herbes tendres, de fleurs de trèfle, qui est tout ce qu'on peut désirer de plus délicieux. C'est très sain, tout neuf, comme virginal. Je m'enivre de cette incomparable senteur, complexe et reposante.

Aucun bruit, si ce n'est des bourdonnements d'insectes, et la fermentation sourde des êtres, sous le soleil si bon, père de l'universelle vie.

Où suis-je donc? En quelle terre de rêve?

Une île, ah! j'habite enfin une île. Tout jeune, ç'avait été là mon aspiration la plus vive de pouvoir passer ma vie dans une île. Et depuis, combien souvent me suis-je pris à envier le sort de ceux que le hasard y avait fait naître. Quand, dans mes voyages, en mer ou au long des fleuves,

il m'arrivait d'en apercevoir une, se posant en grâce rocheuse lisérée d'or, ou s'étalant en riche corbeille de verdure, je la contemplais avec ravissement, j'éprouvais un désir fou d'y descendre, de m'y établir à jamais. Une île, cela est si plein de mystère, si distingué. Or, me voici enfin au pays de mes vœux. Tard dans la nuit, le bateau m'a déposé ici, en plein océan, loin, bien loin du continent. Est-ce vrai ? Je puis à peine croire à cette réalité tant attendue. C'est une sensation étrange, et si savoureuse, de se voir séparé du reste du monde. Notre vie en prend comme un caractère à part, n'est plus, il semble, si commune, si banale...

Je sors. L'air est très chaud, quelque peu humide. Une langueur a envahi les choses. Dans l'espace flotte une gaze subtile, qui laisse transparaître le bleu du ciel. Les grands ormes ploient sous l'ardeur que le soleil leur verse. Leur feuillage, qui bouge à peine, retombe en une lassitude heureuse. Des gens du pays devisent à leur ombre. La physionomie de ces insulaires est grave et douce. Ils n'ont évidemment jamais connu la fiévreuse activité des villes. Ils ne soupçonnent même pas ce que peut être le surmenage. L'intimité avec la grande nature les a saturés d'impressions sereines. Oh ! que je les envie.

... Non loin de ma demeure, sur une éminence, se dresse un moulin à vent. C'est une relique déjà vieille de deux siècles. Bel âge dans un pays jeune. Il y en avait partout, sur l'île, autrefois, de ces pittoresques moulins. Ils ont tous disparu, sauf celui-ci, que les habitants ont presque en vénération. La « Société Historique » de l'endroit s'en est emparée. Elle l'entretient avec un soin

jaloux, elle le conserve, j'allais dire un peu trop bien. Cette chose antique n'a pas tout le charme primitif qu'on serait en droit d'en attendre. On veut la tenir en si parfait état ! On la répare, on la frotte d'huile, on lui met de la peinture. L'intérieur est devenu une sorte de musée. Un fonctionnaire en livrée en a la garde, en fait les honneurs avec conscience...

« O vieux moulin, toi qui as vu tant de choses, je t'aimerais mieux autrement, un peu délabré, dans un aspect de ruine. La poésie qui vient de ta forme archaïque et des longs âges que tu as vécus, s'évanouit presque sous ce rajeunissement insensé qne les hommes te font subir. Ton âme, qui a si longtemps vibré aux souffles du large, tes grandes ailes qui ont tourbillonné follement dans l'espace, ton mécanisme naïf, et si près des forces naturelles, — comme tout cela serait autrement suggestif de rêve, et capable de nous arracher à l'étreinte du présent, si l'on n'avait pas eu l'idée malencontreuse, et sottement pratique, de te faire entrer, malgré toi, dans le cadre administratif, et de t'exploiter, à titre d'article curieux. »

... Le soir venu, je gravis à nouveau la colline où s'élève cet unique témoin de la vie primitive, ici. La lune paraît, sa lumière est cependant tamisée par un brouillard très fin. Les lointains de l'île sont à demi noyés dans une vapeur grise. Je suis seul. Il règne un silence profond, entrecoupé par des aboiements de chiens. La chanson monotone des grenouilles, le cri sourd des crapauds montent des marécages. Sous les clartés lunaires, dans le mystère de la nuit, le vieux moulin se transfigure. Il se dépouille de ce modernisme dont on se plaît à le revêtir, et revient

à son naturel, prend l'aspect qui sied à ses états de service. Dans l'ombre, sa forme démodée se fait plus étrange. Ses ailes ont quelque chose de fantastique. Et il me semble entendre murmurer autour de lui l'écho des âges morts...

Çà et là, dans l'étendue, percent des lueurs. Les phares, sur les côtes, projettent leurs rayons intermittents. Tout près de moi une hutte s'éclaire. Un bon vieillard l'habite, tout seul, très libre. Pour toute richesse, il a cette cabane de planches, et l'arpent de terre qui l'entoure. Je l'ai vu aujourd'hui. Comme il m'a paru heureux et calme! J'en suis sûr, il n'échangerait pas sa quiétude, sa vie exempte de secousses, contre le sort de nos milliardaires... Je devine la ligne de l'océan, là-bas, tout autour de l'île. Les brises marines parfument l'atmosphère.

20 juin

Un ami me prend à bord de son voilier. Je dis « ami ». Ce jeune homme ne m'est pourtant connu que depuis hier. Nous nous sommes rencontrés sur le bateau qui nous amenait ici. Il me parla le premier, en anglais. Quand il vit que j'étais français, un sourire illumina sa figure, et il se mit à causer en cette langue, qu'il possède parfaitement et qu'il adore.

C'est un jeune américain, en cours d'études à Harvard. Il a reçu en France sa toute première éducation, et semble avoir gardé, de notre vieille patrie, le plus cher souvenir. Il a quelque chose de délicat, de très sympathique. Il m'a l'air rêveur, sentimental. Il doit faire exception parmi les jeunes universitaires. Je l'apprécie beaucoup. J'aime à

l'entendre parler notre langue, avec ce petit accent étranger, qui n'est que charmant.

Hier donc, il m'avait donné rendez-vous sur le quai pour deux heures. J'y vais. Il m'y attendait. Le yacht est tout prêt. Nous nous embarquons. La voile se hisse, se gonfle, et nous voilà partis pour une croisière, à travers le port et le long des côtes sablonneuses de l'île, si capricieusement dessinées.

Le ciel est voilé de brume. Il souffle un bon vent. Notre bateau glisse, emporté d'un large coup d'aile. Mon île m'apparaît en un tableau d'ensemble : des falaises solitaires, des plages blondes, des landes infinies. Et, devant moi, tout un pittoresque fouillis de maisons archaïques, irrégulièrement posées, s'abritant au pied d'une colline demi-circulaire, ou garnissant les crêtes.

D'abondants feuillages, d'un vert très foncé, émergent du milieu de toutes ces demeures grises, à toits plats ou à pignons. Et je distingue, là-haut, les ailes du vieux moulin. Une buée, qui s'intensifie de minute en minute, flotte au-dessus de ce paysage, en imprécise les contours, en noie les arêtes. C'est vaporeux, sur fond réel. Les lignes floues, les formes vagues défient l'analyse, empêchent de nettement percevoir. Vision invraisemblable et très douce.

Longtemps, nous voguons sans but, et presque silencieux. Là-bas, des îlots plats s'amincissent en barres très fines. De ci de là, des échappées sur l'infini mobile, qui présente, à cette heure, des teintes gris d'acier. Mais toujours, mon regard vient se poser sur ce nid d'habitations

toutes simples, honnêtes, primitives, d'où s'exhale une grande paix, et comme une suavité de vivre...

21 juin

... Tout est frais et net.

C'était beau de voir le brouillard, hier soir. Quelque chose de dense et d'impalpable, comme de la laine effilochée, emplissait l'atmosphère. Nous marchions à travers une essence mousseuse qui donnait aux êtres je ne sais quel air irréel. Les arbres, baignés dans cette vapeur épaisse, laissaient tomber de larges gouttes pesantes.

Ce matin, il fait clair. Tout paraît rajeuni, pénétré d'énergie neuve. Les feuilles et les plantes sont gonflées de sève. Ça sent bon la nature vierge. Il monte des champs un parfum qui réconforte, de saines odeurs végétales.

Je marche par le bourg. L'aspect antique et gauche des maisons me ravit. Et quelles ruelles étroites, tortueuses! On s'y perdrait. Cela me rappelle les bourgs orientaux. Les habitants que je rencontre m'ont l'air si heureux de leur sort. Ils aiment leur île, où l'on vit très vieux, où les ambitions qui nous rongent sont inconnues. Le nombre d'étrangers, qui affluent ici, chaque année, et qui viennent demander à ces plages et à ce climat, à ces grandioses solitudes, un renouvellement de leurs forces épuisées par la «vie intense», le remède à leurs fièvres, n'est-il pas de nature à rendre les gens du pays plus fiers de leur île?

Fort heureusement, en devenant place d'eau, l'île n'a pas perdu son cachet naïf et modeste. L'on y voit bien quelques résidences confortables. Encore n'ont-elles rien du genre

château. Leur élégance est sobre. Pas la moindre prétention nulle part. La vie moderne, en s'infiltrant ici, s'est comme accommodée au milieu, n'a pas tenté de l'éblouir de son faste criard. Et puis, les encombrantes machines, qui nous étourdissent, nous assourdissent, là-bas, dans nos villes, sont exclues de ce domaine...

Je descends sur la plage. La mer est couleur d'améthyste. L'atmosphère est si limpide aujourd'hui que l'œil peut scruter les lointains. Des voiliers mettent à l'horizon des taches lumineuses. Cela repose, de suivre les ondulations gracieuses de ces grandes ailes que le soleil diaphanise. Le ciel est bleu. Et des écharpes, soyeuses et immaculées, glissent sur son saphir, sont emportées en une course vertigineuse. La ligne de collines, de l'autre côté du port, surgit en un ferme relief. Comme je remonte chez moi, je vois, sur le versant d'un coteau, un paysan faire la fenaison. Les foins coupés embaument. Leurs longues tiges, négligemment couchées, exhalent, en séchant, les aromes qu'elles ont empruntés au sol. Dans la prairie fraîchement tondue, toute une armée de poussins picotent avec avidité les grains de mil tombés des épis...

Voici le soir. Et mon île revêt sa robe humide et ouatée, s'enveloppe dans un ample voile gris. Le tissu vaporeux se moule aux formes qu'il dérobe à demi dans sa grâce souple. Tout se fond, s'efface sous la brume inconsistante et floconneuse.

22 juin

Admirable journée. Plus trace de ce peignoir trempé que l'île avait passé pour la nuit. L'air est sec et sonore.

Le firmament est d'un azur toujours plus riche, semé, par endroits, de jolies soies blanches.

Je passe de longues heures sur la grève à regarder les nuances que prend la mer, à écouter son chant. Devant cette force et cette immensité, ma vie me paraît si peu de chose. C'est comme si ma personnalité s'évaporait, s'évanouissait en néant. Qu'est-elle, en regard de ces espaces infinis, dont le murmure éternel ne permet plus d'entendre l'infime rumeur humaine? Quel rassérénant spectacle! Il me vient un désir de me laisser vivre désormais, d'accepter doucement le cours des choses. Fait-on l'avenir? N'y a-t-il pas une sorte de fatalité dans les événements? Au lieu de protester contre l'énévitable, de réagir contre la puissance mystérieuse qui dispose de nous à son gré, le plus sage n'est-il pas de la laisser accomplir, sans s'insurger, l'incessante évolution où notre petite individualité ne figure que comme un point presque imperceptible?...

Vers le soir, le vent fraîchit. Je marche à travers le bourg qui s'endort. Il n'y a un peu d'animation que sur le mail. Le reste de l'île s'enveloppe d'ombre et de silence. De grands souffles passent. Les feuilles agitées font un bruit qui rappelle les plaintes de l'automne. Est-il vrai que je sois seul et libre, hors d'atteinte aux ennuis, aux multiples préoccupations qui ont entravé, pendant si longtemps, l'essor de mon âme? — Ile de rêve, paradis de quiétisme, si tu savais tout ce que tu m'apportes de sensations reposantes! — Comme je longe un jardin, l'odeur des clématites, forte, prenante, ajoute aux délices de l'heure, achève de me plonger dans l'extase...

24 juin

... Avons-nous donc changé de zone ? Mon île, pendant la nuit, s'est-elle transportée sous d'autres cieux ? Au réveil, je suis tout surpris de l'étincellement, de l'éblouissement que verse le soleil. C'en est aveuglant. Le firmament est très pur. Et il tombe, de la voûte bleue, une irradiation qui inonde toute chose, met en relief les contours des paysages. Les habitations, les arbres, les champs, sont noyés dans une absolue splendeur. Les feuillages se détachent avec une netteté si parfaite qu'on les dirait comme ciselés dans l'or. Et, là-bas, l'élévation douce qui mène au vieux moulin me paraît singulièrement rapprochée. Je peux suivre, du regard, les moindres ondulations du sol, au loin, dans les landes. Tout palpite et vibre sous le rayonnement supérieur. L'atmosphère, saturée de clarté, est presque trop brillante.

De tout le jour, aucune vapeur ne vient atténuer l'extrême limpidité de l'air, aucun nuage tacher l'azur. Les falaises ressortent en motifs très accusés. Les pignons dessinent sèchement leurs arêtes.

Tard, dans l'après-midi, je descends marcher au bord de la mer. Le port est d'une couleur améthyste très foncée. Au delà des jetées, les colorations sont plutôt ternes, indécises. Le soleil, qui décline, épand des rayons jaunes sur le versant d'une falaise, et toute la prairie d'herbes marines qui se déroule à ses pieds. Dans l'or attendri s'allongent des sillons ombreux, se posent des hachures de ténèbres.

... Au vieux moulin, pour saluer le jour qui meurt.

Là-bas, à gauche, le soleil concentre sa gloire finissante.

Il descend avec une lenteur majestueuse. Il n'a pas l'air pressé d'aller se rafraîchir dans l'océan qui se moire. Je ne vois d'abord qu'une splendeur diffuse et écarlate. Mais bientôt, à même ce brasier, se découpe une forme ronde, d'un rouge éteint. Longtemps, elle plane, comme immobile, à la ligne de l'horizon. Son feu pâlit, s'efface...

Les vieilles maisons du bourg, aux profils pointus, aux larges cheminées archaïques, se serrent l'une contre l'autre, comme par crainte de la nuit. Tout près de moi, un oiseau jette une note mélancolique, tout en voletant parmi les pousses vertes. Le vent fait craquer les ailes immobiles du moulin. Il se prépare un nocturne splendide. Déjà quantité d'étoiles sont piquées sur le fond bleu du firmament, épinglées sur azur...

28 juin

... Soleil encore très brillant, avec quelque chose de plus discret, de moins cru dans l'éclat. Et l'air est velouté. La mer offre de grandes surfaces glauques, serties en d'immenses améthystes. Les teintes saphirines sont rares sur l'Atlantique. On n'y voit pas ces colorations riches, qui rendent les mers orientales si douces à contempler...

Je passe de longues heures sur les quais. Ah ! qu'un peintre trouverait de motifs ici ! Ces types de pêcheurs, par exemple, — qui n'ont jamais vu que l'océan et leur île, — vieilles figures tannées, rudes mais bonnes. Dans leur regard, il y a des profondeurs, et comme des lointains. On dirait que les espaces, qu'ils ont si souvent sondés, s'y reflètent. Leur allure a je ne sais quoi de calme et de patient.

Et ils ont si peu l'air de ses oucier des étrangers, qui débarquent chaque année sur ces bords.

Le vent, la mer, leur voilier, une humble maison, avec un arpent de terre, non loin du rivage, voilà leur domaine, toute leur fortune. Et c'est assez pour les remplir de joie saine. J'envie leur contentement, empreint sur leurs traits paisibles et forts. J'aurais plaisir à leur entendre conter des récits de pêches lointaines, décrire des paysages maritimes, en ces termes extrêmement imagés et évocateurs, ces mots d'un si étonnant réalisme, — propres aux primitifs, à ceux dont l'esprit est libre de toute réminiscence livresque, de toute influence classique... Et cette forêt de mâtures, plutôt moyennes et petites, que le vent fait balancer, — quel pittoresque croquis fournirait-elle !

Je ne puis assez apprécier que cette île ait gardé son cachet de nature. Son éloignement des centres lui a permis d'échapper à ce qui s'appelle le « progrès moderne », et qui n'est souvent qu'un affreux nivellement, la destruction radicale de toute originalité propre. Ce m'est un plaisir si grand de circuler par le bourg, dont la majeure partie est irrégulière, indéchiffrable, pleine d'imprévu.

Ainsi, là-bas ô la fine ruelle, très étroite, très à pic, pavée de gros cailloux des champs, et qui laisse voir, tout au bout de son ruban sinueux, une proprette façade de temple ! Et les arbres, surtout les ormes, abondent. Certains sont tout un bosquet à eux seuls. Leur frondaison s'étale avec une incomparable abondance. Sur le mail, même en plein midi, le soleil ne réussit jamais à vous incommoder. C'est toujours frais et ombreux. On dirait un sous-bois très touffu. Et des clartés, qui s'infiltrent à

travers les rares vides du feuillage, viennent égayer le sol de leur or. Quelles délices ! Savoir qu'au delà de ce dôme vert, c'est un étincellement de rayons, et se sentir bien à l'abri de leurs flèches ardentes, sous ces magnifiques voûtes aux puissantes nervures, aux épaisses frondaisons.

Le bourg est un nid de verdure et de fleurs. Mais tout autour, dans l'étendue solitaire, l'œil ne voit que des landes, des marais avec leur végétation étrange, des coteaux sablonneux et dénudés. Quelle poésie est épandue sur tout cela ! Et que les landes, en particulier, sont mystérieuses ! Elles paraissent absorbées en un secret éternel. Il s'exhale de ces terres je ne sais quoi d'énigmatique, qui vous retient et vous apeure à la fois. On craint de troubler leur méditation grave.

A l'approche du soir, surtout, elles se revêtent d'un tel silence, s'assoupissent en un recueillement si profond, que leur voisinage vous fait presque frémir. Et les ombres nocturnes, qui envahissent peu à peu ces espaces déserts, en accentuent la sauvage mélancolie, la primitive et inquiétante beauté...

1er juillet

... O mon île, je pleure sur ton avenir.

Certains indices ne nous permettent pas de nous tromper sur le sort banal qui t'attend. Déjà, tu possèdes un de ces casinos, d'où s'épand, le soir, à travers le mail, une musique vulgaire. L'on parle aussi d'introduire ici des automobiles, — bruyantes et nauséabondes machines, qui font de nos villes des enfers. Les riches étrangers commencent de

défigurer tes falaises avec des villas comme il s'en voit partout, inesthétiques et bourgeoises. Peu à peu, les touristes implanteront chez toi leurs modes, leurs façons de vivre, leurs fausses élégances.

Ah ! j'aurais rêvé pour toi d'un meilleur partage !

Que ne peux-tu, au contraire, rester réserve intangible de pittoresque et d'originalité, parmi nos platitudes, — demeurer telle que la nature t'a faite, solitaire et perdue, hors de l'évolution de nos sociétés ! Alors, tu serais l'asile éternel de tous ceux que les inutiles complications de l'existence, au sein de nos cités, ennuieraient, fatigueraient. — Lasses des frottements quotidiens avec toute sorte d'inconnus, dégoûtées de nos grossières mœurs démocratiques, pressées d'en finir avec les conventions ridicules, les hypocrites formalités qui semblent être la loi et l'essence des relations sociales, en nos jours, les âmes d'élite viendraient à jamais chercher dans ton sein la vie simple et sincère, goûter tes solitudes vierges, rêver librement devant tes vastes horizons.

Combien de temps faudra-t-il encore pour que ta physionomie si particulière perde son charme, pour que ton originalité se fonde, se transforme en un confortable modernisme ? — Ah ! si je pouvais t'arracher à l'étreinte qui te menace, qui déjà te fait souffrir, te garder ton caractère primitif, si pur de toute prétention !

Laisse-moi, du moins, ô mon île ! m'imprégner de ce parfum d'archaïsme, qui émane encore de ton âme naïve, — emplir mes yeux de toutes ces reliques vénérables et fanées, que tu renfermes ! Laisse-moi savourer longuement ta quiétude, et trouver, près de toi, l'apaisement, la douceur de vivre, la sérénité infinie...

2 juillet

... Le tonnerre a grondé toute la nuit. Ses roulements avaient sonorité profonde, semblaient venir de très loin. Parfois, cela faisait mine d'aller finir, d'aller s'éteindre là-bas, sur les confins de l'île. Et puis, cela reprenait comme de plus belle, en notes sourdes et graves. Le vent soufflait très fort dans les feuillages. Et c'était grand et noble, très impressionnant, les harmonies produites par les deux plus aveugles énergies de la nature, par la foudre, là-haut, dans les infinis de l'espace ; ici-bas, par cette chose mystérieuse, dont « on ne sait ni d'où elle vient ni où elle va ».

Ce matin, temps couvert, froid, presque automnal. J'aime ces teintes grises du ciel, après l'étincellement des derniers jours, — ces nuages, qui voguent, rapides. Mes yeux étaient éblouis, malades, d'une irradiation si constante. A cette heure, ils peuvent se reposer, en se portant sur la voûte assombrie, où flottent des laines souples. Les arbres ont foncé leur verdeur ; sur le mail, règne seulement un demi-jour.

Je ne veux la continuité en rien, pas même en les meilleures choses. Il me faut la variété, dans la nature et dans la vie. Et vraiment, ces paysages voilés de mélancolie, et comme endeuillés, cette pénombre succédant à un indiscret scintillement, ont de quoi me plaire. Il était temps que le décor changeât. Quand le soleil nous versera à nouveau sa gloire, je la goûterai davantage, la trouverai meilleure, plus fraîche...

3 juillet

... Je rencontre un capitaine de voilier. Il m'a l'air d'un vrai loup de mer. Ses traits, jeunes, sont énergiques et bons. Sa peau est toute teintée de ce brun très ferme, qu'applique la réverbération du soleil sur l'eau, tannée par les brises marines.

Son enfant l'accompagne, — un garçon de sept ans. Quel charmant petit être, sous l'habit de matelot qui lui va à ravir! Il me paraît si naïf et si doux. Mais sa délicatesse de tempérament, la distinction de sa tenue, sa physionomie si extraordinairement raffinée, contrastent avec la rudesse d'allure du capitaine. Sa main, frêle et blanche, qui se tient à celle de son père, a l'air d'un pétale de lys posé sur bronze. — O mon enfant, tu ressembles à une fleur tendre, — fleur d'île, mystérieusement éclose au souffle de l'Atlantique...

... Ce soir encore, une gaze vaporeuse remplit l'atmosphère. Comme c'est aérien et subtil, ce tissu! La moindre brise suffirait à le dissiper. Tout ce qu'il recouvre et enserre se transfigure, se fait presqu'irréel à son contact. Les contours, les lignes se perdent dans cette mousse grise. Tout ce qu'il y a de net, d'arrêté, dans les objets, — arbres ou demeures, — se fond en cette émanation qu'exhale l'Océan. Sous sa voilette vespérale, mon île n'a plus qu'une physionomie imprécise. C'est comme si toutes choses se résolvaient en gouttelettes...

4 juillet

... Par les landes, jusqu'à Siasconset. O l'indicible mélancolie qui plane au-dessus de ces espaces! Terres

mystérieuses, quels secrets tristes ensevelissez-vous ? — Les senteurs les plus réconfortantes emplissent l'air : foins, trèfles, marguerites, plantes aromatiques, combinent leurs parfums pour nous en saturer généreusement.

Il y a, çà et là, des bois de pins rabougris, aux rameaux tordus et comme forcés. La violence des brises aura empêché ces arbres de croître. Rien de curieux comme ces forêts en miniature. Les pins, déjà vieux, sont courts et trapus, leur hauteur ne dépasse pas un mètre. Les prairies sont semées de points d'or, d'où rayonnent des pétales immaculés. D'autres fleurs présentent de riches grappes d'or,— or jaune et velouté...

C'est un bourg étrange que Siascouset. Les maisons en sont lilliputiennes. Elles affectent les formes les plus bizarres. C'est si petit, si réduit, que c'en est invraisemblable. On se croit victime d'une illusion d'optique.

Nous sommes, ici, à la pointe extrême de l'île. Le site est merveilleux. L'océan, bleu pâle, caresse des rivages de sable fin. Et les lointains des mers s'effacent dans une buée subtile, tout imprégnée de rayons. Quel spectacle auguste !

Je reviens par une autre route, plus pittoresque. Là-bas sommeille un étang. Son eau, tranquille et rêveuse, est toute constellée de pierreries. Et voici un marécage d'où fuse une végétation superbe : on dirait un champ de blés verts. Les tiges fines se meuvent en

... « une ondulation majestueuse et lente ».

L'océan pénètre dans l'île de toute part, y forme des lacs intérieurs, cerclés d'or ou bordés d'émeraudes. Mais,

comment décrire tout ce que je contemple, les merveilles dont la nature a comblé ces lieux ? Il n'y a pas de mot pour rendre mon extase...

5 juillet

... O mon île, — terre enchanteresse, — il me faut vous dire adieu. Voici fini le délai que je m'étais accordé, pour retremper un peu mes forces. Je dois rentrer dans la lutte, retrouver l'effort. Mais la paix qui s'exhale de vous m'a rasséréné pour longtemps. Ma pensée s'est comme rafraîchie dans un contact avec votre âme primitive et saine. Merci de tout le bien que vous m'avez fait. Vous avez été pour moi si douce et comme maternelle ! Ici, mon rêve emprisonné a pris l'essor. Ici, ma vie, libre de contrainte, s'est abandonnée à la calme influence de la nature vierge. Les brises marines ont renouvelé mon être. Je me suis enivré de vos senteurs végétales.

Adieu ! Adieu, ô ma lointaine, mon isolée !

Au milieu des agitations qui vont me reprendre, — votre vision pittoresque, le souvenir de vos silences, de votre grandeur majestueuse, de vos parfums, vos clairs horizons, le mystère de vos landes, — tout cela me sera le meilleur des réconforts. Toujours, toujours, je savourerai votre grâce mélancolique et tendre. Il me suffira d'évoquer ta beauté archaïque pour me consoler de tout.

Louis Fréchette

Son œuvre
Ses inspirations
Son art

Conférence donnée à *Providence* (*R. I.*)
sous la présidence
de Son Excellence le Gouverneur Pothier

à *Ottawa*

à *L'Université Laval* de *Montréal*
sous la présidence de S. G. Mgr Bruchési

à *Manchester* (*N.-H.*)
sous la présidence de S. G. Mgr Guertin

LOUIS FRÉCHETTE

—

Mesdames et Messieurs

Un fin et profond poète, dans une pièce toute petite, mais toute pleine de symbolisme, riche de sens, et de forme absolument délicieuse, a écrit :

Vous désirez savoir de moi
D'où me vient pour vous ma tendresse ;
Je vous aime, voici pourquoi :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Mesdames et Messieurs, si vous désirez savoir de moi comme il se fait que j'aie choisi, pour sujet de cette causerie, Louis Fréchette, je vous répondrai que c'est que j'aime l'œuvre de ce poète, et que je l'aime « parce qu'elle ressemble à ma jeunesse ».

J'ai, en effet, grandi, je me suis éveillé à la pensée, alors que ce lyrique était dans toute la force et tout l'éclat de son talent. Si d'autres s'essayaient aussi à moduler plus ou moins harmonieusement leurs rêves, il les dominait tous par je ne sais quoi de plus inspiré dans l'accent, et par un art plus élégant et plus moderne dans la forme du vers. Certains de ses poèmes voltigeaient sur toutes les lèvres.

Je les ai, pour ma part, beaucoup lus. Et comme, — à l'âge impressionable et tendre, ce qu'on lit se grave au plus profond de notre être, imprègne notre substance, et que l'âme, vierge et expansive, se mêle à ses auteurs préférés, en reçoit des idées, se moule d'après eux, et leur communique aussi un peu de sa vie neuve, coulante, débordante, les teinte de sa couleur, les dore de ses illusions, — quand je relis maintenant du Fréchette, c'est ma jeunesse qui repasse sous mes yeux. Au long de ses poèmes flotte quelque chose de mon âme primitive. Et c'est un plaisir très fin de se revoir ainsi tel qu'autrefois, et de se retrouver dans un cadre cher, au milieu d'images dont les unes ont bien vieilli, et les autres, hélas ! se sont effacées à jamais.

Le choix que j'ai fait de ce sujet peut s'expliquer encore par une autre raison, que je ne dis pas plus sérieuse, mais moins intime, moins subjective, et d'ordre purement littéraire.

Je ne ferai tort à aucune de nos gloires passées, comme j'espère ne décourager aucune aspiration présente ou future, en affirmant que Fréchette a été jusqu'ici, incontestablement, notre plus grand poète. Nous verrons, plus tard, ce que ce mot de grand poète comporte, dans l'espèce. Et je tiens à vous prévenir de suite qu'il ne peut du tout s'agir de l'égaler à Victor Hugo, Lamartine ou Sully-Prudhomme. François Coppée a écrit quelque part cette phrase, empreinte de verité plus encore que de modestie : « Victor Hugo, le prodigieux lyrique, auprès de qui nous tous, rimeurs de la fin du dix-neuvième siècle, sommes ce que la butte Montmartre est à l'Himalaya. » L'image est expressive : nous la retiendions. — L'axiôme « tout est relatif » s'applique de façon parti-

culière aux questions concernant notre jeune littérature. Le critique, qui n'en voudrait pas se souvenir, risquerait de juger très imparfaitement nos auteurs. C'est en me le rappelant bien, et en faisant la part des conditions qui entourent chez nous la production intellectuelle, non, certes, pour la favoriser beaucoup, que j'ose émettre que Fréchette fut, si ce n'est peut-être un grand poète, absolument parlant, du moins notre plus grand poète. Il y a là une nuance assez sensible.

Or, il m'est très agréable de venir ce soir, non pas sans doute vous révéler ce lyrique, mais apprécier consciencieusement son mérite, et, puisque son œuvre est maintenant définitivement close, porter sur elle un jugement d'ensemble, que d'ailleurs l'avenir sera tout à fait libre de reprendre et de réformer. Nous voulons être avant tout sincère. Car je crois que la meilleure qualité de patriotisme, en critique littéraire comme en tout le reste, consiste à dire ce qui nous paraît être la vérité.

SON ŒUVRE

Mesdames et Messieurs

L'œuvre poétique de Louis Fréchette n'est pas précisément considérable. Je dis « l'œuvre poétique ». Il n'a pas, en effet, écrit que dans la langue des dieux. Il s'est servi, et trop souvent à notre gré, de la prose, ce « mâle outil », selon le mot de Louis Veuillot. Nous avons de lui des *Lettres à Basile*, — ce Basile à qui Fréchette adressait des épîtres aigres-douces, c'était M. le juge Routhier, de Québec ; et tout le monde sait que ce dernier lui rendait la monnaie

de sa pièce ; — des *Lettres sur l'Education*, un livre étrange, *Originaux et détraqués*, — ces fameuses chroniques qu'il publiait dans la *Patrie* de Beaugrand, sous le pseudonyme de « Cyprien », — des *Contes de Noël* ; — et nous avons aussi des drames : *Papineau*, *Veronica*, une comédie, *Félix Poutré*, et que d'autres choses encore.

Or, je ne me prononce pas sur la valeur respective de ces productions de genre très différent. Elles n'entrent pas dans le cadre de mon étude. Qu'il me soit seulement permis de faire remarquer que l'activité cérébrale de Fréchette semble s'être dispersée sur trop d'objets à la fois. Il a voulu faire de tout un peu. L'on s'ignore parfois soi-même, l'on se trompe étrangement sur ses habitudes essentielles. Ç'a été peut-être le tort de Fréchette de ne pas suffisamment reconnaître qu'il avait surtout une âme sonore, qu'il était né uniquement pour vibrer et pour chanter. Il n'a pas tiré de sa lyre tous les accords qu'elle eût aimés à épandre. Dans un siècle qu'on a appelé le siècle des « spécialisations », il a voulu explorer des domaines très divers, il s'est exercé sur des sujets de nature opposée. Et ne soyons donc pas trop surpris qu'il n'en ait approfondi aucun, et que sa maîtrise, en l'un ou l'autre, ne soit jamais restée que relative.

Il semble que Fréchette n'ait jamais pu se consoler d'avoir été, dès le début de sa carrière, malheureux en politique, et rejeté, bien malgré lui, hors de l'arène brûlante où se discutent et se débattent les grands intérêts populaires. La sérénité n'était certes pas la marque distinctive de son âme. Il était de tempérament combatif. Il avait comme la hantise d'un rôle social à remplir. Et son inquiétude

d'esprit, ce souci d'action sociale, d'influence immédiate sur l'opinion, comme aussi le besoin de tromper ses instincts de lutteur, expliquent peut-être assez bien pourquoi il s'est occupé de tant de choses, — de journalisme, de critique, d'éducation, d'art dramatique, de philologie.

Mais la raison dernière de ces formes diverses d'activité littéraire, chez notre auteur, je serais tenté de la chercher dans le milieu, peu favorable en somme, où il a évolué. Il faut bien admettre qu'en notre cher pays, il est difficile, sinon impossible, à un auteur, de vivre de sa plume. A moins d'entrer dans le journalisme, un écrivain ne peut songer à se créer un revenu convenable, uniquement avec la vente de ses ouvrages. Le métier d'auteur est plutôt ingrat chez nous. Et que dire de celui de poète ? — Est-ce que, même aujourd'hui peut-être, mais surtout il y a vingt-cinq ou trente ans, l'on n'était pas porté à voir en celui qui passait son temps à limer de beaux vers, un être, agréable sans doute, mais inutile ? En dehors de quelques cénacles ou de petits cercles cultivés, appréciait-on ceux des nôtres qui possédaient le don divin de la poésie et qui le cultivaient ? Un livre de vers, — ne regardait-on pas cela un peu comme un objet de fantaisie, un joli bibelot, bon pour les amateurs riches, ou pour les passionnés d'art ? — Comme on était éloigné de comprendre le sens et la portée d'une œuvre poétique ! D'autre part, une critique judicieuse faisait défaut. Et je n'affirmerais pas qu'elle soit encore née.

Donc, peu d'encouragement pratique et positif de la part du public ; pas de vraie et saine critique, mais une admiration dithyrambique ou un écrasement en règle, pas d'excitation, pas d'entraînement au pur exercice d'art, pas cette

atmosphère de fièvre particulière aux milieux intellectuels, voilà, je pense, de quoi excuser Louis-Honoré Fréchette de n'avoir pas consacré tout son effort au seul culte des Muses, et d'avoir trop souvent déserté leurs autels, pour se livrer à des travaux auxquels le public pouvait mordre davantage, et qui lui rapportaient, à lui-même, autre chose que des félicitations platoniques, — lesquelles furent toujours insuffisantes à procurer le pain quotidien.

Quoi qu'il en soit de toutes nos hypothèses, pour essayer d'expliquer que l'œuvre poétique de Fréchette ne soit pas plus considérable, un fait certain, c'est qu'elle ne l'est pas. En prenant à nouveau, dernièrement, connaissance de ses poèmes, pour m'en faire une idée bien personnelle et pour vous en parler, j'ai éprouvé, à cet égard, ce que je pourrais appeler presque une déception. Voici : j'ai d'abord lu très attentivement son premier-né, *Mes Loisirs*, 1863. — Puis, n'ayant pu mettre la main sur sa fameuse *Voix d'un Exilé*, — un libraire de Montréal m'écrivait que ce petit volume était devenu introuvable, que Fréchette achetait, même à prix d'or, tous les exemplaires qu'il en pouvait dénicher et les jetait au feu ; mais il ajoutait que les meilleures pièces de ce recueil sont reproduites dans les autres, ce qui est très plausible, comme vous l'allez voir ; — n'ayant donc pu me procurer la *Voix d'un Exilé*, je me suis rejeté sur *Pêle-Mêle*, 1877, qui vient ensuite. Or, quelle n'a pas été ma surprise de rencontrer ici ceux des poèmes qui m'avaient le plus frappé dans *Mes Loisirs !* — Et après, j'ai commencé l'examen de cet autre recueil, qui a deux titres, très jolis, encore qu'un peu froids : *Les Fleurs boréales* et *Les Oiseaux de neige*, 1881. Et j'ai remarqué ceci : que *Les*

Fleurs boréales ne nous présentaient, sous des noms différents, et avec de légères retouches de forme, que ce qu'il y avait de mieux dans les volumes précédents. Elles n'étaient donc aucunement fraîches écloses. Quant aux *Oiseaux de neige*, cela est neuf, original en bien des parties, mais non encore entièrement. De l'ancien y réapparaît. Sans doute, l'auteur a revu et repoli ses vieilles inspirations ; il a mis, çà et là, des variantes assez heureuses. Mais suffit-il que tel ou tel vers ait été changé, ou que le rythme de telle strophe ait été repris, et soumis à une loi plus sévère, et plus harmonieusement cadencé, pour que l'on puisse dire d'une pièce qu'elle est nouvelle ? — Je ne le crois pas.

Seulement ce livre, fait, en quelque sorte, de matériaux presque usés à force d'avoir servi, a toutefois sur ses dévanciers un incontestable mérite : il est composé. Ce qui, dans les recueils précédents, se présentait vraiment pêle-mêle, et comme au petit bonheur, ici s'offre dans un ordre logique rationnel. Il y a des intitulés généraux sous lesquels viennent se ranger les pièces offrant un caractère commun, ou à tout le moins des affinités électives. Là, un paysage voisinait avec un poème à tendance pychologique, un récit épique avec une chanson. Ici, tout est disposé selon l'ordre des sujets, s'aligne sous des rubriques peut-être pas absolument rigoureuses, mais qui donnent à l'ensemble un air d'unité dont on est ravi.

Ce livre, le premier livre canadien que l'Académie Française ait couronné, avait été imprimé chez Darantière, à Dijon, par un éditeur parisien. Et sa toilette porte ce cachet de bien fait, de « fini », qu'ont tous les ouvrages qui nous arrivent de là-bas, j'allais dire qu'ont tous les articles

français. Fréchette, pour opérer cette sélection à travers ses vieux poèmes, et pour les distribuer en classification méthodique, a-t-il reçu l'aide d'une main française? C'est possible. Je sais tel de nos jeunes bardes, qui est redevable à un cousin d'outre-mer, du groupement logique dans lequel ses inspirations, nées en la solitude de son âme souffrante, s'étalent sous nos yeux attendris. Et ce ne serait nullement diminuer la mémoire de notre premier lyrique, que d'insinuer qu'une collaboration sympathique n'est peut-être pas restée étrangère à la belle ordonnance de son œuvre. C'est d'ailleurs un détail. Ce qui importe, et ce qu'il nous fait grand plaisir de constater, c'est que nous soyons enfin sortis, je ne dis pas du chaos, mais d'une certaine confusion, pour entrer dans un jardin dont les fleurs, déjà connues, dessinent des arabesques si gracieuses, et marient si bien leurs tons, qu'on a presque l'illusion de les voir pour la première fois. Et ces petits oiseaux de neige, ah! la plupart fréquentaient depuis longtemps nos hivers. Leur retour nous donne une joie nouvelle, cependant, à cause de je ne sais quoi de plus distingué dans leurs notes, dans leur allure plus pimpante. Ils ont traversé une atmosphère toute saturée d'art, l'atmosphère de Paris, — ce qui ne pouvait manquer de leur être éminemment favorable.

Avec *La Légende d'un Peuple*, on a enfin de l'inédit, au moins en ce sens que ces poèmes ne sont pas tirés de précédents ouvrages. Sans doute, la plupart avaient été publiés dans des journaux ou des revues. Mais ils n'avaient pas encore été réunis en volume. Et puis, l'auteur semble bien les avoir tous composés peu à peu, de loin en loin, en vue de cette épopée historique, dont il avait arrêté le plan dans

son esprit. C'étaient comme des pierres, taillées à l'avance, et laissées sur le chantier, en attendant l'heure où l'architecte les reprendrait, et les ferait entrer dans l'édifice qu'il rêvait d'élever à la gloire de son pays.

On a vu dans ce titre : « la légende d'un peuple » un ressouvenir, et même une imitation ; on a prêté à l'auteur des visées extrêmement ambitieuses ; on a dit qu'il avait caressé de faire pour le Canada ce que Victor Hugo avait fait pour le monde et pour les siècles, et de ramasser en une série de tableaux les épisodes les plus saillants de notre vie nationale, comme l'autre avait évoqué ceux de l'histoire humaine, depuis ses plus lointaines origines. — Que *La Légende des Siècles* ait inspiré à Fréchette l'idée première de son œuvre, c'est probable, et je ne vois pas grand mal à cela. Mais qu'il ait eu la prétention de vouloir égaler son formidable modèle, c'est impossible. D'ailleurs, je crois qu'il eût été plus habile de donner à cet ouvrage une autre appellation. Fréchette se fût peut-être évité par là bien des ennuis. *La Légende d'un Peuple*, — en entendant ce titre, on songe à l'épopée gigantesque du Maître, on compare involontairement les deux œuvres, et l'on ne peut s'empêcher d'observer entre elles une disproportion énorme, et l'on trouve presque ridicule et maladroite l'entreprise du disciple, et l'on se dit que ce dernier eut gagné à se montrer plus inventif, plus original, soit dans la conception générale de son poème, soit en le baptisant d'un nom un peu moins illustre.

Les *Feuilles volantes* marquent le terme de la carrière poétique de notre lyrique. Car il n'a rien publié d'important après cela. Il avait annoncé, comme en préparation,

Rimes perdues et *La Forêt vierge.* Mais sa lyre s'est brisée avant qu'il ait eu le temps de réaliser ces derniers rêves d'art. *Feuilles volantes* est dans ce caractère mélangé qui distingue les premiers essais de l'auteur. C'est aussi une série de pièces détachées sur des sujets religieux, pittoresques, patriotiques.

Ainsi donc, tout compte fait, les œuvres complètes de Louis-Honoré Fréchette, j'entends ses poésies, tiendraient en deux volumes, ou en trois au plus. Et j'avais quelque raison de vous dire que le nombre n'en était pas considérable. A nouveau, regrettons que ce poète ne soit peut-être pas allé jusqu'au bout de son talent, et qu'il n'ait pu, faute d'un milieu plus entraînant, donner toute sa mesure, et qu'il ait dû emporter avec lui, là d'où l'on ne revient pas, bien des images, bien des rythmes, bien des formes de vers.

SES INSPIRATIONS

Mais, en art, la qualité importe beaucoup plus que la quantité.

André Chénier n'a laissé que quelques centaines de vers. Et cependant, pour lui appliquer ce qu'il dit lui-même d'Homère, « il est et sera toujours jeune de gloire et d'immortalité ». Plus près de nous, José-Maria de Hérédia ne nous a guère légué, je pense, que ses *Trophées*, une toute petite chose, une plaquette, mais combien extraordinaire par la présicion historique du fond, et par l'ampleur et l'éclat du verbe, par le miracle de la forme ! Cette petite

merveille avait suffi à lui ouvrir les portes de l'Académie, comme elle rendra son nom impérissable.

Et, pour ce qui est de notre lyrique, j'espère vous prouver aussi que son œuvre vaut mieux par l'essence que par le nombre. Tâchons donc de nous en faire une idée adéquate.

M. Jules Lemaître a dit de Théodore de Banville qu'il a eu plusieurs idées dans sa vie, dont la plus tenace et la plus persistante a été de ne mettre aucune idée dans ses vers. Je ne voudrais pas affirmer que c'est par système, et de parti pris, que Fréchette n'a mis que peu ou point d'idées dans ses poèmes. La chose, du moins, est ainsi. On ne sort pas de la lecture de son œuvre plus riche de principes, avec des vues nouvelles sur le monde et sur la vie. Il n'a beaucoup creusé aucun des sujets qu'il a abordés, et j'ose dire qu'il ne nous apprend rien de rare. Ce n'était pas qu'il n'eût un esprit assez vigoureux, et qu'il ne fût, certes, capable de penser. Certaines de ses *Chroniques* ou de ses *Lettres sur l'Education* dénotent, au contraire, une aptitude réelle à la spéculation ferme et originale. Mais il semble qu'il n'ait pas vu que la poésie pouvait se prêter à l'expression des plus éminents problèmes. En tout cas, n'a-t-il pas essayé d'enfermer en ses vers des idées vraiment fortes. Dans sa courte préface à *Mes Loisirs*, il a écrit ceci : « Ce livre contient-il une idée? C'est une question que l'on est en droit de me faire en ouvrant les premières pages de ce recueil, et à laquelle je suis forcé de répondre : non ! J'ai écrit par pur délassement, par amour pour l'art, sans jamais suivre d'autre règle que le caprice du moment, d'autre voie que celle où me poussait mon imagination, d'autre étoile que l'inspiration qui naît des circonstances. »

— Voilà qui est parler franc. Et je serais assez mal venu à soutenir que Fréchette fut un auteur à idées, quand lui-même a pris soin de nous avertir du contraire. Car la phrase que je viens de vous citer pourrait aussi bien servir d'épigraphe à toute son œuvre poétique. Et sans doute sa *Légende d'un Peuple* sera d'allure un peu moins capricieuse que le reste. Il y paraîtra un certain souci d'unité. Le cadre, encore que flottant, accusera un dessein préconçu. On y verra comme une ordonnance générale. Mais, même dans ce livre, qu'il a voulu qui fut son chef-d'œuvre, l'auteur se gardera bien d'entrer, et de nous entraîner avec lui, dans le royaume des idées. Là, comme ailleurs, il se montrera, avant tout et par dessus tout, un sentimental, un descriptif, un paysagiste parfois admirable, un faiseur de tableaux, ou, ce que l'on appelait si bien en vieux français « un ymagier ». Ce grand et robuste gaillard avait une âme douée d'une sensibilité presque féminine. Ce n'est pas en se frappant le front, c'est en se frappant, en se fouillant le cœur, qu'il a eu presque du génie et qu'il a trouvé de fort beaux vers. Il est resté, jusqu'à la fin, facilement impressionnable, il a toujours eu quelque chose de tendre. Ses pièces les plus remarquables sont d'ordre émotif. Et, d'autre part, il a montré de réelles qualités de peintre, de coloriste. Et il arrive très souvent que ses meilleurs sentiments se traduisent en images, ou que ses images s'animent de sentimentalité.

Même dans l'ordre des sentiments, Fréchette en est resté à deux ou trois qui reviennent constamment dans son œuvre, et qui composent ce que j'appellerai l'essence de son inspiration. Sully-Prudhomme, dans la magnifique pièce inti-

tulée *Encore*, où il trace comme son programme poétique, programme qu'il a tenu dans tous ses détails, a dit, parlant de ses devanciers :

Vous n'avez pas sondé tout l'océan de l'âme,
O vous qui prétendez en dénombrer les flots.

Si quelqu'un n'a pas sondé tout l'océan de l'âme, c'est bien notre lyrique. Je répète qu'il n'a que deux ou trois cordes, deux ou trois notes à sa lyre. Voyons comment il les a fait vibrer, quelles harmonies il a su en tirer.

L'œuvre de Fréchette me paraît d'abord suffisamment imprégnée de sentiment religieux, qui est le sentiment noble par excellence. Ce poète est croyant sincère, je le dis à sa gloire. Il a la foi, non certes celle du charbonnier, mais celle de l'enfant, une foi naïve et comme instinctive, une foi toute ronde et toute bonne. Le doute ne l'a jamais effleuré ; il n'a pas connu ce qu'on a nommé le « mal du siècle », ou du moins n'en a-t-il jamais souffert. C'est impunément qu'il a vécu dans des milieux que l'on dit saturés de scepticisme. Il n'a jamais pensé qu'il fut nécessaire, pour se donner de la culture, de renoncer aux vieilles croyances,— et c'est ce dont on ne saurait trop le louer.

J'admets qu'il a consacré peu de pièces complètes à célébrer les œuvres et les bienfaits de la foi. Mais très souvent, dans des poèmes où il chante autre chose, un vers, un mot nous révèle l'état de son âme profondément ancrée dans la religion. Et il n'y a pas de pose ni de convenu dans son attitude à cet égard. Ce serait bien mal le connaître que de dire qu'il a agi ainsi par calcul, pour ne pas se créer d'affaire, parce qu'il s'adressait à un public encore sincèrement

attaché au meilleur héritage que lui aient légué ses pères. Pareille insinuation aurait un caractère odieux, et serait d'ailleurs démentie par l'accent de sincérité avec lequel l'auteur s'exprime sur ce sujet.

Sans doute, il y a du poncif dans sa manière de parler de l'œuvre accomplie par les missionnaires, aux premiers temps de la colonie. Et ses stances à un vénérable chanoine de ses amis, ne contiennent rien de bien nouveau sur le rôle de miséricorde et de tendresse, exercé par le pasteur d'âmes, — le traditionnel curé de campagne. Mais c'est la faute à son talent s'il n'a pas su revivifier toujours ces thèmes éternels. Ce qui perce, toutefois, sous l'inspiration même indigente, c'est un ton de conviction auquel on ne peut se tromper. On sent que cela part du cœur. Il y a aussi telle pièce, comme, par exemple, dans les *Feuilles volantes*, celle intitulée « La Chapelle de Bethléem », qui est surtout d'ordre esthétique, peut-être.

Dans des fragments de roman, qu'il avait laissés en manuscrit, et qui viennent seulement de voir le jour sous le titre de *Patrice*, Renan a écrit cette phrase : « Il y a une foule de paysages qui n'ont leur charme que par le clocher qui les domine ». — Eh ! bien, ce charme d'un clocher dans un paysage, la note, toute particulière, que met, au milieu d'un bois, au flanc d'un coteau, une petite église rustique, archaïque et pittoresque, c'est cela que chante Fréchette, dans la pièce susdite :

Bien souvent je me la rappelle,
Dans son pli de coteaux boisés,
La vieille et rustique chapelle...

Elle s'appuie, humble et petite,
Sur ses contreforts descellés,
Où des touffes de clématite
Brodent leurs festons étoilés.

Les grands chênes pleins de murmures,
Où ronflent les vents assoupis,
De leur ombre et de leurs ramures
Caressent ses pans décrépits.

Elle est seule au bord de la route
Qui rampe le long du talus ;
La chèvre errante y rôde et broute
Sur un seuil où l'on n'entre plus...

Quelle pensée ou quel caprice,
Déroutant l'esprit confondu,
Te suspendit, frêle édifice,
Au flanc de ce coteau perdu ? ...

Oui, la chapelle de Bethléem est surtout de qualité esthétique. C'est moins de la religion que de la vague religiosité. C'est l'artiste qui a été séduit par un petit temple en ruine, perdu dans les chênes, et qui nous en décrit la poésie mourante. Or, on n'est pas nécessairement croyant pour si peu. Bien des poètes et bien des peintres ont ainsi éprouvé et rendu « ce charme d'un clocher dans un paysage » et tout ce qu'un chevet de chapelle antique, aux murs envahis par les mousses, peut dégager de mysticisme et de rêve, — dont on ne saurait dire cependant qu'ils eurent ce qui s'appelle la foi.

Mais lisez, d'autre part, dans le même recueil, la pièce intitulée *Première Communion*, et que le poète a dédiée à sa petite amie Soledad Joannet, de Paris :

Le beau soleil de mai rayonne,
Et, d'un baiser d'or, dit bonjour
Au bronze saint qui carillonne
Au fond des grands clochers à jour.

Une foule toute fleurie
Envahit les parvis sacrés ;
Viens, Soledad, viens, ma chérie :
C'est Jésus qui uous dit : Entrez !

Il t'attend au banquet des anges ;
Approche, le couvert est mis ;
Les enfants, les fleurs, les mésanges,
Tous les petits sont ses amis...

Les cierges brûlent, l'orgue chante,
A l'autel fume l'encensoir ;
La voix, qui se fait plus touchante,
Te dit : Ma fille, viens t'asseoir.

Le prêtre vient, la cloche sonne.
Voici Dieu : mon ange, à genoux :
Tends-lui ta lèvre qui frissonne,
Aime-le bien et pense à nous.

Tout ce poème respire le vrai et pur sentiment religieux. Ah ! quand on ne goûte pas soi-même le mystère le plus touchant de notre foi, on n'écrit pas de la sorte, on ne fait pas des vers si chauds et si savoureux.

Un autre sentiment, qui ne pouvait pas ne pas inspirer notre lyrique, puisque tous les hommes y sont accessibles, et que les poètes et les artistes, âmes tendres, vulnérables, s'en laissent, dit-on, affecter tout particulièrement, c'est l'amour.

Oh ! je ne crois pas que l'amour soit apparu à Fréchette, comme à un Pascal, par exemple, sous cet aspect plutôt tragique, si puissamment décrit dans le fameux *Discours sur les passions de l'amour.* Ce sentiment, chez lui, n'a rien non plus de morbide, comme dans Alfred de Musset. Il n'en chante tour à tour ni les folles voluptés ni les amers désenchantements. Il n'a pas adopté à son égard l'attitude étrange et extrêmement subtile qui devait être celle d'un Sully-Prudhomme. Non, Fréchette est l'homme des sentiments simples et primitifs. Et ce qu'il nous dit de l'amour a ce caractère de pureté idéale qui fait penser à des confidences de jeune vierge. Il en a goûté la douceur, parfois comme d'un peu loin. Mais il avait l'âme trop fine pour n'en pas souffrir aussi.

Ah ! c'est un grand problème, et qui sera éternellement débattu, de savoir si l'amour n'apporte pas plus de douleur qu'il ne cause de joie. Question infiniment complexe ! Si l'on s'en tient aux aveux des poètes en général, peut-être faudra-t-il conclure que l'amour contient plus d'épines que de roses, et qu'il faut payer vraiment trop cher ses délices fuyantes. Or, il y a, précisément, chez notre lyrique, tel ou tel petit poème qui nous donne à entendre que l'amour l'a plus blessé que consolé. Lisons, par exemple, dans *Mes Loisirs*, la pièce intitulée : « Louise », laquelle réapparaît, quelque peu arrangée, dans *Pêle-Mêle* sous la rubrique de : « Premier amour » :

Un soir, elle était là, rêveuse à mes côtés ;
Le torrent qui grondait nous jetait son écume ;
Son œil d'azur jetait ses premières clartés,
Comme un jeune astre qui s'allume

Sa main touchait ma main, et sur mon front brûlant
Ses cheveux noirs flottaient ; je respirais à peine ;
Et sur mes yeux émus je sentais en tremblant
Passer le vent de son haleine.

Mon Dieu ! qu'elle était belle ! Et comme je l'aimais !
Oh ! comme je l'aimais, ma Louise infidèle !
Infidèle, que dis-je ? Elle ne sut jamais
Que je me fus damné pour elle !

J'ai dit que cela avait été retouché dans la suite, et classé à nouveau sous un titre impersonnel qui lui donnait un certain cachet d'universalité. Voici quelques variantes : « l'œil d'azur » est devenu « le grand œil noir » ; — c'est la distance sans doute qui en aura foncé la couleur ; — « les cheveux noirs » sont devenus « ses longs cheveux » ; — ils ont eu le temps de croître avec les années ; — et puis, le poète, réfléchissant, aura sans doute trouvé que « se damner » pour un premier amour malheureux, c'était un peu violent, c'était prendre la chose vraiment trop au tragique ; aussi met-il maintenant, en homme plus raisonnable : « elle ne sut jamais que j'aurais tout quitté pour elle », — ce qui est ramener à une plus juste mesure un désespoir juvénile.

Quoi qu'il en soit de ces corrections, la pièce, dans l'ensemble, comme celle intitulée : « Après le bal », et d'autres encore, nous indique que Fréchette a du moins effleuré le grand problème de l'amour, et qu'il l'a résolu dans le sens que j'allais dire traditionnel chez les poètes, à savoir, qu'il nous tourmente plus qu'il ne nous apaise. D'ailleurs, ce sentiment devait de bonne heure se transformer chez Fréchette en cet autre, plus solide et plus serein, qui s'appelle l'amitié. Ce poète a beaucoup aimé sa famille et ses amis.

Il aura été, chez nous, le chantre des amitiés familiales. Rien de plus discret et de plus nourri que ses pièces à sa femme, et à ses filles Jeanne, Louise, Pauline. Et le sonnet « Fiat », pour la mort de son fils, est une améthyste très délicatement ouvrée. De tous ces poèmes à l'accent si prenant, je vous citerai quelques vers de celui qu'il avait consacré à sa petite Louise :

Il est déjà lointain — car le temps est agile —
Ma Louise, le jour cher et béni pour nous,
Où Dieu te déposa, bébé rose et fragile,
Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
Sur mes genoux.

Tu parus à mes yeux comme on voit la fleur naître ;
Ton petit poing frappait à mon cœur mal fermé ;
Et, — ce souvenir-là trouble encor tout mon être —
J'ouvris mon cœur, ainsi qu'on ouvre sa fenêtre
Aux jours de mai.

Notre bonheur pourtant ne fut pas sans mélange ;
Car, comme un pauvre oiseau tombé dans un filet,
Tu nous apparaissais prisonnière en ton lange ;
Et, tout pensifs, ta mère et moi, songions à l'ange
Qui s'exilait.

Dans *Les Oiseaux de neige*, les sonnets intitulés « Amitiés » et « Intimités » nous donnent les noms de tous ceux à qui il faisait une part de son cœur enfin fixé, revenu des illusions de jeunesse, heureux de s'épancher à larges flots en d'autres cœurs simplement et sincèrement amis.

Mais j'en arrive au sentiment qui emplit l'œuvre de Fréchette, et qui a valu à notre lyrique le beau titre, parfaitement mérité, de poète national. Ah ! ce que cet homme

a aimé, d'amour profond, son pays, et ce qu'il fût vraiment canadien-français ! Ce n'est pas assez dire qu'il l'a aimé. Il l'a adoré. Et, comme il arrive chez ceux qui sont passionnément épris, il l'a idéalisé, il l'a vu comme dans un rêve. La nature, les grands hommes, les légendes, l'histoire de son pays, cela forme la majeure et la meilleure partie de son inspiration ; cela revit en des vers où l'intensité de l'affection trouve un rythme ample et magnifique. Il a eu, à un degré éminent, ce double amour, lequel n'en fait qu'un en somme, qui doit germer au fond de toute âme canadienne-française. Et il l'a si bien exprimé, que certaines de ses formules sont comme déjà devenues classiques. Pour rendre telle ou telle nuance de nos sentiments, soit à l'égard de la France, soit à l'égard de notre terre natale, on a naturellement recours à ces beaux alexandrins, où se reflète ce qu'il peut y avoir de plus noble et de plus généreux dans un cœur canadien.

La France ! Fréchette l'a aimée et vénérée comme un petit-fils bien-né aime et vénère une aïeule. Chez Crémazie, cet amour avait quelque chose de nostalgique et d'attardé. Ce barde précurseur soupirait après la France d'avant 89 : il semblait n'entrevoir qu'un drapeau, les fleurs-de-lys, qu'il a d'ailleurs immortellement chanté ; il pleurait sur l'abandon où nous avions été laissés, et s'illusionnait presque au point d'espérer que les liens qui nous avaient unis autrefois à la mère patrie se renoueraient, et que nous reprendrions le cours de nos anciennes destinées. Tandis que Fréchette, tout en célébrant avec émotion les hauts faits accomplis chez nous au temps de la France des rois, accepte la France moderne, tient compte de l'évolution historique qui s'est

faite dans sa vie, et ne l'en aime pas moins parce qu'elle a arboré les trois couleurs. Sous les transformations sociales nécessaires, c'est toujours la France, et cela suffit pour que son petit-fils lui donne son respect et sa vénération, lui garde son amour. Ce qu'il y a peut-être de plus senti, et de plus vraiment poétique, dans l'œuvre de Fréchette, encore que cela soit écrit en prose, ce sont les stances « A la France » qui ouvrent sa *Légende d'un Peuple :*

« Mère, je ne suis pas de ceux qui ont eu le bonheur d'être bercés sur tes genoux. — Ce sont de bien lointains échos qui m'ont familiarisé avec ton nom et ta gloire. — Ta belle langue, j'ai appris à la balbutier loin de toi. — J'ose cependant aujourd'hui apporter une nouvelle page héroïque à ton histoire déjà si belle et si chevaleresque. — Cette page est écrite plus avec le cœur qu'avec la plume. — Je ne te demande pas, en retour, un embrassement maternel pour ton enfant, hélas ! oublié. — Mais permets-lui au moins de baiser avec attendrissement et fierté, le bas de cette robe glorieuse qu'il aurait tant aimé voir flotter auprès de son berceau. »

Fréchette prend aussi loyalement son parti du sort qui nous attache à l'Angleterre. Je ne dis pas qu'il aime Albion, mais il lui est soumis en bon citoyen, il est équitable envers elle, il reconnaît la grandeur de son empire et apprécie la liberté politique qu'elle nous accorde.

Où il est le mieux inspiré et le plus lyrique, c'est quand il parle de son pays. Oh ! alors, il est souvent emporté en un large élan. La nature, d'abord, comme il la goûte !

Voyez, dans *Les Oiseaux de neige*, cette série de sonnets intitulés « L'Année canadienne ». La caractéristique de chacun des mois de notre année y est bien rendue. Ailleurs, ce sont nos fleuves, nos caps, nos forêts, nos hivers, les couleurs variées de nos automnes, qu'il décrit avec amour, parce que tout cela est comme quelque chose de sa vie. Et nos grands hommes, — qui sait si, dans son admiration transcendante, Fréchette ne va pas jusqu'à les idéaliser un peu fort ? Prenez la pièce, superbe d'ailleurs, intitulée : « Papineau ». Je rends, certes, hommage à ce tribun, sinon à ce politique. Mais le poète n'exagère-t-il pas en le comparant à un aigle, planant sur son rocher de Montebello, et en lui prêtant l'éclat et la majesté du soleil couchant ?

Et, pour en venir de suite à l'œuvre capitale de Fréchette, *La Légende d'un Peuple*, je lui ferai le même reproche : elle manque de mesure. Nos annales sont « des annales de géants ». Nos découvreurs furent « des titans ». Il semblerait, à la lire, que nous sommes le premier peuple du monde, et que notre histoire éclipse celle de toutes les autres nations du globe. Ah ! j'admets que nos origines furent très belles et très chevaleresques. Et c'est ces jours derniers seulement que M. Maurice Barrès, frappé de ce qu'il y a eu de merveilleux dans notre histoire et notre évolution nationale, donnait à un journal de Paris un article extrêmement laudatif qu'il intitulait « le miracle canadien ». Je sais aussi qu'il faut passer beaucoup à un poète, et qu'on ne lui demande pas la précision qu'on est en droit d'attendre d'un historien. Je tiens compte de tout cela, et je dis cependant que Fréchette eût gagné à rester dans une norme

plus juste, et à ne pas tant dépasser les frontières de la réalité.

Voyez, par exemple, la sûreté des données scientifiques dans une œuvre incomparable par sa valeur de poésie : *Les Trophées*, de Hérédia. L'auteur ne bâtit pas sur la fable ni sur le sable. Ce n'est qu'après s'être assuré d'un terrain solide qu'il s'élance dans le bleu du rêve. Tandis que, dans son amour pas assez raisonné pour notre histoire

« écrin de perles ignorées »

Fréchette la déforme souvent, à force de l'amplifier et de la grossir, et aussi parfois la néglige totalement pour broder sur des faits qui sont rien moins que prouvés. Car *La Légende d'un Peuple* ne justifie que trop son nom. La part y est faite trop large à des choses purement légendaires. Puisque notre histoire est si belle, pourquoi ne l'avoir pas uniquement creusée et fouillée ? Pourquoi n'avoir pas serré de très près la réalité, quitte à la revêtir de la splendeur de la forme ? On eut eu ainsi une œuvre, remarquable par la sûreté de son érudition, avant de l'être par ces enjolivements que crée le rêve poétique. Mais je parle peut-être trop en moderne, pénétré des nouvelles doctrines qui veulent que, même en littérature et en poésie, il faille construire sur fond positif, et que tout soit à base de science.

Ne nous montrons pas trop sévère à l'endroit d'autres lacunes qu'on pourrait relever encore dans cet ouvrage.

Pourquoi le cadre en est-il si lâche et l'unité si artificielle ? Pourquoi ce poème sur l'Amérique au commencement d'une épopée qui veut être purement locale ? Et pourquoi cet autre poème intitulé « Renaissance », lequel se

termine par une parole si quelconque de François Ier ? — Et pourquoi ne pas laisser Voltaire tranquille avec son vieux mot « quelques arpents de neige », qui lui a été si souvent reproché ? — Il y a des morceaux dont on croirait qu'ils ne sont là que pour le remplissage. Il paraît trop que l'auteur a voulu faire un livre, un gros livre, dut-il pour cela faire appel à des inspirations presque étrangères au sujet. N'importe, pourvu que le volume ait du corps. Oui, mais l'interposition de ces éléments hétérogènes nuit au mouvement de l'ensemble, nous déroute un peu. Et l'épisode du malheureux Riel n'est-il pas trop longuement et dramatiquement développé ? Est-il bien sûr que l'avenir ratifiera toutes les malédictions que prononce le poète, et dans la forme où il les prononce, contre ceux qui furent ses persécuteurs ? Cet événement est encore bien près de nous. Et l'on sait que la poésie, surtout épique, a besoin d'un certain recul dans le temps et dans l'espace. Et comme la pièce sur Papineau est maigre et terne, au prix de l'autre qui se trouve dans *Pêle-Mêle !*

Mais passons sur ces faiblesses pour admirer le sentiment profondément canadien qui vibre tout au long de cette œuvre. Il a été beaucoup pardonné à Madeleine parce qu'elle a beaucoup aimé. Ah ! il s'exhale de cette *Légende d'un Peuple* un amour de notre pays, si fort et si tendre, qu'en faveur de ce beau sentiment, nous oublions les quelques gaucheries qui ont pu se glisser dans sa composition. Telle qu'elle est, c'est la meilleure épopée nationale que nous ayons, épopée que nous pouvons appeler, en un certain sens, définitive. Car il faudrait un rude talent pour reprendre et renouveler ces thèmes, et pour nous y faire trouver

une autre espèce de plaisir. Fréchette semble en avoir extrait tout le suc. Et si nos poètes veulent nous intéresser désormais, il leur faut recourir à une autre matière. Au lieu de disputer à notre lyrique son meilleur titre de gloire, qu'ils s'exercent sur des pensers nouveaux. Quant à lui, ce sera son mérite de nous avoir présenté, en synthèse poétique, souvent très belle, toujours émue, l'image de la patrie canadienne.

SON ART

La religion, un peu, l'amour et l'amitié, la France, notre grande aïeule, et notre Canada, sa nature, ses héros, ses légendes, son histoire, — voilà la sphère sentimentale dans laquelle notre lyrique s'est mû, voilà le fond de je puis dire toute sa poésie.

Or, pour achever de le connaître, étudions en lui, maintenant, l'art avec lequel il a exprimé ces divers sujets, la forme dont il les a revêtus.

Fréchette fut certainement un bon artisan d'art, un ouvrier consciencieux. Quelqu'un, qui n'a pas été tendre pour lui, me disait pourtant, il y a quelques années : « Il est incontestable que ce poète possède bien son métier ». Avis singulier dans la bouche de son plus intraitable rival ! Il allait toujours se corrigeant et se perfectionnant. Tous ces poèmes, qui reparaissent dans ses trois premiers ouvrages, l'auteur leur a fait subir, d'une fois à l'autre, des retouches qui attestent un souci plus grand de la justesse expressive. Comme fini de vers, comme élégante facture, ce qu'il y a de mieux dans son œuvre, ce sont ses *Feuilles volantes*,

c'est-à-dire son dernier-né. C'est là que la beauté verbale se soutient avec le plus de constance, là qu'il y a le plus de ce qui s'appelle la virtuosité. On sent que le poète domine en quelque sorte son art, et qu'il le fléchit plus adroitement à la traduction de ses rêves.

Quand, chez lui, l'inspiration est abondante, et le sentiment plein, on ne s'étonne pas que le vers coule large et bien balancé :

> Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
> Ferma son aile blanche, et repassa les mers.

Certes, ce distique est admirable, et, quoi qu'on en ait dit, je n'y vois aucune incohérence d'image. Cela est très beau de tous points. Mais cela arrive au cours d'une pièce où le sentiment est si intense et si vrai, qu'on les trouve comme naturels, et qu'on n'est pas surpris de voir éclore cette fleur de beauté sur un fond si riche.

Mais il y a, au contraire, des poèmes dont on serait assez en peine de préciser l'essence. Et cependant, on y prend de l'intérêt, on s'en amuse, on est charmé. Ah ! c'est que le poète déploie tant d'art, sait si bien nous bercer avec la musique des mots, faire résonner à nos oreilles de si jolis vocables, qu'on oublie tout pour se laisser emporter à ses harmonies. J'ai été souvent émerveillé de voir l'habileté peu ordinaire avec laquelle ce lyrique fait courir, sur une trame souverainement inconsistante, les plus fines arabesques. Voyez, par exemple, la pièce intitulée « Printemps ». C'est tiré de *Mes loisirs :*

Bientôt, de nos rudes climats,
Disparaîtront les blancs frimas,
Les froids sévères ;
Et nous pourrons, d'un œil charmé,
Voir éclore aux rayons de mai
Les primevères.

Les ruisseaux, transparents et frais,
Mêleront au bruit des forêts,
Leur voix si douce ;
Et sous les branches qui plieront,
Des chants joyeux s'envoleront
Des nids de mousse.

Dans les guérets et sur les eaux,
Sous les sapins, dans les roseaux
Qu'un souffle ploie,
Sur les rochers, dans les buissons,
Tout sera parfums et chansons,
Lumière et joie.

Fréchette fut un évocateur souvent magnifique de la nature. Il nous donne comme la sensation de tel paysage, ainsi que dans la découverte du Mississipi :

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encor de servage,
Déployait ses anneaux de rivage en rivage,
Jusques aux golfes du Midi.

Cela, c'est du très grand art, si je ne me trompe, c'est superbe comme vision et comme splendeur de langage. Toute la pièce est dans cette note. On a là une fresque de noble allure, peinte *de visu*, et, à chaque instant, un petit détail vient rendre plus intense l'impression de vie :

> Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
> Et pour montrer la route à la pirogue frêle,
> S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle
> Dans le pli lumineux des eaux.

Même puissance d'évocation, même richesse d'images dans son *Papineau*, avec, ça et là, de véritables trouvailles d'expression :

> Les ans n'avaient point pu courber son front superbe :
> Et, comme un moissonneur appuyé sur sa gerbe,
> Regarde, fatigué, l'ombre du soir venir,
> Calme, il se reposait, laissant, vaincu stoïque,
> Son œil, encor baigné de lueur héroïque,
> Plonger serein dans l'avenir.
>
> Aux bruits de notre époque il fermait sa grande âme :
> Et sourd aux vains projets dont notre orgueil s'enflamme,
> Avec ses souvenirs de gloire et de douleurs,
> Il vivait seul, laissant ses mains octogénaires,
> Qui des forums jadis remuaient les tonnerres,
> Vieillir en cueillant des fleurs !

Ces mains « qui vieillissent en cultivant des fleurs », comme c'est délicat ! Et l'image finale, le tribun qui veut voir,

> assis à sa fenêtre,
> Pour la dernière fois, plonger et disparaître
> L'astre du jour à l'horizon.

Le spectacle fut grand, la scène saisissante !
Des derniers feux du soir, la lueur pâlissante
Eclairait du vieillard l'auguste majesté ;
Et dans un nimbe d'or, clarté mystérieuse,
On eut dit déjà que sa tête glorieuse
Rayonnait d'immortalité.

Le vocabulaire de Fréchette est généralement assez nourri. Toutefois l'on peut trouver que, dans ses premiers essais surtout, les mots ange et mésange, ramées et parfumées, poète et fauvette, ramures pleines d'étranges murmures, reviennent trop souvent. Cela finit par agacer. Et les termes sylphe, eldorado, ondine, paraissent bien aujourd'hui un peu surannés. Je ferai à notre lyrique un reproche plus sérieux, c'est d'avoir mis dans *La Légende d'un Peuple*, qui est une chose grave, des vulgarités qui contrastent avec le ton solennel de l'ensemble. Il prête à certains types un langage trivial, de mise dans un conte ou un récit populaire, parfaitement à sa place dans *Originaux et Détraqués*, par exemple, mais qu'on aimerait autant ne pas rencontrer dans un ouvrage qui a des prétentions au genre épopée. Tel ce vieux canadien qui dit, parlant, je crois, d'un fantôme, dans la pièce intitulée « Cadieux » :

Par la mort ! aussi vrai que je suis de Sorel,
Je l'ai dit bien des fois, ce n'est pas naturel.

Et je crois qu'il n'est pas naturel non plus de rencontrer de tels vers en pareil milieu. On ne s'attendait pas à cela. François Coppée, dans ses récits épiques, a fait parler aux gens du peuple leur langage. Mais ces récits n'appartiennent pas à un tout auguste. Leur caractère général est plutôt familier. Mais ici, en un tel cadre, introduire une

espèce de juron, c'est un manque de goût absolu. Et que dites-vous des deux vers suivants qui ouvrent la pièce intitulée : « Première saison » :

> Ce fut un temps bien rude et plein d'âpres angoisses,
> Que les commencements de ces belles paroisses.

Oh ! c'est à peine de la bonne prose, cela. Moi, qui ne suis pas poète, je suis sûr que je ferais mieux que cela à mon premier essai de versification. Mais ce sont là des taches légères, noyées dans l'éclat que rayonnent ces poèmes, pris en bloc.

L'œuvre de Fréchette nous plaît encore par la variété infinie de son rythme. Cela change avec les divers sentiments qu'il veut traduire. Il y a des poètes que j'appellerai monocordes. Ils ne sortent pas, par exemple, de l'alexandrin, quelles que soient les nuances d'émotion qu'ils désirent refléter. Mais, chez notre lyrique, excepté dans sa *Légende d'un Peuple*, la modulation affecte les tons les plus divers. Sa lyre est douée de souplesse. Et le vers est ordinairement très mélodique. Le sens musical était évidemment très aiguisé chez Fréchette. La phrase est harmonieuse. Le mot sonne bien. L'auteur est impressionable aux charmes du verbe, il se porte sur ceux dont l'âme est le plus retentissante, et il en tire d'admirables effets. Et c'est une des raisons pour lesquelles ses poèmes vivront, car il est bien sûr que nos arrière-neveux aimeront à les entendre

> « dans le lointain chanter encor ».

Fréchette dramatise assez bien, et il a quelques-unes des meilleures qualités du metteur en scène. Je le préfère

comme paysagiste, comme descriptif. C'était un voyant. Que de pièces où le mot « j'ai vu » tient une très grande place et nous est continuellement servi ! Parfois, on dirait que le poète oublie l'idée ou le sentiment qu'il voulait traduire, pour ne nous faire que des descriptions. Il néglige tel de ses héros, dont il voulait pourtant nous parler, pour peindre à profusion tel ou tel spectacle de nature ou d'art. Et quand il arrive à l'essentiel, il a jeté toute sa flamme, il ne lui en reste plus pour célébrer le véritable objet de son chant. Voyez, par exemple, comme son Jean-Baptiste de la Salle est perdu dans ses évocations de Reims et de Rouen ! Et ses paysages peuvent manquer un peu de précision. Le détail n'y est pas toujours assez soigné. Mais ils ont de l'ampleur, ils sont baignés d'un large souffle. Le mystère de nos forêts primitives y repose. On y entend comme la respiration puissante de nos fleuves géants. Et il semble qu'ils soient tout saturés de la bonne odeur du sol canadien. Que si vous les trouviez parfois un peu pâles, c'est qu'ils ressemblent à notre soleil, aux rayons souvent tardifs, lesquels n'ont pas toujours beaucoup d'éclat, ni de chaleur, ni de couleur.

CONCLUSION

Mesdames et Messieurs

J'ai fini mon travail. Certes, je n'ai pas tout dit. Mais comment enfermer, en une conférence de une heure, l'œuvre de tant d'années ? Et d'ailleurs, il fallait bien, n'est-ce pas, vous laisser à vous-même le plaisir de pouvoir faire des découvertes, au jour prochain où vous lirez ou relirez

ces beaux poèmes. J'ai peut-être analysé assez correctement son œuvre, et donné la substance de son inspiration, comme aussi les notes caractéristiques de son art. C'était là l'essentiel. A vous de compléter ma critique par des observations personnelles dont aucune, je l'espère, ne viendra sérieusement contredire les nôtres.

Si Fréchette eut travaillé davantage, s'il se fut trouvé dans un milieu plus entraînant, s'il se fut spécialisé dans la poésie, oh ! sans doute que son œuvre eût été plus nombreuse, et qu'elle eût mieux valu surtout par la qualité de son essence. Mais n'est-ce pas déjà beau qu'il ait laissé un pareil monument ? Et ne faut-il pas le louer d'avoir avivé parmi nous le feu sacré de l'art, et de nous avoir légué un bel exemple de dévouement et de consécration à l'immatériel ? Ses poèmes synthétisent les meilleurs élans de l'âme canadienne, ils chantent les nobles amours dont nos cœurs doivent être les foyers, amour de la religion, amour familial, amour de la patrie. D'autre part, ils sont, par leur facture, l'effort le plus considérable qui se soit encore accompli chez nous vers le grand art. Pour toutes ces raisons, je salue, avec respect et admiration, la mémoire de celui à qui la voix publique — écho de nos sentiments — a donné un jour un titre que la postérité ne pourra faire autrement que ratifier : Louis-Honoré Fréchette, notre poète national.

La Vierge et la Perle

—

La Vierge et la Nuée

—

La Vierge et la Lumière

LA VIERGE ET LA PERLE

—

Margarita pretiosa...

Pour désigner la beauté parfaite, dans tous les genres, c'est-à-dire une œuvre faite de vérité et de splendeur, — puisque, selon la définition célèbre, le beau est la splendeur du vrai, — nous employons un mot qui résume et concrétise toutes nos admirations ; nous disons : c'est une perle.

Nous disons cela de tout objet d'art qui nous paraît réunir ces conditions diverses qui constituent ce qui s'appelle la perfection. Et nous le disons de toute personne qui nous plaît par ce mélange de qualités rares, qui la rapprochent du type idéal de notre espèce.

Notre Seigneur lui-même, voulant caractériser d'un mot, enfermer en une formule courte et suggestive, l'essence du message nouveau qu'il apportait à la terre, l'a comparé, dans une parabole charmante, à une « perle précieuse ». — « Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, vend tout ce qu'il a afin de l'acheter ». — Et l'Apôtre saint Jean, revenu de sa vision apocalyptique qui l'avait emporté jusqu'au cœur de la Cité Infinie, nous dit que « les douze portes de la Jérusalem céleste étaient

douze perles, et que chaque porte était formée d'une seule perle ».

Ainsi donc, pour l'esprit humain, la perle est peut-être la chose qui symbolise le mieux la beauté absolue. Et il ne faut pas s'étonner de voir la liturgie appliquer ce mot à Marie, Mère de Dieu, et de l'entendre lui chanter avec amour : « O Vierge, vous êtes une perle très fine, une marguerite précieuse ! »

Et je voudrais précisément montrer qu'il y a de réelles analogies entre la perle et la Vierge Marie.

I

La perle a une origine assez mystérieuse. Et même la science moderne n'a pu encore découvrir ni fixer les lois de sa production : elles échappent à ses calculs. Sa naissance a quelque chose de singulier, de rare : elle est due, non pas au jeu de forces régulières, mais à un accident de la nature. Et les anciens, dans leur croyance naïve, que d'ailleurs toutes nos lumières n'ont pas su démentir, s'imaginaient que c'était la rosée du ciel qui venait féconder la nacre et y faire germer ce joyau.

Quoi de plus mystérieux également que les origines de la Vierge? Selon une tradition infiniment respectable, Marie est le fruit du miracle. Cette fleur de Judée s'est éclose sous le souffle divin. Car Anne, femme de Joachim, n'avait pas de postérité ; et elle en gémissait comme d'un opprobre. Elle se répandait en larmes et en supplications devant l'Eternel. « Pourquoi, Dieu d'Israël, n'avez-vous

béni notre union? Pourquoi ne nous avoir pas donné de voir la chair de notre chair naître et grandir sous nos yeux? O Dieu puissant, exaucez mes vœux, ou je meurs! *Da mihi liberos, alioquin moriar!* » Et l'Eternel se laissa enfin toucher. Et Anne fut relevée de sa longue humiliation en donnant le jour à l'enfant la plus privilégiée qui fût jamais née, — Marie, Marie, annoncée par les prophètes, saluée, dès l'aurore des siècles, par les antiques patriarches.

O Marie, votre naissance inespérée est à la gloire du Tout-Puissant!

Mais, si grand que soit ce prodige, il est infiniment surpassé par le privilège unique, incomparable, dont Dieu a doté son âme. O mystère! Dès son émanation du souffle créateur, l'âme de la Vierge a été adombrée par l'Esprit Saint. Et alors, cette souillure originelle qui nous atteint tous, tous sans exception, qui nous marque d'une empreinte profonde, n'a pu rejaillir sur son essence claire. Dieu a dit à ce flot qui nous saisit, à ce moment psychologique où nous commençons à être, et qui nous roule en ses ondes impures: « Cette fois, tu n'iras pas plus loin, tu t'arrêteras devant cette petite âme que mon souffle va créer, tu la respecteras, elle seule de toutes les âmes humaines. Les autres, je te les abandonne au long des âges. Mais celle-ci est ma préférée; elle sera épargnée. Sa destinée est si haute, sa mission future si extraordinaire, qu'elle n'en serait plus digne si je ne la gardais sans tache! » — Ah! la Conception Immaculée de Marie, quel dogme consolant! quelle chose immense! quelle œuvre de clarté souveraine!

La Vierge, perle mystique, a vraiment été formée d'une goutte de la rosée céleste.

II

La perle est parfaite dès sa naissance. A la différence des autres joyaux, il ne faut pas qu'une main habile la travaille pour faire ressortir sa valeur. Tout l'art d'un Cellini ne saurait ajouter à son éclat primitif. Le rôle du ciseleur consiste seulement à la sertir dans l'or, ou à l'entourer de pierreries, dont les feux ne rendront que plus séduisants ses tons chastes et discrets. Mais son vrai mérite est indépendant de sa situation. Pour la grâce mesurée de sa forme rotonde, comme pour l'exquise beauté de ses teintes, la perle ne doit rien à l'art du joaillier.

— Et de même, la Vierge fut comblée, dès le premier instant de sa conception, de toutes les vertus et de tous les dons de l'Esprit Saint. Tout ce que Dieu peut verser, de son essence infinie, dans une âme humaine, Marie le reçut avec la vie. Et la Toute-Puissance ne pouvait ajouter aux faveurs dont elle orna alors son âme.

Tandis que nous devons faire effort, lutter, prier, pour acquérir telle ou telle vertu dont le germe a été déposé dans notre âme par la grâce du baptême, et que cette qualité ne s'obtient que par degrés successifs, sujets à toutes les contingences, à toutes les fluctuations de la tentation et de la faiblesse, — Marie les possédait toutes en naissant, et dans une mesure supérieure, et sans danger de pouvoir jamais en perdre ou en voir diminuer aucune.

Les diverses circonstances de sa vie ont seulement servi

à les mettre en relief et dans tout leur jour. Ainsi son amour de la virginité, son humilité profonde ont éclaté au moment sublime de l'Annonciation, quand elle posa une timide question à l'Ange du Seigneur, et que, rassurée par lui sur un point délicat, elle dit simplement : « Je suis l'ancelle du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole ! » Tout le cours de son existence, se sont révélés encore tour à tour son esprit d'obéissance, sa sagesse, sa générosité de cœur, son abandon à Dieu, et tant d'autres vertus. La volonté divine lui fournissait des occasions de manifester aux hommes tous les trésors spirituels que son âme recélait. Mais ses mérites étaient toujours les mêmes.

Toutes les situations que Marie a traversées ont été comme une couronne de gemmes, ou comme une sertissure d'or fin, n'en faisant que mieux ressortir le bel orient de cette perle mystique, sans ajouter quoique ce fût à sa beauté essentielle, complète dès l'origine.

III

Avez-vous jamais vu une perle, une vraie perle ? Avez-vous remarqué de quelles teintes extraordinairement suaves elle se nuance ? Sa note dominante, c'est la blancheur, mais une blancheur toute particulière, luisante et chaude, et comme veloutée. Son argent est imprégné de soleil, fécond en reflets chatoyants. Il y circule des lueurs aurorales. Ou bien c'est un peu d'azur qui le tache. Et jamais aucun ton trop vif ou éclatant. Tout se fond en couleur discrète et tendre. Ah ! quand la belle lumière orientale,

pour laquelle elle est née, la frappe, elle y produit des effets d'une telle douceur infinie...

— La blancheur, n'est-ce pas aussi la qualité maîtresse de la Vierge ? Marie est la femme idéalement candide. Sitôt qu'on la nomme, elle s'évoque à nos yeux en forme immaculée, en clarté absolue. Elle est type, exemplaire de pureté. Mais sa vertu n'a rien de stoïque, ni de froid, ni de superbe. Sous sa parure sans tache vibre un cœur affectueux et bon et qui rayonne de toute part ses ardeurs. Que d'autres qualités diverses s'ajoutent à sa virginité parfaite, pour la rendre attrayante et charmeuse ! Son âme reflète le saphir infini. Les nuances les plus chatoyantes de vertus avivent sa candeur. Et toujours leur éclat se tempère. Ses dons brillants se noient à demi en la pure essence nacrée, s'y atténuent en demi-teintes extrêmement fines et douces...

Et maintenant que cette perle habite en l'or éternel, et qu'elle est sertie dans l'impérissable et infrangible diamant de la lumière divine, — qui peut dire la splendeur vierge, semée d'azur et de rose, de son orient ? —

IV

... Les joailliers sertissent les perles dans l'or pur, les rehaussent de fines pierreries. Et puis, ils les enferment en des écrins soyeux.

— Cette perle qu'est la Vierge, — sertissons-la dans l'or de notre amour. Que notre cœur devienne l'écrin mystérieux où elle repose. Notre vénération, nos délicatesses à

son égard, notre fidélité à son culte, seront comme autant de gemmes destinées à lui faire une couronne d'honneur, et à mettre en un plus haut relief sa presque infinie beauté.

O Marie, — perle mystique, — *margarita pretiosa*, — précieuse marguerite éclose sous le souffle divin, soyez la parure, l'ornement de nos âmes ici-bas, comme plus tard, au ciel, vous ferez les délices de nos regards glorifiés !

LA VIERGE ET LA NUÉE

—

Et vidi, et ecce nubem candidam...
APOC.

La nuée,— cette chose éminemment diverse et ondoyante, imprécise et vaporeuse, dont le poète a dit qu'elle ressemble à nos rêves, — l'Eglise et les Pères en ont fait l'image, le symbole de Marie. Ils comparent la Vierge à la nuée qui flotte au gré des souffles supérieurs, et qui prend, là-haut, les formes les plus imprévues, s'y amoncelle en collines croulantes, ou bien s'y étale en îles d'or cerclées d'azur, ou encore s'y disperse en touffes de violettes, s'y effeuille en pétales de roses, en pluie de lilas.

Et je voudrais rechercher quelles affinités subtiles il peut bien y avoir entre la nuée et la Vierge Marie.

I

La nuée se compose de vapeurs. Et il n'est pas au monde de matière plus impalpable. Dans l'ordre des corps, c'est l'un des plus impondérables et des plus fugaces. Tissue de fines gouttelettes empruntées à l'océan, elle s'é-

lève, à peine formée dans l'éther, elle y plane, elle y règne. Et voyez comme elle est sensible, impressionnable à toutes les influences célestes. Le soleil, par exemple, — ce n'est pas seulement sa surface qui s'en illumine. Mais elle le boit, elle s'en imprègne, elle s'en sature, elle le laisse pénétrer jusqu'au cœur de son essence, qui en devient radieuse et diaphane. Et c'est quelque chose alors de tout aussi clair, et de plus fin, de plus menu que le cristal, qui vibre et scintille, — comme un poudroiement translucide, lequel, à de certaines heures, s'irise, revêt les nuances les plus charmeuses, absorbe toutes les couleurs de la lumière.

— Et de même, la liturgie n'applique-t-elle pas à la Vierge ce que l'Ecriture dit de la Sagesse Eternelle ? Ne l'appelle-t-elle pas « vapeur de la vertu de Dieu », — « émanation sincère de la clarté du Tout-Puissant » ? — Sans doute, Marie appartenait bien à notre nature humaine. Mais elle en était le fruit exquis, le produit le plus distingué. Née de la race d'Adam, elle égalait pourtant, et surpassait même, par les perfections de son âme, les substances spirituelles. Elle était transcendante à tout l'ordre terrestre. Jamais l'ombre seule d'une faute ne vint lui rappeler la déchéance commune à notre espèce, la faire descendre des hautes régions mystiques où son esprit et son cœur habitaient. Son essence très pure flottait en grâce au-dessus de nos misères. Nuée candide formée d'un souffle de Dieu, son vol l'emportait dans l'infini.

Et qui pourrait décrire les jeux de la lumière divine au travers de son âme ? Car, ce n'était pas seulement l'enveloppe, et comme les contours de son être, que la vertu céleste étreignait, si étroitement que ce fût ; mais elle la

transperçait toute, au point de ne pas laisser une seule de ses facultés dans la pénombre. Chacune de ses puissances baignait dans une clarté si vive, se prêtait si entièrement à l'action du soleil divin, qu'elle en était toute diaphane, et qu'au travers de sa transparence reluisait tout le ciel, tout le saphir du firmament, — je veux dire la grande image de l'Eternel.

II

La nuée est agile. Elle obéit au moindre souffle. Il semble qu'une haleine suffirait à la mouvoir. Elle va, d'un point à l'autre de l'espace, et tantôt glisse d'une allure rapide, tantôt vogue selon un rythme mesuré et berceur. Mais on ne la voit jamais au repos. Son agilité n'a d'égale que sa souplesse, son aptitude à prendre toutes les formes, gracieuses ou sculpturales. Oh ! que les nuées présentent souvent des modelés superbes ! Quel art, quelle infinie variété dans leurs attitudes.

— Agile, prompte à se mouvoir sous l'impulsion de l'Esprit, Marie le fut merveilleusement. Et l'Eglise lui applique encore cette autre notation de la Sagesse Eternelle, à savoir qu'elle est « plus mobile que tous les mobiles ». Qu'est-ce à dire ? La Vierge avait fait à Dieu l'abandon de sa volonté propre. Et jamais ne reprit-elle un atôme de ce qu'elle Lui avait ainsi cédé. L'Esprit Saint n'a pas rencontré d'âme plus entièrement docile à son souffle. Car Marie ne se contentait pas d'obéir à Dieu, quand Dieu avait parlé, mais elle prévenait ses désirs, elle tâchait de deviner ce qui pouvait lui plaire davantage, et aussitôt y harmo-

nisait ses aspirations et sa conduite. Rien, dans sa nature, de réfractaire aux touches discrètes de l'Esprit. Ce n'est pas elle qui, selon l'expression si touchante de nos saints Livres, l'eût jamais « contristé ou contrarié ». Pourquoi, jeune encore, se rend-elle dans le Temple de Jérusalem, pour consacrer à l'Eternel sa virginité et sa vie, sinon parce que le lui avait inspiré cette voix qui se fait entendre sans bruit de paroles ? Pourquoi s'en va-t-elle, à travers les montagnes, visiter sa cousine Elizabeth, sinon pour obéir encore à l'impulsion divine ? Et pourquoi, jeune mère, prendra-t-elle la route de l'exil, sinon parce que tel était l'ordre d'en haut ? — Tous les pas, tous les mouvements de la Vierge étaient réglés par la vertu céleste. L'Esprit Saint contrôlait toute son activité intérieure et extérieure, la dirigeait entièrement.

Et Marie fut malléable autant qu'agile, pour revêtir toutes les modalités que la main de Dieu lui imposa. Quand, à sa forme virginale, l'Eternel, par un miracle de sa toute-puissance, voulut joindre la forme maternelle, et la choisir pour donner le jour au Verbe fait chair, Marie dit simplement : « *Ecce ancilla Domini.* Je suis l'ancelle du Seigneur. Qu'il me soit fait selon sa parole ». Quand, aux lys de sa candeur, l'Eternel voulut ajouter les roses pourpres du martyre, faire d'elle une victime sans tache, à l'exemple de son Divin Fils, la faire participer au sacrifice du Calvaire, Marie accepta encore, elle se résigna, elle accompagna son Jésus tout le long de son sanglant pèlerinage, et s'immola avec lui. Vierge, Mère, Martyre, — cette triple condition de son existence terrestre, Marie l'a réunie en sa personne auguste, sur l'ordre de cet Esprit de Dieu, à qui elle avait

laissé tout pouvoir de la modeler selon son bon plaisir, et quoiqu'il dût lui en coûter d'ailleurs à elle-même de larmes et même de sang.

III

La nuée protège contre les rayons du soleil. Et c'est elle qui verse sur la terre la pluie féconde et rafraîchissante.

— Admirable image du rôle de la Vierge à l'égard du monde et des âmes. Les saints Pères et tous les auteurs mystiques comparent la tentation à une fièvre qui brûle et qui dévore. Eh ! bien, les pauvres âmes qui sont en proie à ce feu n'ont qu'à se tourner vers Marie pour qu'aussitôt elles se sentent rafraîchies. Une invocation sincère à la Vierge, suffit à apaiser la morsure brûlante du désir. Oh ! combien se sont épargné de larmes et de regrets, pour avoir, à ces moments critiques où l'illusion est si forte qu'elle fait perdre de vue la vraie notion du devoir, recouru à Marie. Son ombre salutaire, s'interposant entre eux et l'objet qui les sollicitait, leur a permis de se reprendre à temps et de garder cet équilibre, essentiel dans la vie chrétienne. Et quant à ceux qu'une passion malheureuse a tenus, plus ou moins longtemps, dans une étreinte ardente, s'ils ont pu se ressaisir enfin, et respirer un air plus calme et plus tempéré, n'est-ce pas grâce à la Vierge ? N'est-ce pas sa protection maternelle qui les a ramenés, peut-être de très loin, dans les frais sentiers de la vertu ?

Et aussi, la Vierge verse sur le monde la rosée et la pluie divines de la grâce. Quand le prophète s'écriait ; « Cieux, répandez votre rosée, et que les nuées pleuvent le Juste ! »

c'était la Vierge Marie qu'il entrevoyait à l'avance, qu'il interpellait dans l'avenir, dont il annonçait la mission sublime. Marie est vraiment la nuée, qui, sur un signe de l'Eternel, s'est ouverte et a versé sur la terre le Juste, le Messie attendu par les siècles. Et maintenant, au long des âges, et jusqu'à la fin des temps, elle plane et planera dans l'azur infini, recéleuse de vie, pourvoyeuse de grâce, n'attendant qu'une prière de notre part, qu'une aspiration, qu'un désir, pour épandre sur nos âmes les flots divins.

Sous l'Ancien-Testament, c'était le plus souvent du sein de la nuée que Dieu parlait à son peuple, lui dictait ses lois, exerçait sur lui son action providentielle. La majesté de Jéhovah s'enfermait dans le cadre flou d'un nuage, pour rayonner de là, à travers tout Israël, son influence et sa vertu. Symbole parfait des procédés d'opération qu'il allait inaugurer avec la loi nouvelle. Car, désormais, ce n'est plus dans une nuée matérielle qu'il s'enveloppe, mais dans le cœur et l'âme de Marie. C'est par l'intermédiaire et le ministère de la Vierge qu'il veut nous faire parvenir les fruits de la Rédemption. Marie, remplie de la faveur divine, divinisée elle-même par tout ce que l'Eternel a accompli en son âme de grandes choses, a charge de nous dispenser les trésors infinis.

IV

O Marie,— nuée candide qui argentez l'azur des cieux,— faites qu'à votre exemple nos âmes se laissent pénétrer à fond par le grand soleil de Dieu. Donnez-nous d'imiter l'élégance et l'harmonie de votre vol, si loin des souillures

terrestres. Rendez-nous agiles et souples, pour que le vent de l'Esprit puisse nous emporter sur les sommets de la perfection, nous modeler à votre image. O Vierge, — nuée céleste, — c'est de vous que nous attendons le rafraîchissement et la vie !

LA VIERGE ET LA LUMIÈRE

—

... Luci comparata invenitur prior

SAP.

La liturgie est extrêmement flatteuse à l'égard de la Vierge Marie. Il n'est, en effet, rien de beau, dans la nature et dans l'art, à quoi elle ne la compare, et qu'elle ne trouve inférieur encore à sa merveille toute divine. Etoile, parfum, diamant, rose, lys, perle, émeraude,—voilà quelques-unes des appellations qu'elle lui jette dans son admiration tendre, et comme dans un effort pour la peindre, pour nous la décrire, pour nous faire soupçonner un peu de son idéal.

Il semble que, parfois, son enthousiasme ne connaisse plus de bornes, comme lorsqu'elle salue Marie avec les termes même qui définissent la Sagesse Eternelle : « Vous êtes plus éclatante que le soleil. Si l'on vous compare avec la lumière, vous l'emportez. *Luci comparata invenitur prior.* »

Et j'ai précisément dessein de signaler les analogies qui peuvent exister entre Marie et la lumière.

O Vierge claire, subtile et diaphane créature, laissez nos pauvres yeux mortels se poser quelques instants sur votre essence radieuse et cristalline !

I

Les demeures de la lumière sont hautes et lointaines. Elle habite des régions inaccessibles. C'est par delà les sphères, à des distances incommensurables, et comme au sommet de tout, qu'il faut la chercher. Les sources de la lumière se perdent en de telles profondeurs éthérées, qu'il y a des astres dont les rayons mettent des années, des siècles même, à nous parvenir. Et Sully-Prudhomme, dans une de ses plus jolies pièces, interpelle une étoile, dont la clarté, déjà en marche à travers les espaces, ne luira cependant que pour les derniers-nés de la race humaine :

> Quand luira cette étoile, un jour,
> La plus belle et la plus lointaine,
> Dites-lui qu'elle eut mon amour,
> Derniers-nés de la race humaine.

— Comme la lumière est transcendante à tout l'ordre matériel, Marie surpasse, en grandeur, en dignité, toutes les créatures. Quelle vocation extraordinaire que la sienne ! Cette fille des hommes a été associée à la vie et à l'action de l'auguste Trinité. L'Esprit Saint se l'est choisie pour épouse ; et c'est de sa substance immaculée que le Verbe a pris sa chair adorable. Or, cette prédestination explique et justifie tout : elle explique le mystère des prophéties antiques, mêlant son nom à celui du Messie à venir, unissant dans un même rêve la Vierge, fille de Juda, et Celui qu'elle doit enfanter ; elle explique les symboles transparents par lesquels l'Eternel Dieu a voulu la figurer à l'avance et consoler ainsi l'attente des siècles.

C'est aussi la raison des privilèges uniques, des grâces infinies dont le ciel la combla, — grâces qui ont, en quelque sorte, porté Marie jusque sur les frontières du divin, et l'ont rendue aussi voisine de Dieu qu'il était possible à une créature humaine de le devenir. Car, ce n'est pas seulement la race des hommes que Marie domine de toute sa dignité de Mère du Verbe, mais toutes les hiérarchies célestes : Archanges, Trônes, Dominations, Chérubins, Séraphins saluent en elle leur Reine. Pour la voir, il leur faut lever les yeux vers les hauteurs où trône Dieu lui-même, plonger jusqu'au cœur de l'inaccessible clarté où la Trinité Sainte a son habitacle.

II

La lumière est belle. — Cette affirmation n'a pas besoin d'être démontrée. On en fait l'expérience tous les jours. Et, certes, ce n'est pas quand on a vu la lumière incomparable de l'Orient qu'on peut douter de la magie, des séductions qu'opère la clarté. Car, la lumière a ceci de particulier, qu'elle n'est pas seulement belle en soi, et de par sa nature propre, mais encore qu'elle fait ressortir l'ordre et la beauté de l'univers. Sans la lumière, en effet, que deviendrait notre monde? N'est-ce pas à elle qu'il doit sa gloire? Et aussi, c'est bien un corps que la lumière. Cela se décompose, s'analyse, tout comme une autre substance. Et pourtant, cela est si pur, si subtil, si agile, si impondérable, que rien, dans la nature physique, ne peut mieux nous donner une idée de ce que c'est que l'esprit.

— La beauté ! — ah ! comment Dieu n'en eût-il pas revêtu la Vierge de Nazareth ? La beauté, c'est une perfection. Et il eut donc manqué quelque chose à celle que Dieu avait créée avec tant d'amour, si ses traits n'eussent été d'une régularité plastique absolue, et si le type sémitique n'eut trouvé en elle son exemplaire le plus accompli. La Vierge fut belle, belle à désespérer les plus grands artistes. Vous savez les gestes découragés des plus célèbres peintres, dans leurs tentatives infructueuses pour évoquer la Madone. Combien son visage, qu'ils entrevoyaient en rêve, leur paraissait trop pur et trop céleste pour être fixé sur une toile ! Car oui, la beauté de la Vierge, faite d'intégrité et d'harmonie, s'avivait encore de l'irradiation qui venait de son âme, comblée de tous les dons. L'âme étreignait en elle la forme extérieure, et l'imprégnait des qualités de l'esprit. C'est le cas de lui appliquer la parole de l'évangile : tout son corps était lumineux.

Et le monde surnaturel n'est-il pas éternellement embelli par la présence et le rayonnement de la Vierge ? Est-ce que l'église catholique n'emprunte pas à son culte un charme, une poésie, qu'on chercherait en vain dans les autres confessions ? — Marie est la douce clarté sans laquelle l'univers spirituel, l'empire des âmes, serait froid et obscur, manquerait de cet éclat tendre qui attire et qui retient...

III

La lumière est bonne. — *Bonitas, suî diffusiva*, disent les philosophes. La bonté, c'est une puissance qui aime à se donner, à se répandre. Or, qu'y a-t-il de plus expansif, de

plus généreux que la lumière? Dès qu'elle existe, elle brille, elle sort d'elle-même, elle s'épanche. Son rayonnement accompagne nécessairement son essence. Elle luit pour tous, abondante, inépuisable. Et elle ne fait pas qu'éclairer. Elle exerce une action féconde. Elle est mère des germes, génératrice de vie au sein de l'univers.

— La bonté, — ce mot si simple et si profond, définit la Vierge, comme il définit Dieu même. On dit « la bonne Vierge » comme on dit « le bon Dieu ». La bonté est l'attribut essentiel de Marie. C'est parce qu'elle est toute bonne, qu'elle s'est sacrifiée pour nous, et qu'elle a généreusement accepté le martyre le plus héroïque qui fût jamais infligé à un cœur maternel. Le vieillard Siméon lui avait prédit qu'un glaive de douleur lui transpercerait un jour l'âme. Et cette annonce tragique s'est réalisée à la lettre, lorsque son divin Fils lui fut ravi, et qu'il fut traîné sous ses yeux au plus affreux des supplices. Mais où donc Marie a-t-elle puisé la force de résister à un tel spectacle? Où, si ce n'est dans sa bonté, dans son amour pour nous? Comme Dieu le Père, Marie a tant aimé le monde, qu'elle a donné pour lui, pour sa rédemption, pour son salut, son Fils unique. Quelle générosité! Quelle largeur d'âme!

Et maintenant, — ce Fils, avec tous les mérites qu'Il a acquis par sa passion et sa mort, Marie est là, qui veut le communiquer à tous, empourprer les âmes de son sang précieux. Le cœur de Marie est le réceptacle des grâces infinies. D'un côté, il s'ouvre sur le ciel pour s'emplir des trésors cachés des richesses et des sagesses divines; de l'autre, il s'épanche, il se déverse sur nous, il nous inonde des flots rédempteurs. La Vierge Marie, du haut de sa

gloire, fait, pour les siècles des siècles, le grand et magnifique geste de sa bonté, qui est de donner, de se donner, de se répandre...

IV

O Marie, — la liturgie a parfaitement raison de vous appeler lumière, et de dire que vous surpassez en éclat l'astre du jour. *Luci comparata invenitur prior.* O Vierge revêtue du soleil, *mulier amicta sole*, attirez-nous dans les splendeurs vibrantes de vos rayonnements. Que nos âmes, comme ces vapeurs que l'on voit, le matin, monter de la terre, aillent se perdre et se fondre en vos clartés ! Baignez-nous de votre lumière ! Ses flots purs nous conserveront pour la vie éternelle.

Tête d'étude

Travail donné en séance solennelle
à l'Ecole
des
Hautes Etudes Bibliques
de Jérusalem
le
sept mars mil neuf cent six
en la fête de
saint Thomas d'Aquin

TÊTE D'ÉTUDE

—

...Io fui degli agni della santa greggia
Che Domenico mena per cammino...

DANTE, *Par.* c. x. — tt. 94-95

Messieurs

... Ce n'est pas en une demi-heure que l'on pourrait analyser la vie et les œuvres de saint Thomas d'Aquin, — notre plus belle gloire de famille incontestablement, comme aussi l'une des lumières les plus pures et les plus chaudes de toute l'église catholique.

Nous ne voulons pourtant pas signifier que la vie de ce moine fut extrêmement agitée, marquée par des événements nombreux.

En ce temps-là, personne ne parlait encore de « vie intense ». L'on n'avait trouvé ni cette formule ni cette chose. L'on ne connaissait pas nos hâtes, nos fièvres d'agir.

Et qui sait si la vie, plus posée, n'en était pas que plus féconde, productrice d'œuvres autrement larges et saines ?

Car, les agissements ne sont pas l'activité. Le progrès bien entendu, n'est pas en raison directe du mouvement sans relâche et sans trêve, souvent sans but.

D'ailleurs, le moyen âge eut-il connu nos impatiences, nos fébriles besoins d'agir, que l'âme italienne, — si vivante

et si vibrante en saint Thomas, — n'y eut cédé, je crois, que dans une faible mesure, — si même elle n'y eut échappé tout à fait.

L'Italie, c'est déjà un peu l'Orient, — et l'un des pays du monde où l'on goûte le plus le charme, la douceur de vivre.

L'âme italienne a quelque chose des lenteurs et des langueurs de l'âme orientale ; — son exubérance, toute de lumière et d'azur, se traduit en paroles, en explosions lyriques, en attitudes ardentes et bruyantes, plutôt qu'en âpre et sérieuse action, en sourde énergie.

Ainsi, nous ne voyons pas que la carrière de saint Thomas ait été si remplie de faits, débordante d'activité extérieure et matérielle.

Et, — s'il serait puéril de ne vouloir considérer en lui qu'un professeur de l'absolu, un abstracteur de quintessences, absorbé dans son rêve métaphysique, éternellement figé dans ce geste doctoral, qu'il fait, toujours le même à peu près, dans les tableaux et les statues où les artistes nous l'ont représenté, — rien ne nous prouve non plus qu'il ait été intimement mêlé à tous les événements de son temps.

Au contraire.

Et l'histoire de sa vie, — où entre, sans doute, une part de réalité positive, — c'est surtout l'histoire de sa pensée, de ses écrits, de cette œuvre unique et magistrale, dont les proportions puissantes nous plongent dans une sorte de stupeur.

Eh ! bien, comment pourrait-on analyser pareille vie en une demi-heure ? — Comment dépouiller de sa légende

la partie proprement hagiographique, la partie vécue, appliquer aux faits la méthode historique moderne, ces procédés d'investigation et de critique qui sont la grande conquête de notre siècle, — et comment, ensuite, faire entrer, dans le cadre étroit d'un panégyrique, cette pensée si vaste, si curieuse de tout, qui s'est promenée dans tous les domaines de l'idée, et qui s'est exprimée, presque toujours d'une manière définitive, sur toutes les questions qui puissent passionner l'esprit humain ?

Vous le sentez, ce n'est ni le temps ni le lieu d'entreprendre pareille tâche.

Aussi, voulons-nous, plutôt, esquisser cette grande figure de saint Thomas, l'enlever devant vous, en touches larges et vagues, mais suggestives, peut-être, de vérité et de nature.

Les portraitistes exposent parfois, au Salon, ce que l'on appelle, en style d'atelier, des « têtes d'étude ».

Ce sont des linéaments, à la fois précis et flous, des figures où les traits réels sont comme empreints de rêve, flottent dans un délicieux clair-obscur.

Et pourtant, ces lignes inachevées disent tout. Le modèle revit, là, dans sa physionomie essentielle, — avec un charme discret, dans un lointain mystérieux et très doux, qui font de cette chose incomplète, — et, comme à peine éclose, — une œuvre plus attachante que ne serait un portrait fini.

Notre main est, certes, trop inhabile pour représenter saint Thomas en « tête d'étude » parfaite.

Mais, vous êtes tous si bons, que vous aimerez quand même notre humble travail, — et je ne serais pas surpris

que votre indulgence extrême allât jusqu'à vouloir lui trouver quelque mérite.

Messieurs

Comme me le disait, l'autre jour, le penseur éminent que vous reconnaîtrez sans qu'il soit besoin que je le nomme [1], —l'œuvre de saint Thomas est tout ce qu'il y a de plus impersonnel. Jamais auteur n'a moins voulu faire étalage de son « moi » dans ses écrits, ni se servir de ses livres pour écouler ses états d'âme.

Les écrits thomistes sont l'antithèse de la forme romantique, et de cette autre manière plus récente, et qui en est l'exagération suprême, en vertu de laquelle certains écrivains se croient le droit et le devoir d'initier le public à leurs mouvements intérieurs les plus secrets, et pas toujours les plus édifiants.

Pourtant, si impersonnelle que soit l'œuvre de saint Thomas, et quelque contraste qu'elle présente avec nos modes littéraires, elle est encore, dans une bonne mesure, révélatrice de son âme, expressive de son génie.

Car, — et c'est un principe qui revient souvent sous la plume de l'illustre Docteur, — tout être agit conformément à sa nature. Nous mettons quelque chose de nous, un reflet de notre personnalité, dans chacune de nos actions.

---

1. Le T. R. P. M.-J. Lagrange, des fr. prêch. — M. S. T. — Directeur de l'École Biblique de Jérusalem.

Et Buffon n'a-t-il pas traduit, et comme buriné, cette vérité première, devenue l'un des grands axiomes de la scolastique, quand il a dit : « Le style, c'est l'homme » ?

Si donc nous considérons l'œuvre de saint Thomas dans son ensemble, que nous apprend-elle sur son auteur ?

Ce qu'elle nous apprend, c'est d'abord, il me semble, que ce moine fut bien de son temps, qu'il en incarna les aspirations les plus hautes et les plus idéales. Ce Docteur est éminemment représentatif de toute une longue période du moyen âge.

Quelle était alors, en effet, la note dominante, et ce que l'on est convenu d'appeler la mentalité ? Quelle était la chose en faveur, non pas seulement chez une petite élite intellectuelle, mais parmi des foules énormes d'étudiants et de peuples ?

Le goût régnant, c'était, si je ne me trompe, celui de la spéculation pure, des théories abstraites.

Aujourd'hui, l'on se passionne pour le fait, l'on est avide de choses positives. L'on ne recule devant aucun effort pour vérifier une date ou un détail d'histoire. L'on fouille les villes mortes, l'on aime à se plonger dans les civilisations disparues, pour tâcher d'en évoquer la vie antique et souvent glorieuse.

Tandis que le moyen âge, ç'a été le règne des disputes d'écoles. Les êtres de raison avaient, pour ces hommes lointains, toute la valeur de réalités vivantes.

Rappelez-vous, par exemple, avec quel enthousiasme, la foule se portait sur la place publique, pour entendre Abailard disserter sur les universaux.

Cette question, et tant d'autres, qu'aujourd'hui l'on quali-

fie de oiseuses, faisaient courir alors des peuples entiers aux leçons de tel docte professeur.

Ah ! ne nous moquons pas trop vite de ces modes évanouies.

C'est Renan, qui, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, se félicite d'être né de parents qui n'avaient pas connu le travail de pensée.

« Si je puis tant écrire, — dit-il en substance, avec son habituelle modestie, — et réaliser toutes mes œuvres d'intelligence, c'est grâce aux économies de labeur cérébral, accumulées dans ma famille, depuis de longues générations. »

Nous ne savons trop que penser de ce cas particulier, ni si le grand sceptique prenait lui-même au sérieux sa propre affirmation.

Mais, malgré notre peu d'autorité, nous nous permettrons de dire tout le contraire, pour ce qui regarde l'âme moderne. L'âme moderne doit, en bonne partie, aux spéculations métaphysiques de ses ancêtres moyen-ageux, de pouvoir s'adonner avec fruit aux études de son choix ; — elle leur doit ses subtilités, ses souplesses, ses finesses, parfois maladives, toujours distinguées et rares.

Qui niera, en effet, que les disputes, scolastiques et surfines, des intellectuels d'alors, aient leurs lointaines conséquences dans cette mentalité contemporaine, d'essence si exquise ?

Quoiqu'il en soit de ce problème psychologique, le moyen âge a été un fervent des idées pures, des théories abstraites.

Et l'œuvre philosophique de saint Thomas est la plus complète synthèse, le reflet, si vous le voulez, des tendances

les plus caractéristiques de cette époque. Là sont exposées, mises en corps de doctrine, résolues avec une raison supérieure, un jugement toujours sûr de lui-même, les questions qui faisaient alors la vie des esprits.

Saint Thomas est entré dans le vif de son siècle. Il en a compris et résumé les aspirations les plus idéales. En son œuvre revit toute une période de l'histoire de l'esprit humain.

Ce moine, ce docteur, si éminemment de son temps, très au courant des idées en faveur alors, épris de la grande passion intellectuelle de son époque, a formulé un vaste système philosophique, dans lequel il a fait entrer des données antiques, et qui reste, pour nous, l'enseignement rationnel le plus juste et le plus solide qu'il y ait.

Je viens de prononcer le mot de « données antiques ».

Il est peut-être temps de bien nous entendre sur un point essentiel, et de rectifier une opinion courante, qui ne veut voir, en saint Thomas, qu'un assimilateur habile, un organisateur puissant, qui aurait pris de toutes pièces, chez ses devanciers, des morceaux épars, pour les faire ensuite entrer dans une combinaison harmonieuse.

Certes, il est indéniable que saint Thomas a beaucoup emprunté à l'antiquité païenne, comme aussi, pour ses œuvres théologiques et scripturaires, aux Pères de l'Église et aux théologiens des premiers siècles.

Son système, du moins, lui appartient en propre. Et c'était, cela seul, une trouvaille de génie.

Le mérite était grand de créer une vaste synthèse, en s'aidant de matériaux dispersés le long des siècles, et en les disposant selon des lois dont la rigoureuse et sévère beauté

centuplait leur valeur, les mettait dans un saisissant relief.

Le monument thomiste, — qui nous rappelle, par son architecture élancée et ses finesses de détails, ces merveilleuses cathédrales gothiques, nées en même temps que lui, — est l'œuvre d'un des esprits les plus admirablement déductifs que le monde ait vus.

Pourtant, il me semble que cette œuvre accuse aussi une originalité profonde, de lumineuses intuitions, des hardiesses qui étonnent.

Des hardiesses !

L'enseignement de saint Thomas a plus d'une fois provoqué des protestations très vives. Cet homme, qui comprenait si bien son temps, l'a, sur plus d'un point, devancé, et s'est attiré, de la part des représentants, officiels ou non, du *conservatisme*, plus d'un outrage.

Mais l'avenir, comme à tant d'autres voyants, devait lui donner raison. Il n'est telle de ses opinions, autrefois regardée comme très avancée, qui ne soit présentée aujourd'hui comme formule de stricte orthodoxie.

Et, rien n'a plus aidé, peut-être, au développement légitime du dogme catholique, que les spéculations de ce penseur, comme aussi était-il impossible de pousser plus loin l'explication rationnelle des mystères de notre foi, de mieux concilier les données de la révélation avec les exigences de la raison humaine, de les fortifier l'une par l'autre.

Saint Thomas me frappe encore par l'étendue de son génie.

Ce n'était pas alors la mode des spécialisations à outrance. Et il n'est presque pas de domaine que sa pensée n'ait

exploré, pour en rapporter toujours des vues pénétrantes et fécondes.

Car, — et ce n'est pas le trait le moins caractéristique de sa physionomie intellectuelle, — chez lui, l'étendue ne nuit pas à la profondeur.

D'ordinaire, les études, trop variées, sont aussi superficielles. L'esprit perd en intensité ce qu'il gagne en extension.

Tandis que, chez saint Thomas, l'on ne sait lequel admirer le plus, de sa facilité à aborder tous les sujets, ou de la maîtrise avec laquelle il épuise chacun.

Et quelle puissance de travail son œuvre révèle !

Il y a quelque chose de merveilleux, dans le fait qu'une vie si courte ait pu suffire à la production de ces énormes et nombreux in-folios, qui garnissent, à eux seuls, plusieurs rayons de nos bibliothèques.

Comment, par quels prodiges d'application, par quelles économies de temps, un seul homme a-t-il pu réaliser cela ? — Nous nous le demandons.

Et, — ce qui n'étonne pas moins nos esprits superficiels et distraits, — c'est la force d'abstraction de ce génie, qui se joue à l'aise dans les matières les plus subtiles, qui se sent si bien chez lui dans les spéculations les plus fines et les plus ardues.

Que, s'il vous paraissait banal d'entendre parler de mémoire, à propos d'un si grand homme, je me permettrais de vous rappeler que la mémoire est une des facultés du génie, que des critiques éminents la louent dans un Bossuet, par exemple, et que, lorsqu'on la trouve au degré où saint Thomas la possédait, on peut, tout au moins, la signaler.

L'œuvre thomiste vaut, non pas seulement par la vigueur de la pensée, et l'absolue logique du raisonnement, mais encore par la sûreté et la richesse de la documentation. Or, la plupart des citations, celles surtout de l'Ecriture Sainte et des Pères, paraissent bien faites de mémoire.

Et, il y a lieu, je pense, d'admirer que cet homme, tout en combinant ses thèses, et en agençant ses preuves, ait pu appeler en témoignage, et de souvenir, tel ou tel philosophe, ou poète, ou théologien, ou auteur inspiré.

Un psychologue moderne, visitant la bibliothèque d'un des plus pittoresques couvents d'Italie, et y trouvant le traité de saint Irénée contre les gnostiques, écrivait, après l'avoir parcouru tout d'un trait : « Quel merveilleux traité de psychologie, à faire rentrer dans l'ombre tous nos humbles essais [1]. »

Je me demande ce qu'il eut dit, s'il avait pu lire, par exemple, le traité de saint Thomas sur les passions, ou ses autres analyses, si fines, si pénétrantes, des vices et des vertus humaines.

C'est avec une sorte d'intuition surnaturelle que saint Thomas pénètre dans les replis les plus cachés du cœur. Et, s'il en décrit merveilleusement les émotions sublimes, comme il est réaliste dans la représentation de nos laideurs secrètes ! Comme il démonte habilement tous les rouages de notre économie intime !

Ce Docteur, ce Vierge, dit le mot, absolu et définitif, sur nos plus dramatiques passions, comme sur les plus suaves respirations de notre être. L'âme humaine, — l'immor-

---

1. Paul BOURGET. *Sensations d'Italie.* Visite à Monte Oliveto.

telle Psyché, — la même à travers tous les âges, la même avec des modalités différentielles, plus ou moins accentuées, — passe devant son regard scrutateur, et il la décrit en des pages fameuses, qui seront toujours nouvelles et jeunes, comme le modèle même qui les a inspirées.

Et je me rappelle aussi avoir rencontré quelque part, dans son œuvre immense, un mot, mais un mot exquis, sur les larmes, qui ferait le sujet du plus délicieux sonnet.

Enfin, — et quoiqu'il puisse y avoir de paradoxal à l'affirmer, — saint Thomas fut poète, et très grand poète.

Nous n'entendons pas parler de l'espèce de poésie, que d'aucuns veulent voir dans la belle ordonnance et l'inspiration supérieure de son œuvre.

A ce compte, on peut trouver de la poésie partout, fût-ce dans un traité de mathématique ou de géométrie.

Non.

Nous voulons parler de la vraie et essentielle poésie, de cette chose qu'on nomme d'un mot qui signifie création, et qui est bien, en effet, de toutes les productions de l'esprit humain, celle qui se rapproche le plus de l'admirable faire divin.

Or, dans ce sens, saint Thomas fut poète, et très grand poète. Ses poèmes eucharistiques, ses hymnes au Sacrement par excellence, suffisent à lui assurer cette nouvelle gloire.

Son front est vraiment digne de ceindre la couronne de laurier.

On me citait cette parole d'un de nos bons vieux *maëstros*, qui, malgré des dons d'imagination et de parole peu ordinaires, avait toujours été tenu à l'enseignement de la haute théologie : — « Quel malheur qu'on ne m'ait pas plutôt mis

à la prédication ! La langue française y a perdu de belles métaphores. »

Je ne sais si la langue, latine ou italienne, a perdu beaucoup, par le fait que saint Thomas n'a pas laissé libre cours à son merveilleux instinct poétique. Car, cette flamme divine de la poésie, il a plutôt cherché à l'éteindre.

Une seule fois, et par obéissance, l'a-t-il laissée briller. Et il en naquit un chef-d'œuvre.

Mais nous avons de quoi nous consoler, dans la contemplation du monument, grandiose et solide, que son génie a édifié.

D'ailleurs, si l'œuvre, théologique et philosophique, de saint Thomas n'eut existé, aurions-nous eu la *Divina Commedia ?*

Et, je n'oserais vraiment affirmer qu'il eût été plus honorable, pour notre illustre Docteur, d'être lui-même uniquement poète, que de fournir au sublime Florentin les moyens de l'être, tellement, et immortellement, en préparant les matériaux, et comme la structure, de son œuvre quasiment divine.

Saint Thomas est mort en poète. Son dernier « geste » fut d'un inspiré.

Il y a quelque chose d'éminemment poétique, dans le fait de ce Docteur, commentant, à ses derniers moments, pour les moines de *Fossa-Nova*, le Cantique des Cantiques.

Saint Jean l'Evangéliste, — l'aigle mystique, le profond penseur, — exhalait son dernier soupir dans un simple chant d'amour :

« *Filioli, diligite alterutrum.* »

C'est aussi par un chant d'amour que saint Thomas a voulu clore sa trop brève existence.

Comme oublieux alors des spéculations abstraites, — il a laissé vibrer sa lyre, en des accords suprêmes, pour célébrer les délices que son âme virginale allait éternellement goûter...

Messieurs

J'ai fini cette « tête d'étude », — encore que le mot *fini* soit peut-être impropre, dit d'un travail dont le caractère essentiel est d'être et de paraître inachevé.

Toutefois, — et l'aveu en est absolument sincère, — son imperfection ne tient pas tant à sa nature même, qu'à l'humble talent et à l'inexpérience du peintre.

Le modèle nous dépassait trop, de toute façon, pour qu'il nous fut possible d'en évoquer, bien facilement, les lignes fières, les traits nobles et exquis. Et, nous n'avons jamais regretté davantage que notre habileté ne fut pas à la hauteur de nos aspirations.

Au reste, je suis bien assuré que votre indulgence, — plus grande encore que notre faiblesse, — n'a voulu voir les lacunes de notre œuvre, que pour les combler aussitôt.

Eut-elle été mieux faite, plus poussée, qu'elle n'eut, aussi bien, rien appris, à plusieurs d'entre vous, déjà familiers avec la pensée et le génie du Maître.

Je termine donc en demandant à ce frère auguste, pour

vous, Messieurs, et pour nous tous, qui sommes, selon l'expression de Dante

... degli agni della santa greggia
Che Domenico mena per cammino...

la grâce de pénétrer, plus à fond, son incomparable doctrine, et d'imiter, de plus près, ses vertus.

Le Cimetière de mon Village

LE CIMETIÈRE DE MON VILLAGE

—

A Adolphe Poisson

... Il repose à l'ombre de l'église, sur le penchant de la colline, humblement incliné vers la vallée qu'arrose le Nicolet.

Et quel paysage, large et varié, l'entoure, lui compose le plus merveilleux des cadres ! Là-bas, des coteaux garnis d'érables, des falaises où s'accrochent des sapins ; — puis les méandres capricieux que dessine la rivière, à travers des prairies bien vertes et bien grasses, parsemées de bosquets. Le regard et la pensée s'attardent à contempler les notes diverses de ce tableau, si grand et si délicat, se laissent emporter, au fil de l'eau et du rêve, jusqu'à l'horizon lointain, tout noir de forêts...

... Et il est toujours si simple et si primitif, il est resté si chrétien.

Je sais des cimetières qui sont de vrais parcs, des jardins publics. On y étale tout ce qui peut distraire et charmer les yeux : fontaines jaillissantes, fleurs vives, fines pelouses, et, le long d'allées proprement ratissées, ou dans des enclos fièrement isolés, des monuments « qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le glorieux témoignage de notre néant ».

Ainsi les graves idées funèbres sont défigurées par l'esprit du siècle. L'auguste majesté du tombeau est enlaidie par de vains ornements. Ah ! quelle pitié de laisser l'orgueil de la vie pénétrer dans l'enceinte sacrée de la mort ! . . .

Celui-ci, du moins, n'a pas été profané encore par le détestable goût moderne. Il a gardé le caractère qui convient à sa destination mélancolique ; il est à la fois austère et attirant. A part trois ou quatre colonnes somptueuses mais inélégantes, telle pierre trop massive, où le signe de la croix ne ressort pas assez, — le reste est si modeste, et extrêmement religieux.

Pour parure, les tombes se recouvrent d'herbes hautes et de fleurs des champs. La nature seule se charge de les revêtir de couleurs et de formes dont la beauté naïve surpasse tous les essais de l'art humain. Rien de plus touchant à voir que ces croix de bois, à demi perdues dans les foins qui mûrissent, ces tertres où s'épanouissent les marguerites sauvages, les trèfles, les roses simples. Vieilles épitaphes, rongées par le temps, amenuisées par le vent et la pluie, presque illisibles, enfouies dans les floraisons neuves, — combien je vous préfère aux plus pompeux mausolées !

. . . Une paix très douce enveloppe ce cimetière. Rien n'en trouble la calme atmosphère. C'est vraiment le lieu du repos. Le sommeil des défunts est bercé au seul bruit des germes qui éclosent, et des palpitations qui animent le règne végétal. A cette sourde rumeur les oiseaux mêlent leur note perlée. Et parfois, de là-haut, du campanile ajouré, la cloche exhale des chants de joie, ou sonne de nouveaux deuils, qui s'épandent en vibrations profondes,

au-dessus du champ des morts, et qui descendent, vont s'éteindre dans la vallée.

Mais les vains fracas de la vie, les agitations, les paroles des hommes ne viennent pas l'émouvoir. Que j'aime le silence éternel de cette solitude ! . . .

. . . Mon esprit évoque ceux qui dorment là, tranquilles. Je les ai connus pour la plupart. Je les revois sous cette figure qu'ils avaient empruntée pour un jour.

Ah ! durant leur exil en cette vallée de larmes, leur âme s'était entachée de fautes, sans doute ; ils avaient subi la misère commune, sacrifié aux plaisirs mondains. L'illusion avait pu les emporter peut-être loin du devoir. Mais leur foi était restée intacte. Toujours ils s'étaient ressaisis à temps. Ils avaient demandé à Dieu pitié pour leurs erreurs.

Aussi ont-ils tous mérité de partir dans le suprême pardon du Christ, au murmure de ces dernières prières, qui ne peuvent être que d'inspiration céleste, tant l'accent en est pénétrant et consolateur. Le prêtre a béni leur dépouille, la croix divine a été plantée sur leur tombe. Même dans la mort, ils ne sont pas séparés du Dieu qu'ils ont servi, du « Dieu de leur jeunesse ». L'église, où ils venaient prier, recouvrer la grâce, après les luttes affaiblissantes, veille sur eux maternellement, les protège de son ombre. Et, dans ses offices sacrés, elle fait la part très large à leur souvenir. . .

S'il règne en ce lieu une paix si absolue, si le cœur se réconforte dans l'évocation de ceux qui y reposent, si je ne ressens ni crainte ni douleur, à errer parmi ces images funèbres, c'est qu'en effet les promesses d'immortalité pla-

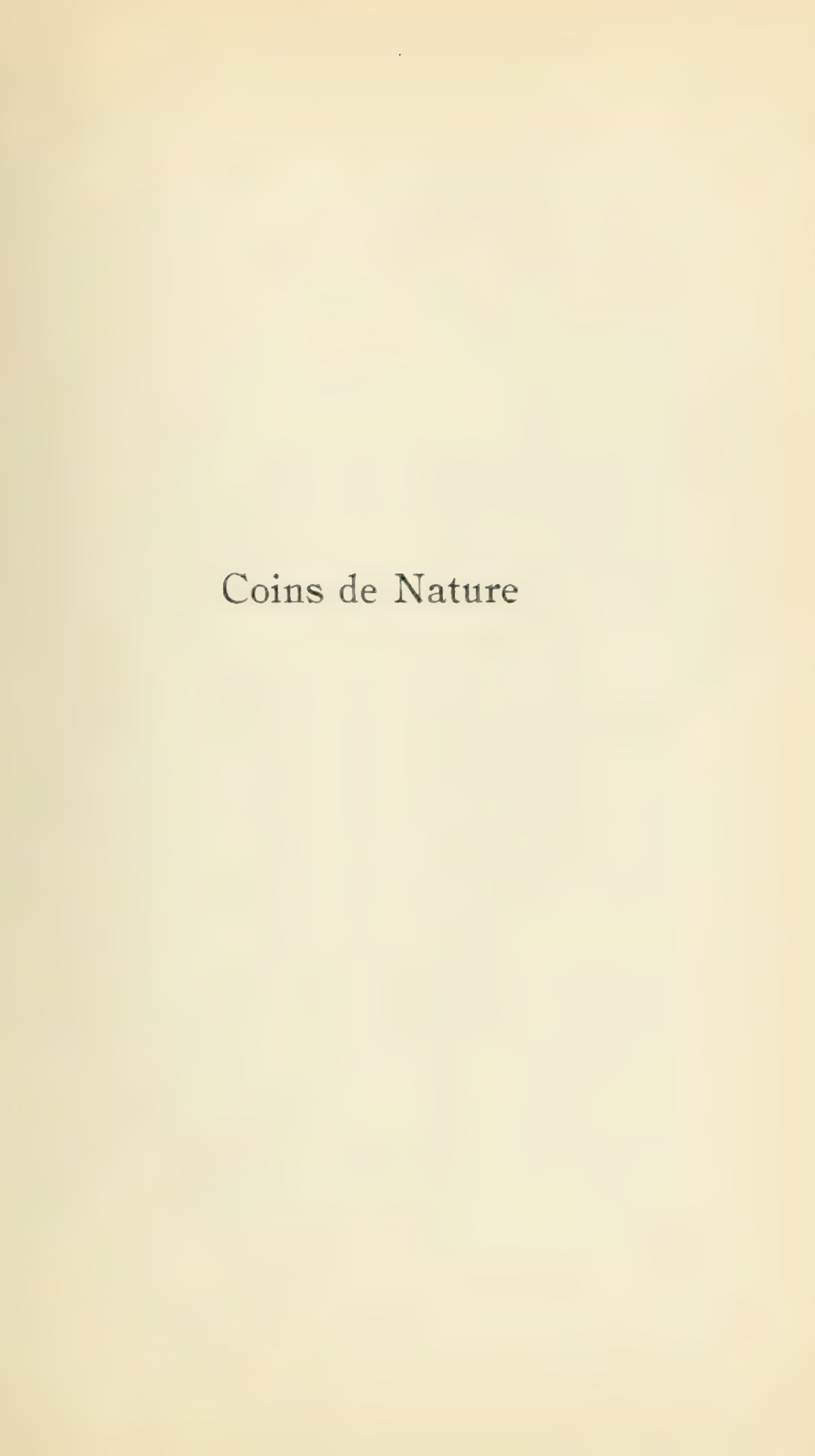
nent dans l'atmosphère recueillie, la saturent d'une surnaturelle suavité. Sur tous ces tombeaux chrétiens, j'ai vu s'épanouir la fleur d'espérance. Ces ossements épars germeront à nouveau pour la vie éternelle...

... Frères, qui m'avez précédé dans le long sommeil, je vous crois heureux, car vos lèvres se sont scellées sur un baiser de Jésus ; c'est en fixant ses traits que vos yeux se sont fermés à jamais. Vous avez donc emporté avec vous, là d'où l'on ne revient pas, son sourire, sa lumière, son amour...

Ah ! souvenez-vous de l'exilé, qui lutte et qui peine au val des pleurs.

Quand sonnera pour lui l'heure finale, puisse-t-il s'endormir aussi dans les bras du Christ, et venir goûter près de vous, dans le cimetière de son village, le grand repos qui prélude à la résurrection !...

Arthabaska — été 1909



Coins de Nature

COINS DE NATURE

—

A Claude Wick

LE NOCTURNE

... Le train s'éloigne, — réveillant des échos qui se prolongent, se multiplient de colline en colline, — traçant un fuyant sillage lumineux dans le val d'ombre. Et les répercussions s'atténuent, s'évanouissent. Les clartés s'effacent. Tout retombe en sa paix enténébrée, — se réenveloppe de silence et de nuit.

La dormition heureuse dans laquelle cette nature est ensevelie ! Ce n'est pas la mort, mais un sommeil normal, introublé. Les choses, ici, obéissent au rythme le plus régulier. Jamais la fièvre des pulsations violentes ne les secoue. Elles se laissent bercer à une harmonie primitive et saine. J'adore leur calme profond. J'en attends grand bien pour ma pensée. En ces tranquilles entours, elle va se déployer librement, évoluer, et planer.

Une voiture me mène là-haut, où j'aurai mon habitation, — un nid pour le rêve, l'étude, les entretiens avec l'âme subtile des mots. Il me tarde de pouvoir y ciseler les plus capricieuses arabesques verbales.

La route est impraticable. Il a fait aujourd'hui, une neige molle, aqueuse, qui a détrempé le sol. Que la montée est rude ! Nous avançons lentement, sous un crépitement de bruine ; je cherche à deviner, malgré la nuit, la confor-

mation du paysage. Il se compose de collines et de vals, — collines étranges, fantastiques, — vals où séjourne le mystère.

Mais, c'est l'effet des ténèbres de tout accentuer, de tout agrandir, d'empreindre les objets d'un caractère saisissant. O nocturnes, il émane de vous je ne sais quelle vertu magique, qui transfigure les êtres, les hausse à des proportions hors nature ! — Du sein de l'essence immaculée, épandue partout en couche mince et inconsistante, les arbres fusent très noirs, avec une gravité qui en impose.

Une cloche se met à retentir, là-bas, très loin. Sa modulation discrète s'élève du fond d'un val, ondule, souple, aérienne, émeut le vaste recueillement de vibrations très douces, y fait courir comme un imperceptible frisson. On dirait un tissu léger qui flotte et se balance. Cette sonorité mystique m'est particulièrement exquise à entendre, à cette heure, en ce pays inconnu : — voix surnaturelle et familière, qui me dit de ne rien craindre, m'accueille, m'invite à la paix divine.

Un ruisseau dégringole la colline en faisant un bruit charmant. Son eau gonflée coule en gaies cascatelles sur un lit de cailloux bordé de grands chênes. Comme elle est pressée de descendre ! Comme elle contourne adroitement les grosses pierres semées sur son passage ! Je ne puis rendre tout ce que sa chute a de hâtif et de fatal, de musical aussi. J'aimerais à écouter longuement ces notes fluides, qui montent, toujours les mêmes, de cette substance inquiète, impossible à fixer, — laquelle éternellement, s'en va, s'en va...

VIOLETTES

Délicieux jour.

Au matin, le ciel est opale. Sur ce joyau, si finement nuancé, voguent des nuages perle. Aucune vapeur ne tamise le paysage. Vals et collines ressortent en clair dans leurs moindres détails. A mesure que le soleil monte, le ciel bleuit, et, sans doute, son saphir n'a ni la richesse ni la profondeur limpide de celui d'Orient. Mais qu'il est beau encore !

Dans sa pâleur changeante, son imprécise langueur, sa tendresse, il ressemble, peut-être, à ce

bleu dont je meurs
parce qu'il est dans des prunelles...

Comme la petite maison blanche, à persiennes vertes, là-bas, à mi-côte, s'enlève élégamment sur fond pur, se profile, gracieuse, élancée, dans la libre atmosphère !

Je visite un jardin d'hiver. J'éprouve une sensation très particulière à me voir parmi les héliotropes, les mauves, les fougères, les mousses, les lierres, entouré de verdures et de couleurs, quand, au dehors, la reprise de la vie s'annonce à peine dans les bois et dans les champs. — Bénie soit la main qui cueille ces violettes, pour me les offrir ! Fleurs de délicatesse, je vous garderai précieusement. Même séchées, décolorées, quand votre pourpre sombre sera éteinte, et vos pétales seront fanés, j'aurai plaisir à vous contempler, à respirer votre arome. Une bonne odeur de sympathie s'exhalera de vous toujours...

EAU-DE-ROCHE

— Près de mon gîte, au flanc d'un coteau, s'étale une source. — Comme elle est transparente ! Comme elle s'ouvre, toute grande, sur le ciel, pour en refléter les nuances les plus fugitives, en absorber l'azur pailleté d'or ! Quelle main a si joliment façonné la coupe de sable où son diamant s'enchâsse ? Et les quelques roches brunes, négligemment posées, qui en garnissent le bord, se recouvrent d'une patine veloutée, si savoureuse !

L'onde, qui se renouvelle sans cesse, s'épanche, en trois ou quatre filets clairs, sur un tapis d'herbes mousseuses dont elle anime la verdeur. Cela est ravissant, cette chose fluide et diaphane, courant à travers ces émeraudes si fraîches, luisantes, polies, toutes constellées de gemmes.

Et quelle mélodie très fine s'envole du mobile cristal ! Que c'est simple et neuf !

Gouttelettes, qui venez de là-haut, très loin, et qui vous épurez le long d'un pèlerinage obscur, — en paraissant enfin au jour, et en vous laissant choir, une à une, dans la vasque lumineuse, vous murmurez un rythme virginal et berceur, si naïf, si doux, si pacifiant. L'oiseau qui passe l'écoute, charmé. Il le trouve si beau qu'il en est jaloux...

INQUIÉTUDE

Il est délicieusement bien élevé.

Ses traits sont d'une extrême finesse, rappellent, plus en joliesse, en distinction plus haute, ceux de sa mère. Ses cheveux, châtains et bouclés, s'harmonisent si pleinement avec son visage, qui est comme transparent. Sa physionomie douce, souriante, se voile pourtant, non de tristesse, ni de mélancolie, mais d'une ombre légère. Les enfants ont d'extraordinaires intuitions, parfois. Et qui sait si celui-ci n'a pas déjà percé la vie, n'a pas commencé d'en goûter l'ennui, la fadeur ?

Car, je lui trouve une grande ouverture d'esprit. Certaines de ses réflexions m'étonnent par leur profondeur. Ses observations portent sur tout, elles sont sagaces, pénétrantes.

Comme il est affectueux, caressant ! Il y a tant de naïveté, de droiture, dans la tendresse qu'il me montre. Avec quel abandon se jette-t-il dans mes bras et m'offre-t-il ses lèvres !

O mon frêle enfant, penché sur ton front limpide, et déjà chargé de pensée, — je me demande ce que l'avenir fera de toi. Pourquoi faut-il que la réalité t'appelle, et que tu sois lancé aussi bientôt dans la lutte ? Quel miracle te préservera des influences déflorantes, te conservera la blancheur qui t'adorne ?

Sherman Park — New-York — 1908.

Edmond de Nevers

Conférence
donnée
à
Woonsocket (R. I.)
sous la haute présidence
de
Son Excellence
le Gouverneur Pothier
le vingt-cinq octobre
mil-neuf-cent-huit

A Son Excellence

Le Très Honorable Aram-J. POTHIER

Gouverneur de l'Etat du Rhode Island

Excellence

Non, — je n'oublierai jamais ce soir de septembre, où, sans vous connaître encore personnellement, sans vous avoir même jamais vu, je me présentais chez vous pour vous demander une faveur. Quelle audace de ma part, quelle témérité ! A la réflexion, je m'étonne d'avoir pu tant oser.

Il est vrai que ma démarche avait des excuses, — et de très bonnes. Je voulais donner, à Woonsocket, une conférence sur l'un de nos plus grands écrivains. Or, n'était-il pas tout naturel que je songeasse à mettre cette « lecture », à base de sentiment patriotique, sous votre haut patronage ? Que votre humilité ne s'effraie pas de ce que je vais dire ! D'ailleurs, l'humilité n'a jamais consisté à ignorer ce dont on est capable, à méconnaître ce que l'on peut valoir. De tous nos compatriotes des Etats-Unis, vous êtes certai-

nement celui qui nous a toujours fait le plus d'honneur. Votre distinction est telle, qu'elle vous a même fait paraître supérieur aux charges, pourtant si éminentes, que vous avez occupées. Les dignités, civiques et politiques, qui vous ont été conférées, empruntaient un lustre nouveau à votre prestige et à votre réputation si intacte. Et le suprême hommage que vous venez de recevoir, par votre élévation à la magistrature du Rhode Island, est simplement en harmonie avec vos mérites.

Votre mentalité, tout en s'adaptant, le plus heureusement du monde, aux formes complexes de vie que présente le milieu américain, est toujours restée essentiellement canadienne-française. Et c'est à bon droit que nous vous regardons comme l'exemplaire le plus « représentatif » de notre race, dans cette Nouvelle-Angleterre, où des destinées, très grandes pour elle, s'élaborent mystérieusement. L'on peut donc s'expliquer que, me proposant d'aller faire une conférence, sur un sujet nous touchant tous de très près, dans la charmante ville dont vous êtes l'âme, j'aie eu immédiatement l'idée de vous la voir présider. Votre distinction, vos états de service, étaient ma première excuse.

J'en avais une autre, non moins valable, quoique d'ordre plus intime. Vous aviez personnellement connu cet Edmond de Nevers, — qui allait faire l'objet de mon étude, — vous aviez toujours compris et apprécié son talent, resté si romantique, même dans un genre de travaux, apparemment incompatibles avec les dons d'imagination et le sens littéraire. Quand d'autres affectaient de l'ignorer, le critiquaient de haut, vous lui restiez fidèle, vous deviniez la portée lointaine de son œuvre, vous aviez l'intuition de son

mérite, de tout ce qu'elle contenait de vues suggestives, d'aperçus féconds, d'échappées sur notre avenir. Eh! bien, tout cela, Excellence, — votre amitié pour de Nevers, votre compréhension de son talent, — ne vous désignait-il pas pour patronner la « première lecture » à laquelle ses ouvrages eussent encore donné lieu?

On le voit, j'étais suffisamment autorisé, par toutes ces raisons, à aller vous y inviter. Et ma témérité reposait sur des motifs assez sérieux pour qu'elle me fut pardonnée.

Comment dirais-je la bonté avec laquelle vous m'avez accueilli? l'empressement que vous avez mis à accepter ma requête? Ce sont là de ces souvenirs que l'on garde en son cœur, jalousement, et dont on ose à peine parler, tant l'on craint d'en profaner la fraîcheur. Je voulais rester chez vous un quart d'heure seulement, pour ne pas trop prendre de vos heures précieuses, et vous m'avez gardé tout un soir, — à me charmer par votre conversation élevée, la délicatesse de vos procédés. Comme j'ai trouvé infiniment hospitalière votre demeure, dont je franchissais le seuil pour la première fois, et dont l'atmosphère a quelque chose qui vous retient et vous captive!

— Au jour et à l'heure fixés pour la conférence, vous étiez là, comme vous aviez promis. Et pourtant, la campagne politique, qui devait se terminer par un triomphe si éclatant pour vous, et pour nous aussi, battait son plein. Vous étiez en pleine ferveur d'élection. Votre candidature, — candidature vraiment « historique », — au poste de Gouverneur de l'Etat du Rhode Island, vous donnait mille soucis, vous appelait partout. Vous ne vous apparteniez plus, pour ainsi dire. La veille même, Monseigneur l'Evêque

de Providence vous avait envoyé l'invitation de présider une assemblée importante, précisément le vingt-cinq octobre au soir.

Mais votre parole était donnée. Combien j'ai admiré votre exactitude au rendez-vous, en dépit de tous les motifs que vous auriez pu avoir d'y manquer ! Combien je vous en remercie !

Ah ! votre présence m'a été d'un secours extrême. Votre discours de bienvenue — si fin, si exquis, — m'a facilité la voie auprès de mon auditoire. Je sentais mon cœur se fondre et mon esprit se dilater dans le rayonnement de votre personnalité, si éminemment sympathique, d'une distinction si souveraine. Si ma voix a trouvé quelques accents émus, si ma conférence a eu quelque succès, je les dois, pour une grande part, à l'influence heureuse, inspiratrice, qui me semblait venir, émaner de vous.

Je vous en saurai toujours, Excellence, un gré infini. Et c'est avec la gratitude la plus profonde que je vous dédie, maintenant, ce travail, auquel votre souvenir restera toujours, pour moi, si intimement lié.

Henri d'ARLES

« Au cloître » — quatre novembre
mil-neuf-cent-huit

———

ALLOCUTION

PAR SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR POTHIER

—

Mesdames et Messieurs

La grande culture n'est pas l'apanage des peuples nouveaux.

Le colon ou le défricheur ne peut cultiver les arts.

Ce n'est que lorsque la forêt a été abattue, que la charrue a creusé le sillon, et que, de ce sillon, est sorti le blé ou la fleur, — ce n'est que lorsque les colons se sont groupés en paroisses, et que, plus tard, la ville s'est élevée, — qu'un peuple commence à naître à la vie intellectuelle.

La musique du clocher paroissial frappe d'abord son oreille, et cette harmonie réveille dans son cœur des émotions nouvelles. Son âme se dilate alors : il veut chanter, il veut admirer, il veut aimer, il veut connaître, et pour connaître, il lui faut l'école. L'école, c'est le livre, — et le livre fait éclore toutes les aptitudes, tous les dons de ces intelligences, restées jusque là soumises à la fatigue physique.

L'artiste et le penseur apparaissent, et ce peuple prend sa place parmi les peuples policés et créateurs.

Le nôtre est entré depuis un demi-siècle dans cette voie, vigoureux et plein d'espoir. Nous avons des écrivains doués, des orateurs remarquables et des penseurs.

Ce soir, j'ai l'honneur de vous présenter un artiste-écrivain très distingué de notre race, Monsieur Henri d'Arles, qui nous parlera du penseur le plus illustre du Canada-français : Edmond de Nevers.

EDMOND DE NEVERS

—

LE PENSEUR ET L'ARTISTE

Monsieur le Président

Mesdames et Messieurs

Il y a, dans l'évangile éternel, un mot que je ne puis me tenir de vous citer. — Aussi bien, l'évangile est toujours de mise sur les lèvres d'un prêtre, encore que ce prêtre parle du haut d'une tribune purement profane, et qu'il ne s'agisse aucunement pour lui de faire un sermon. — Il y a donc, dans l'évangile surnaturel, un mot profondément humain, empreint d'un scepticisme tout à fait « nature ».

Un Galiléen vient de rencontrer Jésus, qui l'a absolument séduit, enveloppé d'un de ses longs regards, dont on s'imagine facilement le charme extraordinaire, invincible. Encore tout ébloui du rayonnement qui émanait de cette personnalité supérieure, cet homme fait part de ses impressions à l'un de ses compatriotes, et lui dit tout naïvement :

« Enfin, nous avons trouvé Celui dont les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth. » Et l'autre de répondre : « Mais, peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? »

Mesdames et Messieurs, — le scepticisme qui vibre dans cette parole antique, se répercute à travers les âges. Par un phénomène psychologique, dont on ne sait s'il n'est pas plus étrange encore que déplorable, nous sommes naturellement portés à douter du mérite, de la valeur des nôtres, de ceux qui sont nés sur le même sol et sous le même ciel que nous, qui ont dans leurs veines le même sang, dans leur esprit la même mentalité.

Et, pour préciser davantage, pour en venir immédiatement à une application particulière, — nous, Canadiens, ne sommes-nous pas un peu défiants à l'égard des productions intellectuelles de nos écrivains et de nos artistes ? Ne doutons-nous pas que notre patrie d'origine ait jamais donné le jour à des penseurs et à des poètes, dont le regard se soit ouvert sur la beauté et sur la vérité, pour la chanter et la faire resplendir ? N'allons-nous pas murmurant plus ou moins ouvertement le mot du Galiléen : « Peut-il venir du Canada quelque chose de bon au point de vue artistique et littéraire ? »

Mesdames et Messieurs, — si tel était, par hasard, notre sentiment, j'espère que nous en changerons, au cours de cette conférence. Car, en vous présentant, ce soir, Edmond de Nevers, comme penseur et comme artiste, c'est-à-dire en considérant en lui, d'abord l'esprit original et vigoureux, qui a su projeter de nouvelles lumières sur des problèmes ethnologiques infiniment complexes, et ensuite l'artiste, ou l'écrivain, le styliste, en étudiant, pour me servir de ses

propres expressions, « sa virtuosité, son habileté à manier les idées et à revêtir le rêve de formes ailées », — j'espère vous prouver, me prouver à moi-même, que de notre Canada peut venir quelque chose de bon, de très bon, d'excellent,— et que l'âme canadienne-française sait, aussi bien que les autres, s'éprendre d'idéal, et le refléter en des œuvres remarquables.

LE PENSEUR

Mesdames et Messieurs

Un critique, je ne me souviens plus lequel, — probablement Sainte-Beuve, — a parlé de « familles d'esprits », a vu, dans le monde mystérieux des intelligences, toute une suite de catégories, à l'une ou l'autre desquelles chacune se rapporte nécessairement.

Trop évidemment, ces classifications ne peuvent avoir une rigueur géométrique. Car l'esprit est éminemment ductile, et ne saurait tenir en un cadre absolu. On l'a comparé à une flamme : il en a l'ardeur et l'éclat, et aussi les ondoiements, les sinuosités, les mobilités infiniment capricieuses, et toutefois exquises. On l'a comparé encore, et peut-être plus justement, à un souffle ; or, qu'y a-t-il de plus imprécis qu'un souffle, de plus impondérable, de plus fluctuant ? — Et donc, si larges, et flexibles, et flottantes, que soient ces catégories dans lesquelles on veut ranger les intelligences, elles sont d'une utilité incontestable pour ce qui regarde la critique littéraire, en particulier. Car elles

nous aident à mieux définir l'essence d'un talent, et à « situer » une œuvre à sa vraie place.

Cherchons alors à quelle « famille d'esprits » appartient Edmond de Nevers.

Dès ses années de collège, il était facile de prévoir que de Nevers ne serait jamais homme à s'enfermer en un cadre étroit d'idées et d'horizons.

C'est aux Trois-Rivières que j'entendis parler de lui pour la première fois. Et je me rappelle qu'on me le représenta comme un « excentrique ». Or, les personnes qui le désignaient ainsi ne soupçonnaient sans doute pas combien elles disaient vrai, ni tout ce qu'il y avait de psychologie profonde dans leur appréciation.

Prenons, en effet, le mot dans son sens étymologique. Qu'est-ce que c'est qu'être excentrique ? Cela veut dire fuir son centre, déborder son cadre naturel. Et un esprit excentrique, c'est un esprit qui n'accepte pas facilement les idées reçues, qui se sent mal à l'aise dans les sentiers battus, et qui s'en va de côté et d'autre, à travers le monde intellectuel, sans trop se soucier de tout ce que la sainte tradition, de tout ce que l'éternelle convention veulent vous imposer de pensées toutes faites.

En ce sens, de Nevers fut certainement un excentrique, et dès ses années de collège. Il aime à faire des fugues hors du programme de cours, vers d'autres langues, d'autres histoires, d'autres littératures. Ce n'est pas qu'il n'étudie les matières qui sont de règle, et qu'il n'arrive bon premier en tout, pour peu qu'il veuille s'en donner la peine. Mais cela ne suffit pas à son insatiable curiosité, toujours en éveil, et toujours en voyage de découvertes.

Plus tard, quand il aura opté pour une profession libérale et qu'il aura choisi le droit, vous devinez que les chinoiseries de la jurisprudence ne le retiendront guère.

La fenêtre de son étude d'avoué donne sur une rue paisible et ombreuse : c'est par là que son regard s'échappe, et que son rêve s'envole bien loin des bouquins jaunis, où les docteurs subtils enseignent comment, sous couleur de légalité, le bon avocat doit toujours se tirer d'affaire, si ce n'est pour le plus grand bien de son client, du moins à son propre profit.

Cette intelligence si libre, si fantaisiste, si aventureuse, cherche pourtant à se spécialiser, se demande quel emploi elle fera de ses facultés rares. Elle se sent des puissances, mais ignore de quel côté les orienter, à quoi les employer pour leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner. Ce fut, pour elle, la période « critique ». Et voici comment, dans une lettre à un ami, de Nevers dépeignait son état d'âme, à ce moment si incertain de sa vie : « Il me faudrait une vie agitée, n'importe de quelle manière ; il faudrait un but cher à ma volonté, mais je suis indifférent à tout, je n'ai plus rien à désirer, et je m'ennuie. Je n'ai pas assez d'énergie pour rien écrire... Je n'ai pas rimé un seul vers depuis l'année dernière. Je me sens quelquefois inspiré ; mes pensées me semblent originales. Mais, si je prends la plume, quelque chose me dit : « Pourquoi faire ? « Dieu n'a-t-il pas donné à chacun un cœur pour chanter ses « émotions, ses plaisirs ? Qui te charge de te faire l'interprète de tes frères ? Pourquoi te fatiguer pendant ton « court chemin ? » — Et alors, dès que je veux les confier au

papier, les douces pensées s'envolent, et ne laissent plus qu'une ombre, que je cherche inutilement à fixer. »

Enfin, lorsqu'après avoir assez longtemps erré au hasard des caprices et des rêves, son intelligence se décide pour l'ethnographie, — assurément elle a trouvé la seule voie qui put lui convenir et pour laquelle elle fut faite. Par toutes les tendances de sa nature et par tous les penchants de son esprit, de Nevers était, en effet, prédestiné à lire ouvertement dans le grand livre des peuples, et ne devait rencontrer que là la satisfaction de ses instincts intellectuels, si éminemment excentriques, comme nous l'avons vu, si compréhensifs, si curieux de tout, amoureux d'excursions lointaines et souvent périlleuses.

Quelle science est plus étendue que l'ethnologie? — Laquelle embrasse davantage, touche à plus de questions, permet de rayonner vers plus de continents? — L'origine des peuples, leur évolution, leurs langues, leurs littératures, leur politique, leur développement économique, leur histoire, leur avenir: voilà la sphère où elle se meut. Un esprit comme de Nevers devait s'y sentir bien chez lui, et y déployer tout son jeu.

Or, dans ce domaine incommensurable, où notre auteur ne voulut rester étranger à rien de ce qui concernait les peuples anciens et modernes, son esprit se porta de préférence vers un peuple tout petit, mais dont les destins lui paraissaient grands, entrevus dans la lumière de l'avenir.

Du jour où Edmond de Nevers se voua à ce genre d'études, l'évolution du peuple canadien-français absorba son activité littéraire. Sans doute sa pensée se promena à travers les formes de vie si variées, qu'offrent en particulier les races

européennes ; mais c'était pour revenir vers nous, vers son « berceau, » chargée de faits, nourrie d'expérience, et pour nous faire profiter de ce qu'elle avait acquise dans ses voyages de découvertes.

S'il alla s'initier, dans les Universités du Vieux Monde, aux dernières méthodes scientifiques de recherches et de déductions, ce ne fut, en vérité, que pour mieux s'appliquer à scruter les problèmes touchant notre rôle à jouer sur le continent américain. Toute l'œuvre qu'il a laissée nous frappe d'abord par ce que j'appellerai son unité patriotique : l'amour, le souci du pays natal l'anime d'un bout à l'autre.

Ce grand « excentrique » devait, en fin de compte, faire, de sa patrie et de ses compatriotes, l'objet de presque toutes ses préoccupations intellectuelles, et consacrer aux siens le meilleur de son esprit et de son cœur.

* * *

En effet, le premier, en date, de ses grands ouvrages, a pour titre : *L'Avenir du Peuple Canadien-Français.* Cela a paru à Paris, en 1896, et forme un volume de 441 pages.

Il semble qu'il ne devait manquer à de Nevers aucune des élégances « fin de siècle », comme on disait alors. Car il a eu ce désintéressement, cette espèce d'indifférence, qu'affectent nos dilettantes modernes, à l'égard de leurs propres conceptions. Faisant allusion dans une chronique qu'il écrivait, je pense, en 1902, à ce premier essai, il le donne comme une « œuvre de jeunesse ». Et dans une lettre intime, il va jusqu'à dire que c'est une « balançoire ».

Ah ! je sais qu'il est du dernier « chic », en certains milieux,

de le prendre ainsi de haut avec ses propres réalisations. Mais je sais aussi qu'il ne faut pas accepter au pied de la lettre ces appréciations sommaires, de mode parmi les raffinés, quand il leur arrive de se « peindre eux-mêmes », — pour rappeler le roman célèbre de Paul Hervieu.

Je le veux bien, *L'Avenir du Peuple Canadien-Français* est une œuvre de jeunesse. L'auteur n'est pas encore en possession de tous ses moyens ; il n'a pas cette maturité de jugement qui distingue ses derniers écrits ; il émet des opinions risquées qu'il sera le premier, plus tard, à désavouer. Ainsi les pages sur l'émigration canadienne aux Etats-Unis ont évidemment été écrites avant que l'auteur eût suffisamment pris connaissance de la portée, de l'étendue de ce mouvement, de sa haute signification sociale. Et dans l'ensemble, la trame de cet ouvrage n'a pas cette consistance, cette rigueur que l'on est en droit d'attendre d'un produit scientifique. Le tissu en est un peu lâche. Si l'ordonnance générale en est assez bonne, il y a des amplifications d'un tour plutôt déclamatoire, des enthousiasmes poncifs.

Et pourtant, combien, malgré ces défauts inhérents au jeune âge, ce livre est plein de choses ! Comme il fourmille de vues originales !

Il y avait d'abord quelque mérite et quelque audace, à cette époque déjà lointaine, à affirmer ouvertement notre existence comme peuple. Depuis, nous avons pris conscience de nous-mêmes, de notre force, de notre cohésion. Notre littérature même semble vouloir s'empreindre d'un cachet plus personnel et revendiquer son autonomie. Il n'y a pas si longtemps qu'un critique avisé, M. l'abbé Camille

Roy, devinait cette tendance, et l'accentuait par une belle conférence sur la « nationalisation de notre littérature ». Mais alors, voici quinze ou vingt ans, comme l'idée coloniale, l'idée de dépendance à l'égard de la mère patrie avait encore, avait autrement d'empire parmi nous !

Or, l'un de nos écrivains proclame franchement notre existence comme peuple. Noble geste, Mesdames et Messieurs. Et je ne puis assez dire tout ce qu'il a contribué à dégager, chez les nôtres, de puissances latentes, à secouer de facultés endormies.

Ce peuple, de Nevers établit, sur des données solides, qu'il est dans un état de transition, et il se demande quel sera son avenir. Pour trouver une solution à ce problème délicat, qui n'avait jamais été posé avec tant de netteté, l'auteur étudie son passé et son présent, il cherche, dans ses antécédents et dans sa condition actuelle, les éléments de sa réponse.

Comme il évoque, en une large fresque, l'histoire de la domination française ! Ces chapitres sur l'établissement des premiers colons dans les vieilles forêts profondes, leurs alliances ou leurs luttes avec l'Indien, sont d'une saveur extrême, imprégnés des parfums vierges des grands bois, et rendent un son tout vibrant d'héroïsme. L'on a dit des *Trophées* de Hérédia que c'était la *Légende des Siècles* en miniature. Or, les pages de de Nevers sur les premiers temps de la colonie sont comme la transposition, en prose entraînante et pleine de souffle, de la *Légende d'un Peuple* de notre poète national. — Et des aperçus neufs, suggestifs, émaillent cette peinture de nos origines.

Après, vient le récit de notre évolution depuis la con-

quête anglaise. Cette partie se recommande surtout par de fines satires de nos défauts, de nos mœurs politiques en particulier, le clair signalement des dangers qui nous menacent, et les moyens à prendre pour y échapper. L'auteur ne dissimule aucun des travers qui nous sont particuliers, et que les conditions au milieu desquelles nous nous sommes développés, ont contribué à accentuer. Par exemple, cette « combativité », qui, ne trouvant plus à se dépenser dans des luttes contre l'Indien ou contre l'Anglais, demande à la politique son aliment. Tout ce que la politique fait, chez nous, de ravages, ce qu'elle engendre de discussions oiseuses et de haines atroces, ce qu'elle absorbe inutilement de forces vives, ce qu'elle détourne d'intelligences, d'études scientifiques ou littéraires, qui leur seraient infiniment plus profitables, ce qu'elle inspire de *speeches* ronflants et vides, ce qu'elle sacre de grands hommes, — tout cela est finement analysé, exprimé avec une verve absolument délicieuse. Je voudrais pouvoir citer les admirables pages sur le système éducationnel à renouveler, les considérations sur la langue, sur la musique, les hautes études à cultiver par les sciences et les arts. Que de commentaires précieux de la parole devenue célèbre chez nous : « Emparons-nous du sol » !

Et enfin, ce peuple, dont il a retracé la genèse et l'adolescence, dont il a étudié la crise de jeunesse, l'auteur veut le situer dans l'avenir. Or, pour lui, l'avenir du peuple canadien-français est tout marqué, et le voici : L'indépendance est une utopie ; la fédération impériale est une sottise. « Il ne reste, pour le Canada, qu'une solution plus ou moins lointaine, l'annexion aux Etats-Unis. »

Non pas la disparition, l'enfouissement dans cette « fournaise », dont un homme d'Etat canadien a dit qu'était l'Union américaine. Une annexion par laquelle nous deviendrions partie intégrante de ce grand pays et obéirions à son hégémonie politique, mais en gardant, certes, notre foi, notre langue, le meilleur de nos traditions ancestrales, en continuant à nous y développer conformément à notre mentalité latine, et en y constituant un groupement ethnique distinct.

Voilà, en quelques mots, la conclusion de l'ouvrage. Ne laisse-t-elle pas d'être plausible? Les événements ont-ils dit leur secret? A ceux qui verraient dans cette solution une impossibilité métaphysique, ou un malheur qu'il faut à tout prix écarter, je me contenterai de citer ces paroles que me disait, en 1897, au retour d'un voyage dans l'Est américain, un de nos plus éminents prélats canadiens : « Je ne suis pas prophète, mais tout ce que j'ai vu là-bas, — les progrès accomplis par les nôtres, leur force d'expansion, — me confirme dans l'idée que le jour viendra, où la Province de Québec et les états limitrophes de la Nouvelle Angleterre, unis par les mêmes liens politiques, formeront comme une confédération dans la grande, où l'élément français sera prédominant. » — Je n'ai fait que vous exposer brièvement le thème sur lequel de Nevers a brodé. Et si sa thèse n'est pas absolument inédite, il l'a, du moins, rajeunie de fond en comble, envisagée sous des aspects nouveaux, semée de réflexions dont la justesse psychologique est indiscutable. Je ne connais pas d'ouvrage où l'analyse de nos qualités, de

nos défauts, soit plus aiguë et pénétrante, où nos aspirations se reflètent mieux.

* * *

Dans cette « œuvre de jeunesse » percent déjà cet esprit synthétique, cette originalité de pensée, qui ont eu leur efflorescence la plus belle dans le livre que vous connaissez tous et qui s'appelle : *L'Ame Américaine.*

Que ce titre ne nous fasse pas illusion ! Cet ouvrage est la reprise, sous une autre forme, et à un point de vue plus large et plus scientifique, du problème agité dans le précédent.

Vous vous rappelez que celui-ci se ferme sur la prédiction qu'un jour ou l'autre nous ferions partie de l'Union américaine. L'annexion était, pour de Nevers, le terme nécessaire de notre évolution, l'aboutissant normal le plus propre à favoriser l'épanouissement, la réalisation de nos idéaux.

Fort de cette donnée, il étudie maintenant cette grande âme collective qu'est la nation américaine, — âme qui s'augmentera fatalement de l'apport de notre race, et qui, de ce fait, revêtira une modalité nouvelle ; — il l'étudie dans sa formation, son évolution, ses tendances, ses formes à venir. Voulez-vous me permettre une comparaison familière ? Il fait un peu comme une fiancée, déjà promise en mariage, et qui s'applique, au préalable, à connaître le caractère de son futur.

Voici d'ailleurs, d'après l'auteur lui-même, la formule, et comme la clef de son travail : « La civilisation américaine

représente un courant d'idées, d'aspirations, de sympathies, dont nous subissons fortement l'influence, et dans lequel nous nous défendrons difficilement d'être entraînés. C'est pourquoi il nous importe de voir clair dans son orientation. Un rameau important de notre nationalité s'est déjà implanté au sein de l'Union américaine, et il me paraît certain, quoiqu'il arrive, que, dans un avenir plus ou moins éloigné, la question suivante prendra la première place dans nos préoccupations patriotiques : Est-il de notre devoir de contribuer à l'unification politique de tout le continent nord-américain, et nous sera-t-il possible, sous le drapeau étoilé, de grandir et de nous développer, sans rien abandonner de ce qui nous est cher, en restant fidèles à nos traditions françaises et catholiques ? A cette question, nous ne pourrons répondre qu'en interrogeant le passé, et en lui demandant ce qu'il contient de promesses ou de menaces pour l'avenir de notre race et de notre foi. »

Ainsi, c'est bien encore le souci de nos intérêts qui guide de Nevers dans cette nouvelle œuvre, menée selon les méthodes les plus rigoureuses, et d'après les procédés de recherches et de déductions les plus perfectionnés.

Quelle différence avec son premier essai, je ne dis pas dans la noblesse de sentiment, qui est, au fond, la même, mais dans la manière de grouper les faits, dans la précision des données, dans la transcendance des aperçus, et dans la ferme sobriété du ton ! L'auteur a vieilli. Mais, ce n'est pas tant l'âge qui lui a profité, que les cours très spéciaux qu'il a suivis, par exemple à Berlin, sous Mommsen, et qui lui ont appris comment il faut traiter l'histoire, de nos jours, et comme quoi, dans l'examen des problèmes ethno-

logiques, en particulier, « l'esprit géométrique doit passer bien avant l'esprit de finesse », — pour employer l'expression de Pascal.

Ainsi, dans la première partie, « Les origines — la vie historique », l'analyse des éléments essentiels qui ont constitué *L'Ame Américaine* est à base de documentation savante et fondue. Comme la caractéristique de chacun des groupements, de la fusion desquels devait sortir ce grand tout, est exprimée en traits incisifs ! L'on ne saurait trop louer tout ce qu'il y a d'érudition concentrée et définitive, en même temps que de sagacité, dans ces chapitres que Brunetière trouvait les « meilleurs de l'ouvrage ». Car oui, le grand critique consacra au travail de de Nevers, une longue et minutieuse étude, dans la *Revue des Deux Mondes*, s'il-vous-plaît, laquelle étude a été recueillie depuis dans l'ouvrage intitulé : *Variétés littéraires.* Certes, jamais auteur canadien n'avait été à pareil honneur. Ce seul fait prouve assez le mérite de ce livre, si puissamment conçu.

C'est une idée, spéciale à de Nevers, que, si les Français fussent restés maîtres du continent, les peuplades indiennes n'eussent pas disparu, mais se fussent civilisées. Cette vue, dont personne, je pense, ne contestera l'originalité, il l'avait déjà émise dans *L'Avenir du Peuple Canadien-français* ; dans *L'Ame Américaine*, il la reprend, et lui donne plus d'ampleur et de relief. Je dirai que, dans son premier ouvrage, elle se présente à l'état d'intuition pure, et aussi généreuse. Ici, elle nous apparaît, contrôlée par l'étude, la réflexion, et s'érige presque en axiôme scientifique. Les différences d'attitude, entre les Français et les puritains, à l'égard des indigènes, sont parfaitement décrites. L'auteur

en tire des déductions que d'aucuns trouveront peut-être assez problématiques. Mais, sa théorie, pour discutable qu'elle soit, a du moins le mérite d'être neuve et d'avoir un aspect brillant.

Ce qui, par contre, ne souffre aucun doute, et ce qu'il montre finement, c'est que la guerre de l'Indépendance américaine a eu un motif surtout matériel ; son origine est d'un ordre tout pratique. Les habitants de la Nouvelle-Angleterre ont commencé à se soulever contre leur mère patrie, parce que le pouvoir royal voulait trop uniquement faire bénéficier le commerce anglais des richesses des colonies.

Et aussi, comme, à propos des puritains, l'auteur remarque finement, en s'autorisant de l'histoire du peuple juif, que l'esprit religieux peut très bien s'allier avec le désir des richesses.

Et donc, ce nouveau peuple, une fois appelé à la vie, commence son évolution. Et c'est charmant de suivre de Nevers, dans sa notation des phases diverses par lesquelles passe l'âme américaine, pour se composer une physionomie distincte.

L'élément celtique joue un très grand rôle dans les transformations qui s'opèrent, et refoule de plus en plus au fond des campagnes, ce qui peut rester du primitif noyau puritain. En raison de leur nombre et de leur esprit envahisseur, les Celtes modèlent en partie à leur image l'âme qui s'élabore ici, la baignent de leur couleur. Vous doutiez-vous, par exemple,que « l'origine de la réclame effrénée que les Etats-Unis ont mise à la mode à partir de 1820, était irlandaise ? Que les Irlandais avaient inventé ces tendances à l'exagération, ces procédés outranciers, qui sont devenus

l'un des traits caractéristiques du peuple américain? » Et avec quelle ironie l'auteur nous montre-t-il ces mêmes Celtes se faire les plus ardents champions de l'assimilation anglo-saxonne, chercher à imposer à tous la langue de leurs persécuteurs! Un phénomène, peut-être unique dans l'histoire, n'est-ce pas celui de cette race, qui a été battue, asservie, ruinée par l'anglo-saxon, et qui pourtant, dans ce milieu nouveau, s'acharne, par tous les moyens possibles, à convertir tout le monde au parler de ses tyrans séculaires? Or, ce phénomène vraiment extraordinaire, renversant, l'auteur le scrute, et nous en signale le danger.

De Nevers constate cependant — et cela est essentiel à sa thèse — que « l'unification anormale du dernier siècle se heurte maintenant à la réaction des groupes homogènes. » Comme ses observations sur la vie américaine ont un tour moins naïf que celles de tant de carnets de voyages! Chaque année, en effet, — c'est la mode, — des touristes européens, plus ou moins teintés de littératnre, viennent « découvrir » l'Amérique, et ne tardent pas à communiquer au public leurs impressions. Et il est ordinairement assez amusant, pour quelqu'un qui est du pays, de voir comme ils ont gobé les choses les plus banales, noté les faits les plus insignifiants. On dirait qu'ils ont cru rencontrer ici une humanité d'espèce différente, tant les paroles et gestes des Américains semblent les avoir étonnés. Ah! de Nevers, lui, ne tombe pas dans ce ridicule. Il n'a pas ces ébahissements de touriste, tout frais émoulu de sa province, devant des traits de mœurs aucunement expressifs d'une civilisation à part. Entre tant de faits et de manifestations, il sait choisir. Ce

qu'il remarque en vaut la peine. Ce qu'il consigne a une valeur représentative.

Quelles considérations magistrales sur la guerre de cécession, ses causes, son objet! Ah! voici que cet humanitarisme, que les âmes tendres prêtent si volontiers à Lincoln, est relégué aux calendes, s'en va rejoindre les mille lunes! La cause de cette guerre civile a été beaucoup plus politique que sentimentale. Et l'abolition de l'esclavage ne venait qu'à l'arrière-plan, dans les préoccupations de l'homme d'Etat qui présidait alors aux destinées de l'Union. Ce que Lincoln a voulu tout d'abord prévenir et empêcher, c'est la scission, le démembrement de le confédération américaine. Cela est irréfutablement établi.

Quels éclairs sillonnent tout à coup tel ou tel chapitre, illuminent, d'un jour nouveau, les questions les plus débattues! Par exemple: «depuis la guerre de sécession, il y a prédominance de la libre-pensée chez les protestants américains.» Cela est d'une absolue vérité. Et voici une autre sentence, qui n'a dû plaire qu'à demi à Brunetière, mais qui, en revanche, devait faire les délices de Tardivel: « En résumé, aux Etats-Unis, quoi qu'en disent les optimistes — et Brunetière n'était-il pas du nombre? — les religions sont en décadence.» C'était bien la pensée de Tardivel, mieux renseigné là-dessus que l'illustre critique.

Il faudrait un long temps pour bien exposer les mérites divers de *L'Ame Américaine*. Comme documentation seulement, cela est d'une valeur peu commune. De Nevers n'a reculé devant aucune tâche, si ingrate qu'elle fût, pour donner à son livre ces inébranlables assises que constituent les faits et les chiffres. On est, à la fois, surpris et édifié

de voir un esprit comme le sien, d'un tour si littéraire et si romantique, aligner des statistiques, non moins arides que précises, entasser des chiffres, dresser des bilans. Le souci de l'exactitude dans l'information n'a jamais été poussé plus loin. Bien des chapitres sont dignes d'un élève de l'Ecole des Chartes par la conscience et la sûreté de leur érudition. Et quelle acuité aussi dans l'observation ! J'apprécie particulièrement ses remarques sur le journalisme américain, les universités américaines, etc. Ce que *L'Ame Américaine* suppose de labeur effrayant, on le devine. L'auteur lui-même s'en est expliqué à un ami : « Pour arriver à publier sept cents pages, j'ai dû en écrire plus de six mille. J'ai consulté plus de deux mille ouvrages. J'ai dépensé ce qui me restait de forces. Car ma santé est maintenant compromise à tout jamais. Je suis dans la dernière période du mal qui doit m'emporter. Mais je ne regrette rien ! »

La conclusion de cet ouvrage peut se résumer ainsi : « Deux langues, en dehors de l'anglais, survivront en Amérique, le français et l'allemand. Le vingtième siècle va trouver principalement dans l'Est et dans l'Ouest, des groupes homogènes fiers de leur passé, désireux de ne rien abandonner de leur héritage ancestral, décidés à cultiver leurs aptitudes héréditaires et les langues qui en sont les canaux de transmission. Un jour viendra où la frontière qui sépare le Canada des Etats-Unis aura disparu, où l'Amérique du Nord ne formera qu'une seule et vaste république ; et nous avons l'ambition de constituer dans l'Est un foyer de civilisation française qui fournira son apport au progrès intellectuel, à la moralité et à la variété de l'Union. »

Voilà l'idée qui se dégage de ce livre que Brunetière appelait « l'un des plus intéressants qu'on ait publiés depuis longtemps sur l'Amérique. » J'allais dire : voilà le rêve de de Nevers. Il a considéré attentivement tout les éléments qui bouillonnent au sein de cette « fournaise ardente » qu'est la nation américaine. Des groupements primitifs, les uns sont en train de disparaître ; d'autres ont subi une élaboration qui leur a donné comme un caractère nouveau. Les Celtes sont les plus forts pour pousser à la fusion les contingents étrangers. Parmi ces derniers, il y en a qui courent au-devant de l'assimilation, qui l'appellent de tous leurs vœux ; d'autres, au contraire, y résistent, sont assez solidement bâtis pour ne jamais se perdre dans le grand tout. L'auteur entend, par là, les Allemands et les Canadiens-français. Les Germains et nous préparons donc l'avènement de ces « frontières morales qu'établira la diversité des idiômes au sein de la grande République. » Nul ne peut affirmer que ce soit là une utopie, ni que nos arrière-neveux n'en verront la réalisation. Car tout va vite, surtout de nos jours. Et les événements peuvent tout à coup se précipiter, et prendre la tournure que notre auteur considérait comme inévitable, et aussi comme bienfaisante pour notre nationalité. Il avait sans cesse devant les yeux l'exemple de la Suisse, où trois races, politiquement unies, vivent en l'harmonie la plus parfaite, tout en parlant chacune leur langue et en gardant leurs traditions respectives. Et il prévoyait, pour notre avenir, un état de choses similaire. Est-ce qu'aussi dans bien des provinces de France reliées à un pouvoir central, ne se parlaient pas des langues particulières, sans que cela nuisît le moins du monde à l'unifi-

cation sur les questions d'ordre général ou affectât le vrai patriotisme?

* * *

Quoiqu'il en soit, Mesdames et Messieurs, nous avons assez vécu dans la compagnie d'Edmond de Nevers, assez fréquenté ses œuvres principales, pour savoir à quoi nous en tenir sur la nature de son intelligence, et dans quelle « famille d'esprits » le classer.

Il était éminemment intuitif, il appartenait à la grande lignée des voyants, des penseurs. Il a enrichi ce domaine de l'ethnologie, qu'il a cultivé surtout, de contributions précieuses et qui resteront. Ses ouvrages ne se recommandent pas seulement par leur érudition solide, mais encore par les aperçus philosophiques qui, à chaque instant, sortent de l'exposé des faits et des situations, en expliquent la portée lointaine.

L'historien se contente de raconter. Mais un ethnologue, comme de Nevers, fait bien davantage. Sous les mouvements qui agitent plus ou moins confusément les peuples, il découvre des lois éternelles, étudie le jeu d'influences spirituelles, qui opèrent à l'insu des masses, — forces mystérieuses et inéluctables, que les anciens nommaient le *mens agitat molem*, et que nous appelons Providence. Il prédit le terme final auquel une évolution, à peine sensible à un œil ordinaire, doit aboutir. Il devance les temps. Il ne sait pas seulement synthétiser, en phrase lapidaire, toute une série de phénomènes, comme lorsqu'il dit que, tandis

qu'en Europe « la tolérance a frayé la voie au scepticisme moderne », en Amérique, « l'intolérance religieuse a été une force créatrice. » Mais, pénétrant profondément dans l'essence du présent, il y saisit le germe d'événements futurs, il annonce ce qui sera, il a quelque chose du prophète.

Des esprits de cette trempe rencontrent rarement un succès immédiat. Ils précèdent trop leurs contemporains pour que ceux-ci les apprécient à leur juste valeur. Ce sont des éclaireurs, des voyants. Ils vont là où les portent les quatre vents de l'esprit. D'être incompris, de leur vivant, ne trouble pas leur belle sérénité. Ils comptent sur l'avenir, la gloire future leur envoie déjà ses reflets. Ils se consolent d'être inconnus et méconnus aujourd'hui, dans la certitude absolue des revendications du lendemain.

Oui, de Nevers fut un penseur. Et il me paraît que, dans la famille des grands esprits, il a des affinités toutes particulières avec un Montesquieu, un Tocqueville, un Fustel de Coulanges.

L'ARTISTE

Mesdames et Messieurs

Penser est un don. Ecrire est un art. C'est même un art transcendant à tous les autres. Ecrire, c'est-à-dire refléter son être intérieur en des vocables,—faire ce que fait Dieu,—engendrer son verbe, donner l'âme, son âme à soi, à des mots, et, cette matière qui est à l'usage de tous, la ciseler

pourtant en finesse et en beauté, quoi de plus grand, quoi de plus difficile aussi !

Qu'est-ce que l'art ? La transposition, en splendeur, d'une idée. Le beau est la splendeur du vrai, c'est le vrai revêtu de ses harmonies, de ses rayonnements essentiels. Ecrire est un art, parce qu'il prend l'idée dans son abstraction immatérielle, et qu'il la dégage de sa subtile enveloppe, et la concrétise en une forme vivante et lustrée, souple et diaphane, et la rend en quelque sorte tangible.

Ah ! que Lamennais a eu raison, dans son merveilleux ouvrage sur *L'Art et le Beau*, de donner au style la prééminence sur tous les arts. On ne pourra jamais, non plus, trouver trop ridicule l'entreprise de ce monsieur qui prétendait « enseigner l'art d'écrire en vingt leçons ».

Un très haut penseur peut rester toujours médiocre écrivain, Et par contre, une forme de style, chatoyante et constellée, peut ne voiler que des pensées banales. Pourtant, il est assez rare de rencontrer un très bon écrivain, chez qui le don de penser ne soit à la hauteur des facultés artistes. On dirait que ce que l'on appelle la forme est inséparable du fond, qu'elle le présuppose. C'est bien, d'ailleurs, ce que semble affirmer Aristote, dans sa Rhétorique. L'inverse n'est pas nécessairement juste. Car, une pensée originale et forte ne s'exprime souvent, chez bien des personnes, qu'en vocables imparfaits.

Ceci posé — comment de Nevers a-t-il entendu et pratiqué « l'art d'écrire » ?

Il faut admirer d'abord la pureté bien française de sa langue. Et ce mérite, chez lui, est d'autant plus grand qu'il écrivait aux plus beaux jours de l'école décadente,

alors que bien des «jeunes» se faisaient gloire d'inventer des vocables, et, sous couleur d'élargir les vieux cadres, les brisaient absolument, sabraient toute syntaxe. Notre auteur, lui, s'est toujours gardé de ces excès, qui n'ont eu d'ailleurs, d'autre résultat que de faire éclore des œuvres inintelligibles, jurant par leur obscurité, avec la qualité maîtresse de notre langue, qui est d'être limpide. Ou encore, ces excès mêmes, peut-être, par la lassitude qu'ils engendraient, ont amené un retour du goût public vers la simple et claire littérature.

Quand je loue de Nevers d'être resté dans la saine tradition française, je n'entends pas insinuer qu'il en soit resté au XVII[e] siècle. Ah ! Que non pas ! S'il y a une idée fausse, dans l'instruction littéraire qui nous est donnée au Canada, c'est bien celle qui prétend que notre langue s'est cristallisée sous Louis XIV, avec tous nos grands génies, et que l'élaboration que son essence a subie, depuis, est à méconnaître, à rejeter. Mais quoi ! La langue française n'est-elle pas une langue de vie ? Vivante, n'évolue-t-elle pas avec le peuple qui la parle ? — Et, de même que nos façons de penser et de sentir ont revêtu des modalités nouvelles, ainsi a varié leur mode d'expression.

Or, de Nevers est bien moderne, très au courant des dernières acquisitions de la langue, des plus récentes inventions verbales.

Si c'est déjà beaucoup d'écrire une langue avec correction, avec pureté, cela ne suffit pourtant pas pour constituer, à proprement parler, l'écrivain.

Tout homme qui sait sa grammaire peut écrire avec pureté, et pourtant les grammairiens ne furent jamais ce

qui s'appelle des écrivains. On peut connaître par cœur toutes les règles de la Rhétorique, sans être, pour cela, un orateur. Et de même, on peut posséder sa grammaire sur le bout de ses doigts, et ne produire jamais que de pauvres essais décolorés. L'art d'écrire, comme l'art oratoire, suppose ce « je ne sais quoi » qui ne se définit pas, et qui est pourtant très réel.

« Barnave, tu n'a pas de divinité en toi », disait Mirabeau, à son collègue, qui était un merveilleux rhéteur, mais seulement cela.

Or, l'orateur ou l'écrivain-né, est, au contraire, celui qui a une « divinité en lui », le *mens divinior*, puissance mystérieuse, dont les opérations sont tout à fait incompréhensibles.

Comment se fait-il qu'avec les mêmes mots précisément, l'un produise de la beauté, et l'autre rien ? — Et comment expliquer également qu'avec les mêmes pinceaux et les mêmes couleurs, l'un réalise des œuvres divines et l'autre des barbouillages ?

Qui nous dévoilera ces mystères, que l'on pressent et que l'on constate, mais qui nous confondent ? Qui nous dira ce qu'est, essentiellement, l'art d'écrire en particulier ?

Or, ce « je ne sais quoi » d'indéfinissable qui constitue l'écrivain, qui lui fait trouver des « mots d'éternité », comme dit si bien M. Emile Faguet à propos de Pascal, le rend apte à frapper des sentences en une forme personnelle et définitive, — ce quelque chose qui ne s'explique pas, que le ciel donne en naissant, — et qui n'est pas le même chez tous, de Nevers le possédait.

Et voici quelques-unes de ses caractéristiques : d'abord,

l'abondance. — Cela coule de source. Joubert, analysant, par le menu, ses facultés intellectuelles, dit avec une certaine mélancolie, quelque chose comme ceci : « J'ai beaucoup d'idées, mais trop peu de formes de phrases. » Certes, de Nevers n'a sans doute jamais pensé à exhaler pareille plainte ; chez lui, les phrases se succèdent nombreuses.

Dans ses premiers écrits, elles naissent même avec une facilité que l'on peut qualifier d'excessive. Et le ton général de sa première manière rappelle un peu l'emphase déclamatoire de Jean-Jacques Rousseau.

Le souffle en est puissant, mais libre, désordonné, la couleur trop vive. Il y a là une force insuffisamment contenue, et qui perd de sa valeur en se dispersant et en se répandant trop volontiers. C'est la poussée violente en plein sol vierge.

Plus tard, cette générosité native se soumettra à un frein qui en régularisera le mouvement d'expansion et en centuplera aussi la portée. Le goût s'affinera dans l'étude et la fréquentation des modèles. Le mot serrera de plus près la pensée. De Nevers en arrivera à cette forme superbe, qui fait de la lecture de son *Ame Américaine* un délice.

Comme ce style a de fermeté nourrie et de belle sobriété ! Ce n'est pas la sécheresse, mais la concision. On sent de la vraie richesse sous ces airs de simplicité. L'ardeur juvénile s'est concentrée et donne à la phrase une allure de vie intense et contenue.

De Nevers a été un grand musicien. — Et je rappelle que Jean-Jacques Rousseau, Lamennais, Sully-Prudhomme par exemple, furent aussi, à tout le moins, des passionnés de musique. Et qui sait si tout écrivain n'est pas nécessaire-

ment mélomane ? N'y a-t-il pas d'intimes affinités entre la musique et le style ? — De Nevers était donc musicien. Il adorait Chopin, en particulier. Et c'était ravissant de l'entendre exécuter l'un ou l'autre de ses préludes. Il entrait alors en une sorte d'extase. Or, son sens de l'harmonie se révèle dans le bel équilibre de sa phrase et le choix du vocable. Je cueille, au hasard, quelques-unes de ses expressions. Par exemple, il parle de « cet éternel rêve, fait de mélancolie et de regret, qui flotte au fond des âmes pour toutes les choses disparues ! » Et encore : « Le Canada-français perd de cette attraction unique qu'exercent les patries bien définies et fermées. » Qu'admirer le plus dans cette sentence, de sa justesse ou du tour que l'écrivain lui a donné ?

Et encore : « Ce qui nous charme le plus dans les vers, ce ne sont pas toujours, ce ne sont pas seulement les pensées qu'ils nous communiquent ou les rêves qu'ils nous confient ; ce n'est pas tant le sens des paroles que le murmure qu'elles roulent : c'est ce chant obscur, cette incantation mystérieuse qui semble venir de derrière les mots, qui évoque de vieux souvenirs, fait vibrer en nous des fibres secrètes, et nous berce délicieusement, comme des accords mineurs d'une musique entendue dans le lointain. »

Douter du sens harmonique de celui qui a modelé une si musicale période, serait folie.

Entendez-le encore nous dire : « Quand je songe au passé de notre peuple, il me semble que j'entends frémir, au fond de l'âme canadienne, toute une germination mystérieuse, et je me dis qu'un monde latent de poésie, d'art, de grandeur intellectuelle, de noblesse morale, est là qui demande à

prendre un libre essor, qui aspire au soleil et à la vie. » — N'est-ce pas qu'on est comme emporté par le large souffle d'inspiration qui anime cette prose d'un lyrisme si intense?

J'ai dit, tantôt, que de Nevers se serait gardé de renier l'apport des tout derniers siècles au renouvellement continu de la langue. Trop intelligent pour voir dans la langue française un fossile, et trop de son temps pour n'en pas adopter les plus récents vocables, pourvu que l'autorité académique les eût sanctionnés, il s'est encore montré moderne en ceci, même, que son style, très personnel, porte le cachet de notre époque, ne retarde aucunement.

Il me serait facile d'extraire de son œuvre des citations assez longues, lesquelles, mieux sans doute que tous mes développements, vous prouveraient son mérite comme écrivain. Mais je vous ai retenus longtemps déjà, et je craindrais, en insistant davantage, d'abuser de votre attention. Toutefois, qu'il me soit permis, avant de clore notre étude, de vous mettre sous les yeux un ou deux exemplaires de la maîtrise de de Nevers en fait de style.

Il annonça d'abord une prédilection très marquée pour la couleur. Et son *Avenir du Peuple canadien-français* est même en teintes un peu chargées.

La culture qu'il se donna eut le bon effet d'atténuer sa palette, et de renforcer une qualité essentielle chez tout artiste, — le dessin.

Comme dans *L'Ame Américaine* le contour est plus net, la ligne mieux arrêtée ! Et tout s'enlève en demi-tons discrets, qui séduisent le regard, sans le fatiguer ni l'éblouir. Le plus souvent même, ici, dans la première partie surtout,

l'auteur échange volontiers le pinceau pour le burin. Il ne peint plus, il cisèle le bronze, il l'assouplit et le fouille. Il y a là, en effet, toute une galerie de bas-reliefs dans lesquels ressortent, en vigueur, toutes les portions d'humanité qui travaillèrent plus ou moins consciemment à la genèse de ce monde nouveau.

Entre ces petites merveilles d'art, j'en veux choisir une, où la physionomie si particulière du puritain est comme médaillée :

« On peut, en quelques traits, résumer le caractère puritain, car chez eux ni les élans de l'esprit, ni les impulsions du cœur n'avaient libre jeu ; tout, dans leur vie, était soumis à une discipline inexorable ; chacune de leurs paroles, chacun de leurs actes, chacun de leur geste était réglé et réglementé ; ils étaient ce que les avaient faits la doctrine de Calvin et leur hérédité anglo-saxonne : sobres, austères, pieux, énergiques, patients, intéressés, âpres au gain, fanatiques. Les quelques rares penchants, auxquels ils livraient leurs âmes, étaient violents en raison de leur concentration même. Ils possédaient surtout cette force, qui, plus que toute autre, assure aux peuples la prééminence, et aux individus le succès, la force de la volonté. Ils avaient apporté d'Angleterre les institutions du gouvernement local, et emprunté à la bible des formes théocratiques de vie en commun ; des traditions anglaises et des préceptes israélites, ils tenaient l'amour et le respect de la fortune. Ils ne demandaient à la vie ni ses jouissances ni ses sourires, car ils étaient convaincus que cette terre est une vallée de larmes ; aussi leur histoire est-elle généralement sombre et

n'offre-t-elle rien de ce caractère idyllique, qu'on aurait pu s'attendre à trouver dans des établissements agricoles, où règnait une grande pureté de mœurs. »

Mesdames et Messieurs, — cette chose, qui a le charme et la beauté d'une médaille antique, je voudrais la voir inscrire, en lettres d'airain, sur le socle du monument fameux où Saint-Gaudens a synthétisé le puritain. Elle complèterait, il me semble, l'œuvre du sculpteur, ou plutôt en dégagerait la profondeur psychologique.

Et ce profil de Washington, que je désire du moins vous laisser entrevoir : « On a dit du fondateur de la République américaine qu'il n'avait pas montré de qualités extraordinaires comme général, qu'il n'avait remporté aucune de ces victoires qui font époque dans la vie d'un peuple. Mais l'armée qu'il commandait n'était ni aguerrie, ni dévouée, ni soumise ; il en a tiré tout le parti qu'il était humainement possible d'en tirer. Il a su temporiser, lasser l'ennemi et attendre son heure. C'est vis-à-vis de ses compatriotes surtout que sa stratégie s'est exercée. C'est contre l'égoïsme, l'apathie, l'esprit d'indiscipline et l'instinct particulariste des Américains qu'il a eu principalement à lutter. Une grande part des succès obtenus par Washington a été due sans doute à ce qu'il n'a pas cru au désintéressement des masses. J'ajouterai, bien qu'il m'en coûte, que Washington a peut-être également assuré la durée de son œuvre et les destinées de sa patrie en ne croyant pas à l'abnégation des peuples ou des gouvernements... Cette santé morale parfaite, cet équilibre mental supérieur, que rien ne pouvait ébranler, dont Washington donna des preuves toute sa vie. »

Quelle finesse et quelle fermeté de touche ! Le héros gagne à être débarrassé de la légende qui le magnifie, le situe presque hors nature, et ramené aux proportions de la vie réelle et de la vérité historique. Combien d'autres preuves pourrais-je vous apporter de la virtuosité d'Edmond de Nevers, de la belle facture dont il sait revêtir sa pensée !

CONCLUSION

Monsieur le Président

Mesdames et Messieurs

Voici que j'achève cette conférence, dont l'unique objet était de définir le « genre d'esprit » d'Edmond de Nevers et de vous donner quelque idée de sa « manière » comme écrivain. Je vous ai seulement parlé de ses œuvres principales. Et vous en avez admiré, je pense, l'unité patriotique, l'acuité d'observation, la richesse suggestive, la bonne tenue littéraire. Il a laissé d'autres ouvrages, par exemple une traduction des *Etudes sur les Etats-Unis*, de Matthew Arnold, assez élégamment faite pour que l'on croie lire plutôt une œuvre originale que la transposition en notre langue d'une pensée étrangère ; — aussi un roman inédit : *L. B. Z. Chamard, l'illustre tribun canadien* — où le psychologue exerce à nouveau ses rares qualités de perception au mouvement de notre vie nationale et à la notation de nos mœurs judiciaires et politiques. L'analyse de ces dernières œuvres nous entraînerait trop loin et ne

ferait d'ailleurs que nous confirmer dans la haute idée que nous avons dû nous faire de ce *penseur* et de cet *artiste*.

***

Dans un petit poème italien, que de Nevers a lui-même traduit, et inséré, d'une main tremblante, en son carnet intime, se trouve un vers bien mélancolique, et où notre ami devait voir un reflet de son propre état d'âme :

> Quand je serai mort et que tu viendras
> Chercher ma croix au cimetière,
> Dans un coin ignoré tu la trouveras peut-être,
> Et mille fleurs seront nées autour d'elle.
> Cueille alors pour tes blonds cheveux
> Les fleurs nées dans mon cœur,
> Ce sont les poésies inspirées que je n'ai pas écrites.

« Les poésies inspirées que je n'ai pas écrites »...

Ah ! que d'œuvres encore il avait conçues, il avait pensées, qu'il savait qu'il ne pourrait jamais écrire ! Que de rêves intellectuels il caressait, sans espoir de les réaliser jamais ! Il était à cet âge où l'on peut se promettre un long avenir de labeur et de joies fécondes, et déjà il se sentait irrésistiblement emporté vers les régions d'où l'on ne revient pas. Les anciens disaient : « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. » Peut-être est-ce, en effet, un privilège de s'en aller, quand on a l'âme encore pleine d'espoirs et de rêves, quand l'esprit entrevoit de riches moissons, avant le déclin des facultés, la déchéance de l'être, — toutes choses qui sont comme le triste prélude de la désagrégation finale.

Mais ceux qui restent doivent verser des soupirs et des regrets en voyant partir prématurément ces frères, tout brillants de promesses, et de qui l'on pouvait tant attendre. Et ce n'est pas sans un attendrissement mélancolique que j'ai essayé d'évoquer devant vous, ce soir, Mesdames et Messieurs, la douce figure de cet Edmond de Nevers, trop tôt ravi aux lettres canadiennes-françaises.

Des regrets ! Des soupirs ! Ah ! il en montait aussi de son âme, à lui, lorsqu'il entendait retentir, toujours plus près, non pas, cette fois, « les accords mineurs d'une musique perçue dans le lointain », mais son propre glas funèbre. Et sa tristesse s'est épanchée en ce chef-d'œuvre qu'il a intitulé :

IN VIA MORTIS

« O vous, foules nombreuses des morts, qui dormez sous le vert manteau de la terre, je viens à vous avec un corps plein de chaleur et de vie, avec des yeux qui rient et qui pleurent, un cœur fait pour l'amour, un cerveau sans cesse traversé de pensées dont le rayonnement rapide fait pour moi le jour.

« Le flot de ma vie s'en va vers vous, mon Dieu ; bientôt je voyagerai entre les rives sans fin de l'immense éternité.

« Morts, qui dormez sous mes pieds, avant longtemps, sans doute, j'arriverai au milieu de vous, nu, dépouillé de toutes les vanités de la vie, de sa lumière, de sa puissance, de ses désirs terrestres, de ses haines mesquines, dépouillé des trésors et de l'or que j'ai réunis pendant une heure, dépouillé même de cette demeure de chair.

« Ames immortelles, dont les corps fragiles posent re sous ce gazon, bientôt je vous suivrai »...

Comment ne pas admirer la sincérité d'accent et le rhythme de ce chant d'adieu ? C'est une gemme sombre, —

une fine et précieuse améthyste de deuil, — à sertir avec le *Souvenez-vous des Morts* ou *L'Hymne des Morts* de Lamennais.

En vous le citant, les deux vers, si magnifiquement frappés, d'Alfred de Musset, me reviennent :

> Les chants désespérés, sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Cet *In via mortis* est un « pur sanglot », — sanglot atténué, attendri par les surnaturelles intuitions, par tout ce que la croyance antique met dans l'âme de douce certitude, — et, à cause de cela précisément, d'autant plus « beau », d'autant plus « immortel ».

La profondeur de ses regrets n'empêcha pas, en effet, de Nevers d'accepter son destin avec une résignation toute chrétienne. Et, c'est les traits empreints de cette sérénité majestueuse, que donne la soumission à la Providence divine, qu'il s'est acheminé à travers l'allée des tombeaux. La Providence, il en avait toujours reconnu l'action dans l'histoire, dans l'évolution des peuples, dont il avait fait l'objet de ses méditations de penseur. Il n'eut aucune peine à subir celui de ses décrets qui vint l'atteindre personnellement, et l'arrêter tout net, et pour jamais, dans sa carrière d'écrivain. Aussi a-t-il mérité de voir ses dernières heures bercées au murmure de ces *novissima verba*, si poétiques, si suaves, et qui portent si facilement l'âme vers l'éternité.

Mesdames et Messieurs, la figure d'Edmond de Nevers ne m'apparaît jamais seule. Son souvenir ne revit pour moi que mêlé à celui de sa sœur, de sa douce Evangéline,

qui le comprenait si bien, qui devinait ses pensées, partageait ses rêves idéals.

Elle était artiste aussi, musicienne de génie. Quand la maladie eut terrassé son frère, elle s'en fit, plus que jamais, la compagne, la consolatrice. Elle veilla sur ses jours, tout comme un ange. Et lorsqu'il s'en fut allé, elle le suivit de bien près. On eût dit que l'âme du frère, en s'envolant, avait déraciné l'âme de la sœur. Ces deux esprits affinés n'ont pas tardé à se rejoindre par delà la vie.

Et désormais, — pour finir par un souvenir classique, bien permis en un sujet où nous avons traité littérature, — désormais, tous deux inséparablement unis, se promènent et vont par les Champs Elysées, attentifs aux harmonies éternelles dont ils ne percevaient ici-bas que l'écho affaibli, le regard ouvert sur la Beauté essentielle et sur le Principe Infini de tous les arts.



La Nazaréenne

LA NAZARÉENNE

—

... Que tu es belle, ô mon amie,
que tu es belle !

... Là-bas, — dans son décor limpide, sous les saphirs de son ciel, sur ce même sol antique, d'où elle avait germé autrefois, — ma pensée avait plaisir à évoquer la Vierge, fille de Juda, — l'idéale Nazaréenne. Et il me semblait la voir flotter devant mes yeux, — dans toute sa grâce de primitive, — onduler au-dessus de sa terre natale.

Cette femme, absolument belle, en qui tout ce que Dieu avait épandu de traits délicats sur les vierges, ses sœurs, se trouvait supérieurement résumé, porté à sa suprême efflorescence, — comme elle ressemblait peu aux somptueuses madones des maîtres, dont j'avais l'œil encore tout ébloui.

Je la trouvais plus simple, plus près de nous, plus vraie, sans en être, cependant, moins divine.

Les artistes, eux, l'avaient chargée d'or et de pierreries, vêtue de soie et de pourpre, entièrement occidentalisée. Sauf l'étiquette, ils en avaient fait une grande dame quelconque, de leur temps et de leur pays. Le type sémitique se reconnaissait-il dans cette physionomie, — italienne ou flamande, espagnole ou française ?

Mais là-bas, en son milieu, la douce Nazaréenne, la pure vierge orientale, revivait, pour moi, dans la vérité de ses traits et de sa tenue. Et, ce que j'admirais, tout d'abord, en elle, c'était l'extrême simplicité de sa mise.

Ses vêtements étaient d'une étoffe qu'elle avait tissée elle-même, — solide, si rude. Leur beauté venait de leur couleur, voyante, chatoyante, — où les teintes du ciel palestinien étaient comme emprisonnées, — de leur majestueuse ampleur. Rien de compliqué. Une tunique, un long manteau flottant, — abail ou izar, — un voile, servant de coiffure, et retombant presque jusqu'aux pieds, — voilà tout.

Mais ces choses tout unies, peu nombreuses, drapaient si bien sa personne, l'enlevaient en grandeur, assuraient à tous les membres aisance et libre jeu.

Les modernes accoutrements blessent les lois de l'esthétique; leur complexité trahit un état d'âme, troublé par tant de vaines préoccupations. Leur accumulation, leur disposition mal calculée, prouvent une complète méconnaissance des règles de l'harmonie.

Tandis que, par les moyens les plus simples, la Nazaréenne, au contraire, obtenait les effets les plus pittoresques, — tant les souples draperies rehaussaient sa grâce virginale; — tant les lignes du corps se jouaient, se fondaient dans les larges plis de l'étoffe.

Son visage, — parfaitement ovalin, — avait juste assez de chair pour la richesse du modelé, trop peu pour l'empâtement des reliefs. Il offrait comme la synthèse de la beauté israélite. Les qualités les plus rares du type sémitique s'y reflétaient, s'y épanouissaient.

Pourtant, s'il avait une accentuation propre, et, je dirais, nationale, l'on n'y relevait aucun caractère trop spécial, trop exclusif. Il me paraissait empreint des plus beaux signes de l'humanité générale, de l'humanité idéale, — transcendante aux races et aux frontières.

Ses yeux, grands et noirs, avaient des profondeurs de transparence. C'était comme si tout l'azur oriental se fut changé en ébène, — en ébène diaphane, — et se fut cristallisé, là, au fond de ces orbites. Ils n'avaient pas la veule expression des nôtres, leurs teintes souvent indécises, leurs reflets changeants. — En leur essence, sombre et limpide, semblait habiter un rêve très doux. On les sentait accoutumés aux longues contemplations sereines, à fixer des pensées éternelles. Leur éclat s'avivait encore de la couleur mate du teint, — de cette peau très particulière, où le sang n'afflue pas, et qui semble l'indice d'une vie plus régulière et plus normale.

S'il me fallait, pour peindre le charme étrange de ces yeux, recourir à une comparaison, — je dirais qu'ils ressemblaient à deux sources jumelles, — serties dans un creux de pierre brune.

Jamais on ne la voyait ni ne l'entendait rire. Seul, un sourire fin errait sur sa figure. Et, quand elle parlait, se découvraient de belles dents blanches, pareilles, a dit le poète sacré, « à un troupeau de brebis qui montent de l'abreuvoir. »

J'observais encore, chez la Nazaréenne, ses mains longues, fuselées. Les travaux du ménage ne les épargnaient pourtant pas. Elles s'occupaient des mille détails d'intérieur. Mais, si elles touchaient à tout, c'était pour le ranger,

l'embellir, — sans recevoir, des besognes les plus ordinaires, et parfois les plus rudes, la moindre déformation.

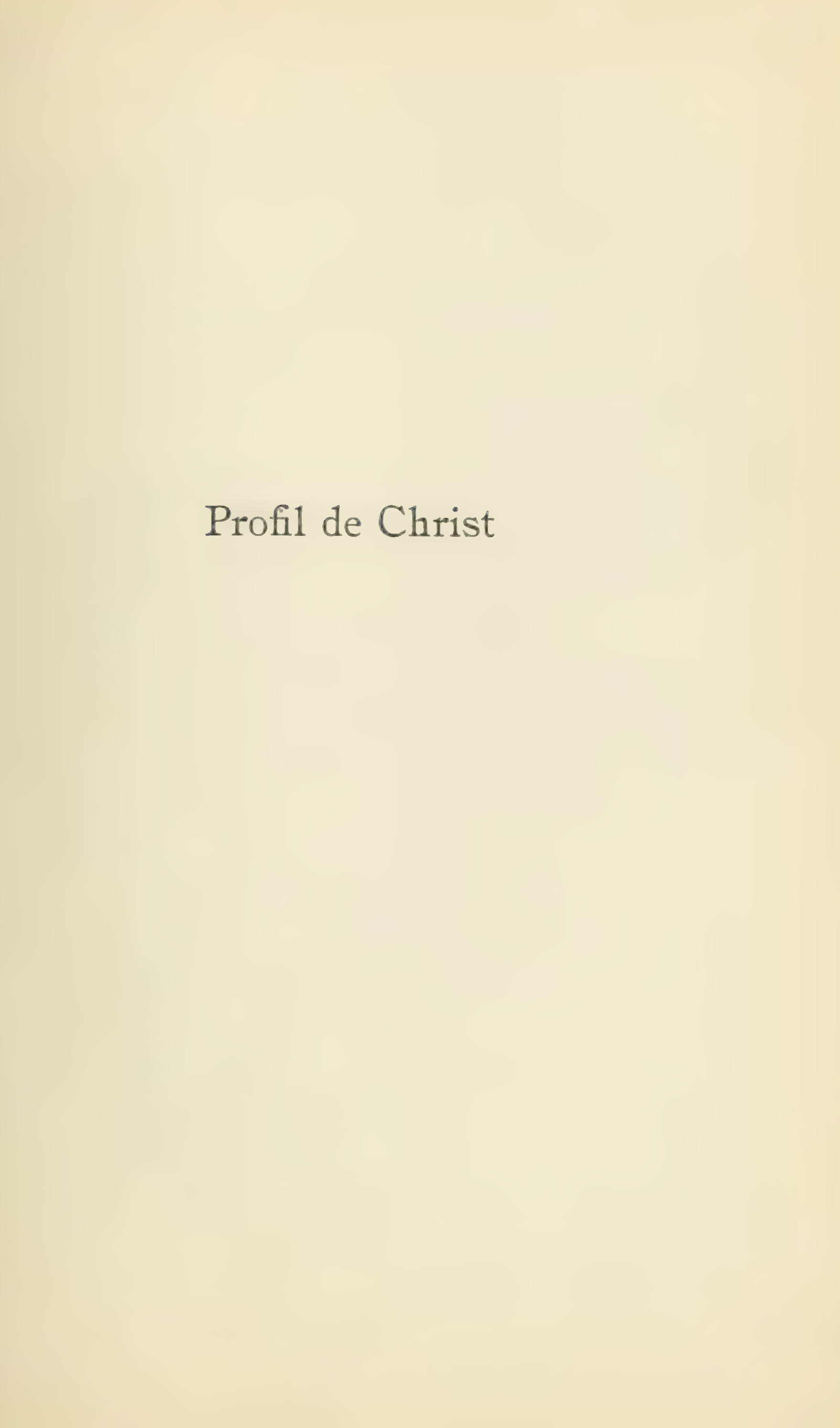
Cette finesse des doigts, ce joli dessin de la paume, — marque de noblesse intellectuelle, — mettaient à notre orientale une séduction de plus. Et, quand cette main, d'un si suave contour, s'adonnait, par exemple, à des ouvrages de broderies, on ne savait qu'admirer le plus, — d'elle-même, ou des arabesques qu'elle traçait, des fleurs qu'elle faisait éclore.

Tout en elle annonçait une âme claire, doucement résignée, — une âme de soleil et d'azur, — parfaitement soumise à l'ordre éternel, à mesure que s'en déroulaient les manifestations.

A sa virginale beauté, s'ajoutait tout le rayonnement qui émane d'une jeune mère.

Et, c'est cela surtout qui la faisait exquise, qui la rendait divine, — l'alliance merveilleuse, ineffable, en sa personne auguste, des grâces de la jeune fille et des charmes de la jeune mère...

Nazareth, — printemps 1906



Profil de Christ

PROFIL DE CHRIST

—

Au sculpteur PIERRE FEITU

... O maître, — mes yeux ne peuvent se détacher de ta dernière et plus sublime création : elle me séduit, me ravit, m'absorbe dans son rayonnement supérieur, me pénètre de surnaturelle jouissance, m'invite à l'extase.

La ligne en est si pure, le modelé si rare.

Et, quelle pensée, sereine et transcendante, habite, imprègne cette physionomie, s'en dégage, en découle, l'enveloppe, en hausse la beauté plastique, la revêt d'infini ! Comme l'éternité de l'être s'y révèle en clair, s'y montre en transparence !

Ton atelier abonde en formes nobles.

— Telle figure est simplement belle, toute en dehors, presque sans âme, satisfaite de vivre, un peu dédaigneuse, à force de triomphes faciles, trop sûre, peut-être, de son empire sur les hommes.

— Ce visage émacié, ces traits tendus, ce regard fixé sur l'au delà, cette contraction de tous les muscles du cou, cette concentration vers des choses invisibles, — oh ! tout cela exprime bien le délire mystique, l'obsession de toutes les facultés par un rêve religieux, où la vérité se mêle faible-

ment à la chimère, non pas le tranquille équilibre des extases chrétiennes, mais la névrose de l'illuminisme.

— Voici une synthèse ethnique ; dans ce bronze, qu'on dirait qui va quitter le socle où il pose à peine, tant l'espace, l'inconnu, l'attire, le sollicite, n'est-ce pas la civilisation américaine qui est merveilleusement personnifiée,— civilisation inquiète, fiévreuse, tourmentée, si pressée d'agir, d'aller toujours plus vite, emportée en un élan vertigineux ?

Et je ne sais quoi, sur le galbe de cette statue, — qu'une telle énergie anime, ébranle toute, qui vibre magnifiquement, — achève de rendre la caractéristique de ce monde, dont l'essor général est surtout matériel, et qui est moins tenté par les spirituelles spéculations que par les conquêtes de l'industrie. Si ses traits se fussent davantage affinés, ils n'eussent qu'imparfaitement reflété l'ordre, plutôt inférieur et positif, des aspirations qui règnent en ce milieu. En leur laissant, au contraire, de l'âpreté, de la dureté, l'artiste a fait œuvre harmonieuse, en laquelle l'attitude et la physionomie se fondent, pour signifier une mentalité, si étrangère à tout atticisme encore.

— O la douce image élyséenne !

Poème diaphane, tu symbolises les pensées subtiles, les délicates nuances de sentiments. Tes lèvres ne s'ouvrent que pour moduler les sons exquis. En ta grâce, souple et délicieuse, s'épanouit l'âge d'or. Tu es la fleur charmante des civilisations très vieilles, le produit d'une lente et longue sélection, opérée par les siècles. Ton essence aérienne, ta

forme extraordinairement épurée, l'élégance innée et souveraine de ton maintien, tout cela, tu le dois aux générations de penseurs, d'artistes, de poètes qui t'ont précédée. Des multitudes de travailleurs obscurs se sont dépensé pour toi, ô richissime héritière, pour te faire une âme fluide, ce *mens divinior* dont parlait le vieil Horace, uniquement éprise de beauté, impressionnable aux sonorités du verbe, frissonnante aux manifestations diverses du génie.

... Marbres roses, calcaires teintés d'aurore, médaillons translucides, fermes bronzes, — toutes choses où l'idéal s'est fixé sous les doigts du sculpteur, où le modèle humain revit en perfection, où le type absolu de notre espèce s'est empreint ineffablement, — ah ! comme je voudrais pouvoir vous mieux chanter !

Et pourtant, ô maître, tu rêvais d'une réalisation plus haute.

Aussi bien, quel artiste vrai voulut jamais rester dans les bornes du créé, n'a pas senti l'inspiration l'attirer dans l'infini ? — Le « tourment du divin », — lequel ne l'a connu, n'a soupiré après la Source Eternelle, d'où la beauté s'épanche inépuisablement sur le monde ? — Lequel n'a essayé de remonter jusqu'au Principe fécond, duquel émanent les formes esthétiques ? —

Hélas ! les sculpteurs anciens, dans leurs aspirations vers le divin, se perdaient dans des abstractions vides ou se heurtaient à des matérialisations grossières, trop voisines de notre vie. Que pouvait le ciseau d'un Phidias devant les conceptions rabaissantes du polythéisme grec ? —

Trois fois heureux, au contraire, l'artiste chrétien, car il

ne peut errer dans sa recherche de l'Idéal infini. Son rêve de beauté est sûr de rencontrer, non pas des demi-dieux, sujets à nos passions humaines, mais l'Essence incommunicable et toute sainte, l'abîme sans fond de l'Etre. La foi dirige immédiatement sa contemplatiou vers un objet précis et adéquat.

L'Absolu, le Divin, l'Exemplaire incréé des splendeurs connues, l'évangile le lui indique : c'est le Christ, Personne infinie, supérieure à toutes nos contingences, Verbe Divin, consubstantiel au Père, incarné dans le sein d'une Vierge. L'Idéal, — le voilà, dépassant toutes les envolées du génie, — et réel, cependant, concrétisé, à jamais vivant !

Notre monde, pour l'avoir vu, en est resté ébloui...

Maître, la figure dont tu rêvais, et dont la séduction te laissait insatisfait toujours, devant les plus fines œuvres de tes mains, — c'était donc celle du Christ, Verbe Eternel fait chair.

Or, cet Idéal absolu, — n'est-il pas décourageant, à cause de sa sublimité, et de sa complexité ? N'est-il pas, plus que tout autre, inaccessible ? — Comment, avec de la matière, modeler des traits augustes, où le type humain revive sa meilleure et plus universelle expression, — des traits qui offrent comme la synthèse des races, la fleur de notre espèce ? — Comment, à travers ces lignes, faire sentir l'intangible, faire irradier l'invisible, l'incorporelle substance, mettre à ce visage d'homme le sceau divin ? — Comment, sans atténuer trop, sans risquer d'anéantir son caractère terrestre et mortel, le revêtir pourtant de spiritualisme et d'éternité ? —

Ah ! quelle tentative hardie, — vouloir sculpter le Verbe,

— évoquer le Personnage Infini, qui devait à l'opération ineffable de l'Esprit-Saint son alliance avec notre nature, qui tenait d'une création directe de la Toute-Puissance divine tout ce qu'il nous avait emprunté de chair, et dont même l'être physique était empreint d'incomparable perfection !...

Et pourtant, ô maître, — cette œuvre si haute, et comme impossible, — ton génie l'a créée.

— Sous tes doigts, le Christ a reparu dans le mystère insondable de sa double vie. Par ton art, le Fils de l'Homme s'est reflété, en traits fidèles, dans l'argile malléable, pour se fixer après, immuablement, dans la pérennité du bronze.

Ta réalisation me frappe, d'abord, par sa note traditionnelle, et savoureusement mystique.

On dit de suite en la voyant : *Ecce Homo*, — « voilà l'Homme », — voilà le Christ que l'éducation catholique nous a appris à connaître, à aimer, à adorer ; voilà l'Idéal dont s'est bercée la croyance de nos pères et qui soutient toujours notre conscience, à nous, les derniers venus dans la foi. On le reconnaît, tant il correspond à cette image intérieure que l'orthodoxie, — je veux dire l'Evangile et l'Eglise, — a gravée en chacun de nous.

La ferveur, l'intensité d'expression qui l'animent, rappellent les figures dues aux vieux ciseleurs moyen-ageux. Tandis que, par la pureté des lignes, le fini du modelé, le joli dessin de la gorge, les ondes délicieusement flottantes de ses cheveux, la scrupuleuse régularité de ses traits, il égale peut-être les plus belles œuvres de la Renaissance.

En cette synthèse si personnelle, — la piété naïve des

primitifs revit en plus subtile et plus savante exécution : — tout l'art d'un Michel-Ange revit en piété.

Ce type est transcendant ; il a juste assez du caractère sémitique. Le particulariser davantage eut été une faute. Il fallait, tout en le situant dans une race, dans sa race, lui donner cette allure ouverte et souveraine, qui permette à toutes les portions d'humanité de se réclamer de Lui, de voir en lui le plus magnifique rejeton de l'espèce entière.

Ce type est éternel : par delà la forme visible, l'on devine l'Infinie Nature. La substance lumineuse sature de clarté le fragile être de chair sous lequel elle se dérobe, le pénètre de sa vertu.

— O sculpteur, — ce merveilleux profil, fruit de ton inspiration la plus haute et de ta solide croyance, évocation, la plus complète que je sache, de « la Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle », — éveille en mon âme un sentiment qui surpasse tous les autres : il l'émeut d'amour pour le Christ Jésus, retrempe sa foi, fait jaillir en elle les sources de l'adoration divine...

Dis-moi, ô maître, — pouvais-tu donc rêver d'une meilleure gloire ?...

La Culture intellectuelle

Conférence
donnée
à Fall-River (Bowenville)
le 8 novembre 1908

LA CULTURE INTELLECTUELLE

—

Mes chers amis

Un phénomène que, pour ma part, je désespère de pouvoir jamais bien m'expliquer, c'est qu'on puisse passer sa vie sans lire, et non seulement sans lire, mais sans en avoir même le goût et le désir, sans regretter aucunement que les nécessités de l'existence ne vous en laissent pas davantage le loisir, ne vous en fournissent pas plus souvent l'occasion.

Car, il y a deux choses certaines, en nos milieux surtout, — d'abord, que beaucoup ne lisent pas, et qu'ils ne lisent pas, moins parce que leurs occupations les en empêchent, que parce qu'ils n'en éprouvent pas la plus légère envie. Cela ne leur dit absolument rien, la lecture. Et qui sait même si plusieurs ne vont pas jusqu'à s'imaginer, jusqu'à penser, par devers eux, que c'est bien perdre son temps que de l'employer à cela ? — A quoi bon se procurer des livres ? A quoi bon chercher à s'en assimiler la substance ? A quoi cela mène-t-il ? N'y a-t-il pas, dans le monde, mille autres choses plus importantes à faire ?

Voilà le raisonnement secret de bien des personnes, non pas seulement parmi le peuple, mais chez les professionnels, chez des hommes qu'on pourrait supposer initiés aux mystères joyeux, aux délices de la vie livresque, pénétrés de l'importance de la lecture et de l'étude, pour l'avenir des individus comme pour celui des sociétés.

Mes chers amis, — je suis bien assuré qu'une pareille disposition est loin de vos esprits, et qu'au contraire vous aimez à charmer vos heures libres par la fréquentation des bons auteurs. Et, en venant, ce soir, vous parler de la lecture studieuse comme d'un devoir personnel et social, au quel nous n'avons pas le droit de nous soustraire, j'ai la certitude d'entrer dans vos pensées et de me trouver en harmonie intime avec vos sentiments.

* * *

L'homme n'est grand que par l'esprit. — Toute notre dignité vient, non certes de la matière, mais de l'intelligence. Par la matière, nous appartenons au règne animal, à l'ordre inférieur des corps. Or, à ce point de vue, — et c'est la remarque d'un saint Père, — il y a des animaux qui l'emportent sur nous en force, en souplesse, en agilité. Si l'on dit, de l'homme, qu'il est le roi de la création, ce ne peut donc être à cause de son être physique, c'est en vertu de ses facultés spirituelles.

Vous connaissez l'histoire, ou mieux le poème de sa création. Dieu se prépare à ce grand œuvre par des essais successifs.

C'est du fond de son éternité qu'il appelle les mondes, et qu'il convoque, pour le louer, l'armée des astres du matin, selon la magnifique expression de la Bible. Mais, quand le temps lui semble venu de réaliser l'homme, ah! son Verbe, évocateur du néant, ne se contente plus de retentir en souverain dans les espaces vierges et insondables. Il se montre, il intervient, il pétrit de l'argile, la modèle en traits harmonieux, et puis, il y répand son propre souffle, il la marque de son empreinte, y infuse une âme faite à son image et à sa ressemblance.

Cela, c'est un poème, ai-je dit, — et le plus divin de tous! Comme il chante bien l'infinie sublimité de notre origine, la transcendance de notre nature!

Nous avons donc en nous un principe agissant et subtil, impondérable et immortel, comme l'essence même divine de laquelle il émane. C'est par là que nous sommes grands, et que nous commandons à tout l'univers visible. La création matérielle trouve en nous sa synthèse et son couronnement. Et les philosophes disent très bien que « l'âme est la forme du corps, » — non seulement en ce sens que le corps lui doit le mouvement et la vie, mais en ce qu'elle en fait tout le charme et la beauté. Si notre œil a de l'éclat et de la profondeur, notre voix d'exquises modulations, notre physionomie tant de mobilité et de finesse expressive, notre attitude générale une noblesse si particulière, et tellement distinctive du reste de la nature matérielle, cela vient uniquement de l'âme.

Or, cette essence précieuse, qui se subdivise en deux facultés maîtresses, — intelligence et volonté, esprit et amour, — que demande-t-elle de nous? Quels devoirs nous

impose-t-elle ? Et, pour m'en tenir à celle de ses facultés qui se nomme l'intelligence ou l'esprit, quelles peuvent être les aspirations de l'intelligence ? Quels sont les droits de l'esprit ? Et qu'exige-t-il de nous ? — Est-ce Victor Hugo, est-ce Lamartine, est-ce Sully-Prudhomme ? Je ne me souviens plus. Mais je sais qu'un grand poète, dans une de ses plus jolies méditations, interpelle de la sorte une étoile du ciel :

> Doux rayon d'un globe de flamme,
> Charmant rayon, que me veux-tu ?

Eh ! bien, ce rayon, qui nous tombe, en ligne directe, de la lumière inaccessible où Dieu habite, et qui est notre esprit,— que peut-il donc nous vouloir ?

Il est de la nature d'une faculté d'être faite pour un objet, vers lequel elle tend comme vers ce qui la perfectionnera. Ainsi, cette faculté, qui se nomme visuelle, ou le regard, est faite pour saisir les couleurs et les formes. Cette autre faculté, qui s'appelle l'ouïe, est faite pour percevoir les sons. Ainsi de suite. Et nos facultés ne nous ont pas été données pour rester oisives. Au contraire, elles veulent se mouvoir, s'exercer, chacune dans la sphère qui lui est propre ; elles aspirent à réaliser les actes pour lesquels elles ont, précisément, une aptitude innée.

Notre intelligence, faculté immatérielle, a donc nécessairement son objet, qui ne peut être que l'intelligible, le compréhensible. Or, pour descendre de ces sphères un peu abstraites, pour sortir des formules philosophiques, — notre esprit est créé pour la vérité et pour la beauté, son domaine

est celui de la science et de l'art, il veut connaître. Il demande à être continuellement perfectionné par des actes qui soient la mise en exercice de son aptitude à connaître, qui le constitue essentiellement. En d'autres termes, notre intelligence appelle la culture, — une culture plus ou moins intensive, suivant les conditions de notre état de vie, et tant de circonstances dont il faut évidemment tenir compte, mais la culture.

C'est Aristote qui dit du cerveau de l'enfant qu'il est *tabula rasa*, comme une table rase, une table sur laquelle il n'y a rien, aucun objet n'a encore été posé. Mais cette table est destinée à recevoir quelque chose, c'est-à-dire à s'enrichir de pensées, de connaissances, à s'orner de ces reflets immatériels, qui sont tout ce qui reste des essences, après qu'une opération mystériense les a dépouillées de leur forme sensible. Ce serait mal à nous de vouloir détourner nos facultés corporelles de leur objet naturel, de les empêcher de se mouvoir dans leur légitime sphère d'action, et de se parfaire par l'exercice. Il le serait bien davantage de ne pas s'occuper de son intelligence pour la cultiver, l'assouplir, l'étendre, la féconder, et de lui fermer ces régions sereines de la connaissance, où elle peut seulement se satisfaire. Mais ce serait comme un suicide dans l'ordre de l'esprit. Puisque nous ne pourrions, sans faute, refuser à nos puissances inférieures de leur laisser accomplir toute la série d'actes destinés à les accroître et à les perfectionner humainement, à combien plus forte raison nous est-il défendu de laisser notre intelligence croupir dans l'ignorance ; tâtonner dans les ténèbres, elle qui nous fait ce que nous sommes et de qui nous tirons toute notre

dignité. Quelle erreur ce serait de refouler ses aspirations ardentes vers la vérité et vers la beauté !

Goethe mourant s'écriait : « Plus de lumière ! » — C'est là le cri éternel de l'âme humaine. Elle est curieuse de voir, elle soupire après le plein jour de la pensée. Son regard veut embrasser des horizons saturés de clartés. Les ombres lui répugnent. Elle-même est un rayon détaché du soleil Infini, et sa substance lumineuse aspire à se dilater et à s'épanouir dans une atmosphère tout embrasée d'étincellements.

Or, où se trouve-t-elle donc, la vérité métaphysique, morale ou esthétique, qui est l'objet de notre intelligence ? Et qui la lui dispensera ? Notre esprit veut connaître, comme notre œil voir, et nos oreilles entendre. Or, vers qui ou vers quoi se tournera-t-il pour apaiser son tourment de vérité et de beauté ? — Vous a-t-on jamais cité la parole si émouvante du prophète Jérémie : « *Parvuli petierunt panem.* — Les petits enfant ont demandé du pain » ? — Les petits enfants, c'est la multitude des intelligences, et le pain qu'elles réclament est ce pain supersubstantiel, l'aliment supérieur et incorruptible du verbe, de la pensée. Où est-il ? L'essence cérébrale dont nous voulons nous nourrir, où la chercher ?

Vous vous souvenez du mot fameux par lequel le Père Lacordaire ouvrait ses conférences de Notre-Dame de Paris : « L'homme est un être enseigné. » Cela est très vrai. Mais cela ne signifie pas que l'enseignement doive être uniquement et nécessairement oral. Sans doute, il nous vient, d'abord et ordinairement, par les lèvres d'un professeur.

Et nous restons soumis, plus ou moins longtemps, à la tradition orale. Le maître est, pour les jeunes intelligences, l'intermédiaire naturel de l'idée, sa parole nous dispense l'instruction et l'adapte graduellement à notre capacité réceptive.

Mais le jour arrive où l'esprit, prenant conscience de sa force, sort de tutelle. Et, il ne peut, toutefois, se suffire à lui-même. Qui donc remplacera auprès de lui le maître disparu ? De qui lui viendra l'aliment spirituel dont il ne peut se passer sous peine de languir et de décroître ? — Et d'ailleurs, le professeur même, mais où puise-t-il la matière de son enseignement ? Dans quoi prépare-t-il ses cours ? Qui lui fournit la substance que son cerveau élabore et s'assimile pour la transmettre ensuite à ses élèves ? Il n'invente pas toutes ses idées. Quelques-unes peuvent lui être personnelles, lui appartenir en propre. Mais ses intuitions les plus neuves lui ont été suggérées, ses déductions les plus hardies ont leur source dans des notions empruntées. Qui donc l'inspire, lui aussi ? Qui ? —

Ah ! la réponse est toute prête. Aussi bien, vous l'avez devinée déjà, il me semble, et je crois la voir voltiger sur vos lèvres.

Oui, le principe de toute connaissance, la source de tout enseignement, c'est le livre. La tradition orale, qui nous est donnée dans les classes, est à base d'écriture, repose sur le livre. A la rigueur, on peut se passer d'un professeur. Et, il y a de ces savants qu'on appelle des « autodidactes », qui se sont instruits eux-mêmes, sans le secours d'aucun pédagogue. Et le maître n'est jamais, d'ailleurs, qu'un initiateur ; il nous ouvre les voies de la pensée ; il nous forme à

certaines méthodes et guide nos premiers pas dans le sentier de la science, pour nous laisser ensuite continuer seuls notre marche, libres de porter où nous voulons nos recherches.

Que si l'on peut arriver à posséder une science, réelle et profonde, sans l'aide d'un intermédiaire humain, cela serait-il possible sans le livre? Absolument pas. Le livre est essentiel dans l'œuvre de la connaissance. C'est sur lui qne tout est assis. Rien ne le supplée, tandis qu'il supplée aux maîtres les plus éminents. Il renferme la science.

Ouvrez-les donc, ces bouquins plus ou moins jaunis, et respirez le parfum fortifiant qui s'en dégage. C'est là que l'esprit humain est venu, d'âge en âge, consigner ses découvertes et inscrire ses conquêtes ; — là que les penseurs ont fixé leurs visions sur le monde et sur la vie, et qu'un Pascal, par exemple, a laissé, dans tous les ordres de vérités, de ces formules définitives que M. Emile Faguet appelle si bien des « mots d'éternité » ; là que les poètes ont modulé leurs chants les plus divins, ciselé en beauté leurs rêves les plus fugitifs et les plus idéals ; — là que tant d'artistes, follement épris de la forme, ont dessiné les plus capricieuses arabesques verbales, infiniment berceuses. Le livre c'est l'histoire, la science, la physique, la philosophie, le livre, c'est l'esthétique. Tout l'apport, toutes les contributions des siècles au grand fond de la connaissance humaine, sont concentrés là.

Et c'est pourquoi, à un moment critique de l'histoire, les moines du moyen-âge ont rendu à l'humanité un service absolument inappréciable. Quand l'Europe entière était balayée pas les barbares, qui sabraient tout sur leur passage, qui incendiaient tout, qui voulaient détruire toute

civilisation, tout vestige d'art et de savoir, — qui donc a sauvé le livre de la ruine ? Qui ? Ah ! Enfermés dans leurs monastères, qui étaient en même temps des forteresses, — les moines copiaient et recopiaient les manuscrits antiques, et préparaient silencieusement la transmission de la pensée grecque et romaine aux âges à venir. Que leur geste fut beau et qu'il fut sauveur ! Sans eux, le monde retournait à la barbarie primitive. Les moines ont conservé et alimenté le feu sacré du génie à l'intérieur de leurs cloîtres. En sauvant le livre, ils ont sauvé la culture, la civilisation, ils ont sauvé l'humanité. Gloire à eux !

Mes ehers amis,— la conclusion à tous nos raisonnements s'impose, et la voici :

Puisque notre intelligence est faite pour connaître la vérité et la beauté, et que la vérité et la beauté sont contenues dans le livre, que le livre les exprime sous leurs aspects divers, en représente toutes les modalités, — c'est là, et non pas ailleurs, qu'il faut aller les chercher. En d'autres termes plus concrets, c'est dans la lecture et dans l'étude que l'esprit rencontre son objet, et puise le seul aliment qui puisse le satisfaire. On ne s'instruit pas en regardant le ciel, ou en rêvant à la lune. On n'acquiert des notions solides qu'en fréquentant les bons auteurs. Il ne suffit pas de les effleurer de l'œil, il faut les pénétrer, s'assimiler lentement leur substance. Songez que M. Jules Lemaître, pour un, avouait candidement, l'an dernier, dans la première de ses merveilleuses conférences sur Jean Racine, qu'il avait lu cet auteur plus de cent fois. Quel exemple ! Qui ne lit pas reste ignorant, c'est fatal. Or, rester ignorant, c'est manquer à un de-

voir humain que je considère comme essentiel, puisque c'est empêcher l'intelligence d'atteindre sa fin, ou sa perfection. La perfection d'une puissance, c'est de passer à l'acte. La perfection de la puissance intellectuelle, c'est donc l'acte d'intelligence. — Plus un esprit s'orne de connaissances, plus il est actif, plus il se perfectionne par conséquent, mieux il atteint sa fin. Et j'ajouterai aussi : plus il est humain, c'est-à-dire mieux il réalise l'idéal de notre nature.

Les Romains, précisément, ont inventé un mot profond pour désigner les Belles-Lettres, ils ont dit : *Humaniores litteræ.* Comme cela est riche de sens ! Les « lettres plus humaines », c'est-à-dire qui font, qui rendent plus humain. Et c'est le rôle de la culture intellectuelle, bien comprise et bien pratiquée, de nous faire approcher de plus près, et comme étreindre, la forme exemplaire de l'homme parfait. Or, chacun ne doit-il pas avoir à cœur de se modeler d'après le plus haut type de notre espèce ? La lecture sérieuse et studieuse nous y aidera. C'est une erreur de croire que les dons naturels suffisent à tout, et qu'un esprit brillant trouve ses ressources en lui-même. Quelles que soient la force et l'étendue de notre intelligence, elle ne donnera aucun fruit, ne produira aucune moisson, si elle n'est cultivée et fécondée par la lecture. La plus riche terre demeure stérile, si on ne la retourne et on ne la sème et on ne l'irrigue. Et l'esprit le mieux doué, s'il est laissé à lui-même, n'opèrera jamais rien qui vaille.

Fénelon avait certes, un très grand talent. Et voyez-le, cependant, consacrer tout son temps à l'étude, et, même dans ses visites pastorales, emporter quelque livre, qu'il lisait et annotait en cours de route. — Bossuet avait du

génie. Mais, comme, ce principe naturel, il l'a developpé par un travail immense! Bossuet a lu énormément. Et Ozanam a dit très bien, que, sous chaque phrase de Bossuet, il y a un monde de science. — Napoléon avait du génie. Et certes, son intelligence supérieure ne resta pas inactive. Loin de là! A l'âge où d'autres commencent à peine leur carrière spirituelle, Napoléon avait déjà lu, et mis en fiches, des bibliothèques entières. Et l'on conserve, à Florence, je crois, les monceaux de notes qu'il avait prises de ses lectures. Cela indique un labeur effrayant. Avant de devenir, selon la belle expression d'Albert Sorel, « le plus merveilleux des essayistes », et précisément pour se préparer à l'être, Napoléon avait pris contact avec tous les maîtres de la pensée, avait pénétré dans l'essence de leurs œuvres. — Non, ni Fénelon, ni Bossuet, ni Napoléon n'eussent tant brillé et tant produit, s'ils ne se fussent donné une lecture aussi considérable, s'ils n'eussent aiguillonné leur beau génie par la contemplation, la fréquentation assidue des modèles que nous ont légués les siècles.

Je pourrais multiplier à l'infini les exemples. Mais cela est-il nécessaire? — Il me semble que nous voici suffisamment persuadés tous de la place qu'il faut donner à la lecture dans l'organisation de notre vie. Sans la lecture, pas de culture intellectuelle, et sans culture intellectuelle, pas de vraie civilisation. Or, là où la civilisation ne règne pas, c'est la prépondérance des instincts matériels, la prédominance des éléments inférieurs de notre nature. La culture installe l'ordre, établit tout conformément à la véritable hiérarchie. Pour notre bien personnel, comme pour l'avantage de la société au milieu de laquelle nous

vivons, donnons à notre intelligence son pain, son aliment. N'allons pas rendre vaines ses aspirations si légitimes vers le beau et le vrai. Car nous serions les premiers à en souffrir personnellement. Et, au nom du progrès, la société aurait le droit de nous en faire un reproche.

Je n'ai parlé qu'en thèse générale. A chacun de faire l'application pratique de ce que j'ai dit, selon sa mesure de talent, selon les circonstances, selon les loisirs que peuvent lui laisser les nécessités de l'existence quotidienne. Mais, quels que soient nos soucis matériels, et si étrangers que soient nos travaux ordinaires aux préoccupations d'ordre intellectuel, nous pouvons, en donnant régulièrement chaque jour seulement quelques minutes à l'esprit, à la pensée, nous procurer une culture suffisante. Aimons les livres, revenons-y, tous les soirs, notre labeur fini, comme, après une marche dans le désert, où il a supporté le poids de la chaleur et du jour, le voyageur, trouvant enfin une oasis, s'y asseoit pour y goûter le repos, la fraîcheur, y savourer le rêve.

Pas plus tard que dimanche dernier, j'ai été témoin d'un spectacle qui m'a frappé, et que je m'étais bien promis de vous signaler.

Je marchais aux abords de notre couvent, quand je vis venir un vieillard, — un homme du peuple, — aux cheveux tout blancs, à la figure jaunie et ridée, mais au regard singulièrement vif et expressif. Il avait à la main un livre, et se dirigeait du côté de notre bibliothèque paroissiale. Or, ce volume, qu'il se préparait à échanger contre un

autre, il le feuilletait encore, il en lisait certains passages : on aurait dit qu'il voulait, jusqu'au dernier moment, en jouir, bien se pénétrer de sa substance, s'imprégner de sa moelle.

C'était beau, — ce souci d'intellectualisme, chez ce vieillard ; je trouvais cet exemple suggestif, j'en admirais la rare et spirituelle harmonie. Et je me disais : « Ah ! pour peu que les jeunes voulussent bien faire de même, — ce que nous réaliserions, en dix ans, de progrès, ce que nous étendrions, en ces milieux, notre influence ! . . . »

Mes chers amis

Je vous laisse sur ce « geste » idéal. A vous de l'imiter.



Priez ainsi

PRIEZ AINSI

—

Notre Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas contenté de prêcher à ses disciples la nécessité absolue de la prière, mais encore il leur a appris comment il fallait prier.

La prière est, en effet, l'acte religieux par excellence. Vous connaissez la définition qu'en donne le catéchisme, et qui n'est que la traduction de la parole magnifique d'un saint Père : « *oratio est ascensio intellectus in Deum* », la prière est une élévation de l'âme vers Dieu, une ascension de l'intelligence jusqu'au cœur de la lumière inaccessible où Dieu habite. Et saint Denys l'Aréopagite a aussi caractérisé cet acte d'un mot qui nous en peint bien la majesté : il dit que, lorsque nous prions, Dieu se dévoile à nous, et que nous sommes mis en sa présence, et que nous lui parlons face à face, « *revelata mente adsumus ipsi.* »

Certes, c'est un privilège éminemment consolant que de pouvoir ainsi, à notre gré, être admis à l'audience du Maître Souverain du ciel et de la terre, et l'intéresser aux choses de notre vie. Mais la grandeur même du personnage auquel nous nous adressons nous impose des devoirs de tenue, d'attitude, et j'allais dire d'étiquette, auxquels nous ne saurions manquer sans rendre vaines nos supplica-

tions, et sans risquer même d'encourir sa disgrâce. L'acte immense de la prière ne produit des fruits que s'il est accompli dans certaines conditions et revêtu des qualités qui lui sont essentielles. L'Evangile en indique plusieurs. Nous nous arrêterons à celles qui nous paraissent être les principales.

I

Et d'abord, la prière doit être humble.

Qu'est-ce que prier, si ce n'est demander ? Et Mgr Gerbet a très bien dit de la prière que « c'est le cri d'une indigence qui espère. » Or, l'indigent a sans doute le droit de tendre la main et de demander l'aumône. Mais ne faut-il pas aussi qu'il ait conscience de sa misère et qu'il s'en humilie ? Que diriez-vous d'un malheureux qui viendrait vous tendre la main d'un air arrogant et en levant un front superbe ? Le pauvre doit garder l'humilité essentielle à sa condition, et, non seulement reconnaître sa détresse, mais encore que celui auquel il s'adresse est capable de l'en tirer.

Voilà bien l'état d'âme qu'il faut apporter à cet acte si important de la prière : le sentiment, la conviction de notre néant : que sommes-nous, en vérité ? Tenons-nous de nous-mêmes la vie ? N'est-ce pas Dieu qui nous l'a donnée et qui nous la conserve ? N'est-ce pas sa grâce qui nous a faits ce que nous sommes, au point de vue surnaturel ? Sans sa grâce, nous ne pouvons avoir même une bonne pensée. Et alors, si nous voulons que Dieu nous continue ses faveurs, il faut les lui demander sans doute, mais entremêler à nos prières l'aveu de notre propre impuissance. De même que

nous ne serions pas disposés à secourir un pauvre qui n'aurait pas conscience de sa misère et qui ne s'en humilierait, ainsi Dieu se détourne de l'âme qui le prie, mais qui n'a pas le sentiment de sa faiblesse.

C'est bien là l'enseignement que Notre-Seigneur a voulu concrétiser dans la parabole si expressive du Pharisien et du Publicain.

Tous deux entrent dans le Temple pour prier. Le Pharisien se rend droit au sanctuaire, et là, debout, face à face avec l'Eternel, lui rend grâces de ce qu'il n'est pas comme les autres hommes, et se loue lui-même de son formalisme et de ses vertus. Le Publicain, au contraire, est resté à l'entrée du Temple, se regardant comme indigne de pénétrer plus avant dans la maison de Dieu. Courbé sous le poids de sa misère, il se frappe la poitrine, demande à Dieu pardon de ses fautes, et le supplie de regarder à la profondeur de son néant. Qu'arriva-t-il? Le Publicain s'en retourna chez lui justifié, tandis que le Pharisien n'avait réussi qu'à réveiller, par son attitude orgueilleuse, la colère céleste.

Cette parabole, tombée des lèvres du Verbe fait chair, ne nous permet pas de douter que l'humilité soit une qualité essentielle à la prière. Dieu secourt les âmes qui se dépouillent de toute vaine prétention et qui s'abîment devant lui dans la conscience de leur néant. Ces âmes lui plaisent, non seulement parce qu'elles lui font l'aveu de leur néant, mais encore parce qu'elles reconnaissent que de Lui seul peuvent leur venir le salut, la consolation et la vie. Elles trouvent, dans leur humilité, des accents qui vont jusqu'à son cœur. Et ce cœur s'ouvre, sa pitié se laisse fléchir, sa générosité s'épanche à larges flots. Et il n'est pas de grâce

qu'il ne soit prêt à leur accorder, pas de plaie morale qu'il ne veuille guérir, pas de misère si profonde qu'il ne se plaise à combler.

Ouvrez l'Évangile. La plupart des miracles que le Christ-Jésus a opérés, n'ont-ils pas été le fruit de prières faites avec componction ? Pourquoi a-t-il guéri le fils du Centurion, sinon parce que ce dernier s'était reconnu indigne de le posséder, Lui, Verbe Incarné, dans sa maison, et lui avait humblement confessé sa misère, et sa foi en sa puissance infinie ? Et pourquoi a-t-il guéri la fille de la Chananéenne, sinon parce que celle-ci s'était proclamée la dernière des femmes, et avait accepté de bon cœur l'épreuve qu'il avait imposée à son humilité et à sa confiance ? Et ainsi du reste.

Notre Seigneur s'est toujours laissé toucher par les supplications émanant de cœurs vraiment humbles, à la fois conscients de leur propre néant et de sa puissance divine.

II

— La prière doit être simple.

L'Évangile dit très bien : « *nolite multum loqui* », quand vous priez, ne vous embarrassez pas dans un flux de paroles. Car nous nous adressons à Dieu. Et Dieu est la science infinie. Il connaît tout ce qui nous regarde, tous nos besoins, toutes nos misères. A quoi bon alors vouloir les lui détailler par le menu, et inventer ces complications de demandes qui ne servent qu'à embrouiller l'esprit ? S'il est un point sur lequel il faille « y aller bonnement avec le bon Dieu »,

selon l'expression de S. François de Sales, c'est bien sur ce point de la prière. Et c'est une fausse mystique que celle qui expose à se perdre dans un dédale de supplications.

Sans doute, il est permis et louable de demander à Dieu telle grâce en particulier. Mais l'abus serait de vouloir, par exemple, dans chacune de nos prières, énumérer la longue série de vertus chrétiennes ou de qualités surnaturelles dont nous voudrions que nos âmes fussent ornées. Et il serait non moins importun de vouloir attirer l'attention divine sur les nombreuses faveurs temporelles dont nous croyons avoir besoin.

La meilleure attitude à prendre est de se mettre sérieusement en la présence de Dieu, puis sans chercher à vouloir préciser, dans une infinité de formules, toutes les demandes que l'on a à lui adresser, le prier simplement de vouloir bien jeter un regard favorable sur la multiplicité de nos besoins et y subvenir. Ou mieux, la formule de prière à employer, dans toutes les circonstances de notre vie, quelles que soient nos peines et nos misères, est toute trouvée et indiquée. C'est Notre-Seigneur lui-même qui l'a apprise à ses disciples, et qui l'a léguée aux âges chrétiens comme un modèle incomparable de supplication. Je veux parler du « Notre Père ».

Ah ! n'allons donc pas tourmenter Dieu avec le détail infini de nos indigences, la longue nomenclature des faveurs variées que nous attendons de sa miséricorde. N'allons pas nous mettre l'esprit à la torture pour inventer des formules rares de demandes. La prière la plus belle, la plus substantielle, la plus compréhensive qui soit de tous nos besoins, comme aussi la plus courte et la plus facile, le plus

à la portée de toutes les intelligences, la plus propre à faire impression sur le cœur de Dieu, puisqu'elle est l'œuvre même de son Fils, c'est le Notre Père. O la divine formule, directement et essentiellement divine ! Elle dit tout, elle renferme, dans sa concision, toutes les choses que nous devons demander à Dieu, et elle les énonce suivant leur ordre de valeur. Rien n'y est oublié de ce qui importe à notre corps et à notre âme. Celui qui la récite a l'insigne honneur de répéter des paroles qui ont été moulées par le Fils de l'Homme, sur lesquelles il a mis l'empreinte de sa divinité, et auxquelles il a attaché une efficacité souveraine.

Certes, nulle prière ne surpasse celle-ci en beauté et en simplicité. Ce qui fait précisément le mérite et la grandeur de la prière du Rosaire, par exemple, c'est qu'elle unit harmonieusement les deux formules d'oraison, les plus divines qu'il y ait par leur origine et leur essence : le Notre Père et la Salutation Angélique. Personne n'osera prétendre que ce soit là des formules compliquées. Rien de plus facile, même à des lèvres d'enfants. Et pourtant, il faut bien que, sous leur simplicité, se cachent les plus merveilleuses choses, puisqu'elles nous sont venues directement du ciel.

III

— La prière doit être constante.

Quelle est la condition du succès dans les affaires temporelles ? L'intelligence, sans doute, mais peut-être surtout la volonté, la constance. Pour réussir, il faut assigner à

son activité un but louable, et y marcher sans s'en laisser détourner par aucun obstacle.

Il en est ainsi dans l'ordre surnaturel. Dieu finit toujours par récompenser ceux qui concentrent leurs énergies à acquérir telle ou telle vertu. Et, pour ce qui est de la prière, en particulier, il n'accorde ses dons qu'à ceux qui persévèrent à les lui demander. Les Actes nous disent que les Apôtres « *erant perseverantes unanimiter in oratione* », persévéraient d'un seul cœur dans la prière. Voilà un exemple que tous les chrétiens devraient suivre. Certes, Dieu, dans sa bonté, exauce parfois une demande aussitôt qu'elle est formulée. Mais, selon le cours ordinaire de sa providence, il attend le plus souvent assez longtemps avant de nous accorder l'objet de nos désirs.

Et qui oserait lui en faire un reproche? Nous doit-il quelque chose ? Est-il tenu de céder à nos ordres ? Même s'il ne nous écoutait jamais, pourrions-nous nous en plaindre avec justice? Il est le Maître. Les faveurs qu'il dispense sont absolument gratuites. Aucun mérite de notre part ne nous assure des droits sur les trésors infinis. Dieu pourrait donc devenir sourd à nos supplications sans que nous puissions nous croire lésés le moins du monde. Mais non, il les écoute et veut les exaucer. Seulement n'a-t-il pas raison de retarder l'accomplissement de nos désirs ? S'il se montrait trop facile à se rendre à nos vœux, nous apprécierions moins ses grâces, nous les tiendrions en moins haute estime. Et aussi, il aime à éprouver notre foi, à voir jusqu'où peut aller notre confiance en lui, notre constance à l'implorer. Cesser de le prier parce qu'il ne nous exauce pas à la première demande, serait une infidélité qui blesserait

son cœur. Au coutraire, redoubler de supplications, alors qu'il paraît le moins les accueillir, ne jamais douter de sa bonté, même alors qu'il en remet les manifestations, voilà qui est de nature à l'attendrir.

Se pourrait-il qu'un Dieu, dont l'essence est toute bonté, ne se laissât pas toucher enfin par une constance inébranlable à l'invoquer? L'histoire des âmes prouve le contraire. Daas cette lutte, pourtant si inégale, entre une pauvre âme humaine et Dieu, c'est Dieu qui se laisse vaincre toujours, et qui accorde avec abondance ce qu'elle demande. Pour triompher des résistances divines, il faut seulement la constance, la persévérance dans la prière. C'est là la condition du succès. Qui donc oserait dire que cela dépasse ses forces?

* * *

Toute prière, pour être efficace, doit donc partir d'un sentiment profond de notre néant, et de la majesté de ce Dieu à qui rien n'est impossible ; — elle doit éviter les formules compliquées et rares, et s'en tenir à ces modèles si simples et si grands, que le Christ et l'Eglise nous ont appris ; — elle doit enfin être persévérante, et d'autant plus fervente que Dieu met plus de lenteur à l'exaucer. La constance dans l'imploration ne reste jamais sans récompense.

Efforçons-nous d'imprégner nos prières de ces trois qualités essentielles, qui, seules, peuvent les rendre fructueuses.

La Fiancée mystique

Allocution
pour le
Cinquantenaire de profession religieuse
de la
T. R. Mère Marie Bertrand Sheridan
Supérieure des Dominicaines
de Fall-River

LA FIANCÉE MYSTIQUE

—

Monseigneur [1]

Mes Révérends Pères

Et vous, ma Très Révérende Mère

Nous nous unissons à vous, ce matin, pour commémorer le mystère très auguste qui s'est accompli dans votre âme, voici justement un demi-siècle.

Ah ! l'on craint presque de toucher à des réalités aussi subtiles. La main tremble au moment de lever un coin du voile sous lequel l'Esprit-Saint se plaît à abriter les opérations les plus délicates de son amour. Et je n'oserais, certes, le faire, si je n'étais bien sûr qu'un parfum d'édification, réconfortant pour nous tous, va s'exhaler de votre vie ouverte, — de votre vie consacrée par une fidélité si longue.

C'est sur la tête et sur les pieds de Jésus, que Marie-Madeleine voulut verser ce nard précieux, qu'elle avait enfermé dans un exquis vase d'albâtre. Le désir d'embaumer la chair immaculée de son Sauveur, — et de Lui prouver

---

1. Sa Grandeur Monseigneur Daniel-François Feehan, Evêque de Fall-River.

ainsi sa gratitude et son amour, — fut seul assez fort pour décider la timide femme à cet acte, tendre et prophétique, dont on devait si peu comprendre, autour d'elle, le sens et la portée, mais que le Christ goûta tant, et dont il loua, en termes magnifiquement ciselés, l'impérissable beauté odorante.

Le vase de votre cœur et de votre vie, — souffrez, ma Très Révérende Mère, que nous en brisions aussi le cachet, sur les longs cheveux flottants et sur les pieds adorables du Fils de l'Homme. Tout ce que ce cœur renferme d'essence rare n'appartient-il pas au Divin Maître? N'est-ce pas Lui — sa vertu, sa grâce — qui a macéré le nard de grand prix dont il déborde? Venez donc le Lui offrir, le Lui rendre, — en oindre, en parfumer sa chair incorruptible, — et nous enivrer à la fois, nous-mêmes, imprégner cette Basilique de son bon arôme délicieux. *Et domus impleta est ex odore unguenti.*

Ma Très Révérende Mère

— Il y a, de cela, longtemps, — un demi-siècle, ai-je dit tout à l'heure: *grande ævi spatium*, selon le mot des anciens, — période qui nous semble encore plus considérable, à nous, qui vivons si vite, et dont les années, si remplies, si intenses, comptent double, peut-être. — Vous étiez toute jeune alors, — une enfant. Et votre imagination, s'il lui arrivait de considérer l'avenir, s'y égarait, sans doute, en des rêves imprécis et roses, quand une voix, très douce, et

où perçait cependant un accent légèrement impérieux, vint solliciter vos facultés les plus fines, les fixer à jamais.

Et cette voix disait :

Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens !
  Les fleurs paraissent sur la terre,
Le temps de chanter est arrivé
  Et la voix de la tourterelle
Se fait entendre dans nos campagnes.
  Le figuier embaume ses fruits,
Et les vignes en fleur exhalent leur parfum.
  Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens !
Viens avec moi du Liban, ma fiancée,
  Viens avec moi du Liban !
Tu me ravis le cœur, ma sœur, ma fiancée,
  Tu me ravis le cœur par l'un de tes regards.
Que de charme dans ton amour, ma fiancée ! [1]

— Or, qui donc proposait ainsi de cueillir votre vie dans sa fleur ? Qui chantait, de façon si harmonieuse, si mystérieuse aussi, l'hymne de ses fiançailles avec votre âme toute neuve, votre âme printanière ? — Ne l'a-t-on pas reconnu à je ne sais quel souffle virginal, animant cet épithalame d'une immatérielle vibration ? N'est-ce pas là le cri d'un amour absolument éthéré ?

— Ah ! Celui qui vous appelait déjà sa fiancée, qui vous offrait le titre et la qualité d'épouse, qui vous invitait à le suivre, où qu'Il allât, et vous conviait à sa couche nuptiale toute semée de roses et de lys, — merveilleuse « litière faite de bois du Liban, soutenue par des colonnes d'argent, ornée d'un dossier d'or, feutrée de coussins de pourpre, tendue de

1. Cant. II, 10 et seq. IV, 8-9.

tapisseries artistement et amoureusement ouvrées[1] », — n'était autre que le Christ.

— Mystère que cette union éternelle de Jésus avec une créature d'élection, — cette assomption d'une âme au rang supérieur d'épouse du Verbe Immaculé, — mystère éblouissant, à force de blancheur ! O noces ineffables de l'Agneau Divin avec telle ou telle fille des hommes, comme vous dépassez infiniment les réalités terrestres ! Et, comme il faut être pur soi-même, pour comprendre quelque chose à votre nature, toute en ténuités et en clartés !

Et donc, Très Révérende Mère, — à peine le Christ Jésus, séduit par la transparence extrême de votre âme d'enfant, vous avait-Il fait entendre sa pressante invitation, que vous Lui répondiez, avec ferveur, dans toute la grâce naïve de vos seize ans : « *Ego dilecto meo.* » — « Je suis à mon bien-aimé. » — « *Dilectus meus mihi, et ego illi.* » « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à Lui. » — « *Trahe me post te.* » « Entraîne-moi après toi. »

Après toi, dans les champs de lys où tu aimes à paître, *qui pascitur inter lilia ;* — après toi, dans les jardins où tu cultives de grandes fleurs merveilleuses ; nous y verrons si la vigne pousse, si la fleur s'ouvre, si les grenadiers fleurissent, *si floruit vinea, si flores fructus parturiunt, si floruerunt mala punica ;* après toi, au parterre d'aromates, *in hortum suum ad areolam aromatum ;* — après toi, vers la montagne de la myrrhe et vers la colline de l'encens,

---

1 *Ferculum fecit sibi Rex... de lignis Libani. Columnas ejus fecit argenteas, reclinatorium aureum, ascensum purpureum media caritate.* Cant. III, 8-10.

vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris. Oui, oui, ô bien-aimé, *donec aspiret dies et inclinentur umbræ*, jusqu'à ce que luise le jour sans déclin et que les ombres de la terre se dissipent, je veux te suivre dans toutes tes voies, étranges et adorables, courir à l'odeur de tes parfums. *Trahe me post te ; curremus in odorem unguentorum tuorum.*

— Car Jésus, est, en effet, un époux très particulier. Et il exige, de sa fiancée, des choses rares.

— Veut-on savoir, au juste, quel Il est, cet Epoux divin, — ses goûts, ses attributs, ses habitudes, — et ce qu'il attend, par conséquent, de l'âme à laquelle il daigne s'unir ? Ecoutons. C'est la fiancée qui parle, — la fiancée idéale, — prototype, exemplaire éternel de toutes les autres :

Mon bien-aimé est blanc et vermeil :
  Il se distingue entre dix mille.
Sa tête est de l'or pur,
  Ses yeux sont comme des colombes
Au bord des ruisseaux
  Se baignant dans le lait.
Ses joues sont comme un parterre d'aromates,
  Une couche de plantes odorantes.
Ses lèvres sont des lis
  D'où découle la myrrhe.
Ses mains sont des anneaux d'or
  Garnis de chrysolithes
Son palais n'est que douceur,
  Et toute sa personne est charmante.
Il se nourrit parmi les lis... [1]

Que peut donc vouloir dire cette poésie infiniment savoureuse ? — Ah ! le symbolisme en est, à la fois, transcen-

---

1. Cant. I. 10 et seq. et VI. 3.

dant et limpide. Sous cette forme si neuve, et d'un lyrisme si frais, se cachent des réalités profondes. Toutes ces images embaumées signifient que le Christ Jésus est la pureté par essence, et qu'au moment de sa passion, de son «mystère,» comme parle Pascal, cette fleur immaculée, sans rien perdre de sa candeur, s'est empourprée dans des flots de sang. *Candidus et rubicundus ;* elles signifient que sa doctrine fut toute de charité, d'amour, que l'amour inspira toutes ses actions, *caput ejus aurum optimum*, *manus illius tornatiles*, *aureæ ;* — elles signifient que ses lèvres ne s'ouvrirent jamais que pour prêcher l'innocence de la vie et la mortification des sens, *labia ejus lilia*, *distillantia myrrham primam ;* — elles signifient, enfin, qu'il a pratiqué la simplicité et la douceur et les vertus les plus exquises, *oculi ejus sicut columbæ*, et qu'Il fait ses délices d'habiter dans les âmes blanches, *pascitur inter lilia.*

— Voilà, oui, voilà la clef de cet adorable cantique, qui est certainement le plus beau joyau de tous nos livres Saints. Voilà les qualités essentielles de l'Epoux divin. Et voilà aussi ce qu'Il demande de l'âme qu'Il se choisit pour fiancée, qu'Il appelle aux embrassements et aux extases de ses noces spirituelles.

— Or, Très Révérende Mère, comment avez-vous répondu à l'invitation divine ? Et qu'avez-vous fait, vous, fiancée de l'Agneau, pour vous assimiler à votre idéal ? — Laissez-nous effleurer, du moins, ces délicatesses, et respirer un peu l'arôme de vos vertus.

— Le Bien-Aimé est blanc, Il est immaculé, ses lèvres sont des lys, Il se plaît à cueillir des lys. —

Et vous, sa fiancée, — afin de vous conformer à Lui et de

Lui être agréable, — votre premier soin a été de mettre les lys de votre virginité à l'abri de toute atteinte. Et l'on vous a vue, alors, les transplanter dans ce « jardin fermé » que l'on appelle le cloître, les confier précisément à cet Ordre, qui a été nommé « l'Ordre-des-lys », — sans doute à cause de la tunique blanche dont il revêt ses élus, — mais surtout à cause de la virginité qui a brillé dans son Fondateur et dans ses saints les plus illustres, et du culte tout spécial qu'on y rend à la Vierge Marie, — Mère de la pureté.

— Là, dans le préau mystique, sous le seul regard de Dieu et des anges, — quelle jalousie n'avez-vous pas apporté à affiner votre candeur native, et à faire resplendir, d'un éclat toujours plus ferme et plus discret, la blancheur satinée de votre vertu !

— L'on a dit, d'un écrivain célèbre, que, sur le berceau de son enfant, il fut pris comme d'une « folie de blancheur » [1]. — Là, devant ces langes frais et purs, en face de cette petite âme plus fraîche et plus pure encore à peine voilée d'un peu de chair, — un rêve de choses immaculées commença d'obséder l'esprit du poète, et devait le suivre tout le long de sa carrière de dramaturge.

Sainte « folie de blancheur », apparentée à la « folie de la croix », — je sais une âme qui en fut éprise, dès le berceau de sa vie religieuse, et qui, sous l'empire de ce sentiment, en arriva à dompter tellement ses facultés physiques, à tellement les imprégner de spiritualisme, qu'elle les a rendues

---

1. Edmond Rostand, à propos de Henri de Bornier — dans son discours de réception à l'Académie Française.

absolument dociles à la loi de perfection, diaphanes, et comme impondérables.

— Cette âme, ma Mère, la connaissez-vous, et pouvez-vous me dire son nom ?

— La tête du Bien-Aimé est un or très pur, ses mains sont des anneaux d'or. Et l'or, en style scriptural et liturgique, figure l'amour qui embrasait le cœur de Jésus. —

— Et vous, sa fiancée, — afin de Lui prouver combien vous L'aimiez aussi, — vous vous êtes donnée à Lui sans réserve.

— « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Or, votre vie, vous l'avez offerte en holocauste sur l'autel du Seigneur. Les vœux de religion ont été l'acte d'immolation par lequel vous êtes devenue victime sainte. Cet acte accompli, il ne restait plus rien de vous qui n'appartînt à l'Epoux Céleste, rien qui ne fût sa chose, sa propriété, en droit et en honneur.

— Consacrée à Dieu par le plus parfait amour, — c'était encore l'aimer que de vous dévouer au service du prochain, dans l'œuvre de l'éducation. A vos doigts « brillait un anneau d'or », — c'est-à-dire que vous vous êtes charitablement dépensée pour le bien, moral et intellectuel, de nombreuses générations d'enfants, qui vous doivent, avec la lumière que vous avez versée sur leur esprit, la formation, plus importante, de leur cœur, le façonnement de leur volonté aux vertus chrétiennes.

— Le Bien-Aimé est vermeil. Au soir de son agonie, Il pouvait dire, en vérité : « ma tête est chargée de rosée,

et les boucles de mes cheveux sont pleines des gouttes de la nuit »[1]. Quelle rosée mystérieuse ! Ah ! non, rien qui ressemblât à ces diamants frais, qui, dans l'ombre où la nature se recueille et se renouvelle, viennent se poser sur les herbes, se sertir en la verdeur des feuilles, s'enchâsser dans l'écrin soyeux des calices ; mais des perles rouges, des gouttes de sang. Et ce sang généreux, Jésus nous en apparaîtra tout empourpré dans sa passion, dans sa marche vers la « montagne de la myrrhe et vers la colline de l'encens. »

— Et vous, sa fiancée, — afin de Lui plaire, — vous avez embrassé une vie dure, pénitente. Jamais on ne vous a vue vous relâcher de ces observances claustrales, si propres à crucifier la chair. Et, comme si les mortifications de la vie religieuse ne vous eussent pas suffi, une santé débile, chancelante, est venue vous tourmenter encore, faire de votre existence un réel martyre. Oui vraiment, « de vos doigts a distillé la myrrhe du sacrifice. »

— Mais, ce qui vous a rendue épouse « vermeille », c'est ce travail intérieur, par lequel vous êtes efforcée de vous vaincre vous-même, de faire mourir votre nature. Quelle constance avez-vous mise à vous mortifier ainsi, dans tout ce qui est naturel, tout ce qui est humain, pour vous perdre, vous fondre en la personne du Christ, vous assimiler parfaitement à Lui ! Et cela, — ce sacrifice permanent, est la pourpre sublime, qui s'harmonise si bien avec votre parure de vierge, et dont la draperie sanglante achève de vous

1. Cant. V., 2.

vêtir en véritable fiancée de « l'agneau qui a été immolé »[1].

— Voici, — pour l'édification de tous, — un trait qui montrera à quel point vous avez, par exemple, mortifié votre volonté propre, cette volonté, en nous si tenace et si rebelle parfois « *ultimum moriens* » — ce qui, de nous, ne meurt qu'en dernier lieu.

— Dernièrement, le progrès de votre belle communauté demandait que le couvent primitif fut considérablement agrandi. La bénédiction de Dieu, sur votre œuvre, avait été si abondante, que les anciens murs ne pouvaient plus la contenir, et qu'il fallait, de toute évidence, en amplifier les proportions, — ajouter de nouvelles alvéoles à la ruche où vous et vos filles aviez composé le miel, dont tant d'âmes étaient venues se délecter. L'entreprise s'imposait. Elle était nécessaire. Et pourtant, — telle était votre délicatesse de conscience, votre crainte de céder, en cela, à vos vues personnelles, à votre sens propre, que vous ne l'auriez peut-être jamais commencée, si votre directeur spirituel, avec son habituelle décision, ne vous en avait comme donné l'ordre, ne vous avait forcé la main.

— Admirable exemple de sujétion, — qui nous permet de vous appliquer, Madame la Supérieure, le beau vers du poète :

> Toi qui sais obéir même alors que tu crées.[2]

— Enfin, les joues du Bien-Aimé sont comme un par-

---

1. Apoc., XII, 17

2. Sully Prudhomme, dans son dernier volume *Epaves*, sonnet à Alfred de Vigny.

terre d'aromates, une couche de plantes odorantes, — symbole de son humilité, de sa douceur, de son esprit d'oraison, qui émanaient, comme autant de parfums, de sa personne adorable.

Et vous, sa fiancée, — afin de rendre plus parfaite votre ressemblance et votre union avec Lui, vous avez cultivé aussi, avec un soin délicat, toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Signalons-en quelques-unes, prises au hasard. Par exemple, — cet effacement volontaire qui fait qu'on sent partout votre influence et votre action, mais qu'on ne vous voit jamais vous mettre en tête de vos œuvres ; cette prudence consommée, s'étendant à toutes celles qui dépendent de vous, et gardant votre communauté dans la plus haute tenue religieuse ; — ce jugement qui peut paraître froid, et qui n'est que serein, empreint déjà du calme éternel ; — cette justesse de coup d'œil, évidemment aiguisée par l'esprit surnaturel. Comment les analyserais-je toutes ? — Comment peindrais-je ces couleurs discrètes qui égaient le jardin diapré de votre âme ?

Peut-être ai-je déjà trop insisté, à votre gré, et vous ai-je, sans le vouloir, blessée, pour avoir essayé de mettre en relief quelques-uns seulement de vos mérites.

— Mais j'ai moins voulu, ma Très Révérende Mère, célébrer votre personne même que la gloire de Dieu, « auteur de tout don parfait »[1]. Et, en considérant votre vie cachée, c'est le Christ Jésus que nous avons surtout trouvé admirable. *Mirabilis Deus in sanctis suis*[2].

---

1. Ep. Jac.
2. Ps. 67-36.

Ma Très Révérende Mère

A cette heure solennelle, qui marque un demi-siècle de fidélité à votre Epoux divin, il devait nous être permis d'observer à quelle profondeur Il avait mis en vous son empreinte auguste, à quel point il vous avait façonnée à son image et à sa ressemblance. Grâce à son opération toute-puissante, votre âme a été modelée d'après cet Idéal souverain, qui vous avait charmé, toute jeune, et qui n'a jamais cessé « de vous séduire ». *Seduxisti me Domine* [1]. Et, en ce cinquantième anniversaire de vos fiançailles mystiques avec l'Agneau de Dieu, il me semble l'entendre, — Lui le Bien-Aimé, — vous chanter, sur un rythme immortel :

« Que tu es belle, mon amie, que tu es belle ! Tes parfums sont plus suaves que tous les aromates ! Tes lèvres distillent le miel, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. Tu es un jardin fermé, une source d'eaux vives. Que tu es agréable ! Tes lèvres sont comme un fil cramoisi. Et le parfum de ton souffle est comme celui des pommes. J'entre dans mon préau, ma sœur, ma fiancée ; je cueille ma myrrhe avec mes aromates, je mange mon rayon de miel avec mon miel. Viens, mon épouse viens ! Nous continuerons d'aller ensemble vers « la montagne de myrrhe » et vers la « colline de l'encens », — *donec lucescat dies*, — jusqu'à ce que l'aurore infini nous verse sa fraîcheur, — jusqu'à ce que luise mon jour, — mon jour éternel, — où je pourrai ceindre ton front virginal d'une couronne d'or et de diamants ! « *Veni coronaberis* [2]. »

---

1. Jér.
2. Cant. — *Passim*.



Cloitre en ruine

CLOITRE EN RUINE

—

«... une violente tempête ayant jeté à la côte le navire qui portait notre doux Père, Maître Jourdain, il fut englouti dans les flots. Mais les frères de Ptolémaïs vinrent avec une barque chercher ses restes vénérés, et les ensevelirent dans leur église.» — (*Lettre des religieux de Ptolémaïs au prieur de St-Jacques de Paris.*)

... De grands souvenirs dominicains nous attiraient vers Ptolémaïs, ou Saint-Jean d'Acre.

En effet, dès le règne du bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième Maître Général de notre Ordre, avait été constituée la province dominicaine de Terre Sainte, avec un couvent principal à Ptolémaïs, alors ville très chrétienne. Ce couvent, abandonné depuis des siècles, subsiste toujours. Il était donc tout naturel que j'eusse un ardent désir de visiter cette relique de famille, honteusement profanée, il est vrai, mais qui nous rappelle tant de vertus, tant d'aspirations généreuses et de sacrifices. Aussi, à peine débarqués au pied du Carmel, nous disposons-nous à faire ce pèlerinage.

Ptolémaïs est là-bas, à la pointe extrême de la courbe, puissante et harmonieuse, décrite par la baie de Caïpha,— seul port, je crois, de toute la côte palestinienne.

Par ce ciel voilé de brume, on ne la distingue pas très bien : elle se perd, s'efface dans les vapeurs grises. Parfois, cependant, de pâles rayons la frappent. Et alors, elle ressort en clair, elle émerge, précise, pour se mouiller, se fondre encore tout-à-l'heure. Etrange vision ! Ce n'est pas une ville qui apparaît, mais une dure forteresse. Ses remparts plongent dans la mer, en proue de vaisseau. Ils compriment tout. Et sans doute l'activité humaine ne peut se déployer en dehors de leur ligne sévère. Défense est faite à la vie de fleurir au delà de cette enceinte. Car, l'on ne voit rien que des murs nus et froids, enserrant tout un fouillis de minarets, de petits dômes, de maisons à terrasses...

Nous nous y rendons en suivant la plage, — seule route praticable.

Voici des dunes, plantées de gigantesqnes palmiers. C'est un paysage du désert, cela sent l'oasis. Quel malheur que la lumière soit si pauvre ! Par les levers de soleils roses, ou les couchants de pourpre, cela doit être magnifique à contempler, ces ondulations de sable très fin, lits d'or d'où fusent ces longues tiges immobiles, au sommet desquelles des bouquets de larges feuilles déchiquetées s'épanouissent et se balancent. — Et voici venir une caravane de chameaux, arrivant des régions de Galaad ou du Hauran. Tranquillement, harmonieusement, ils vont, à la file, portant, dans des outres de peaux de bêtes, une abondante récolte d'huile, que leurs chameliers échangeront, à la ville, contre des produits plus nécessaires à la vie...

Nous sommes à Ptolémaïs. J'avais bien vu. C'est une citadelle, rébarbative et archaïque. Il doit y avoir fête,

aujourd'hui, pour les Turcs, qui forment les trois-quarts de la population, car ils sortent tous. Et les hommes vont s'asseoir sous des abris assez primitifs, pour boire le café ou fumer le narghilé, tandis que les femmes et les enfants se répandent dans un cimetière voisin, peuplé de tombes bleues ou blanches, — les curieuses tombes musulmanes, — mêlées à de la verdure sombre.

La ville est donc presque déserte, et sale, boueuse, irrégulière, toute en détours. Les rares personnes que nous rencontrons n'ont vraiment pas l'air sympathique. Les Turcs continuent à prendre leur revanche des Croisades. Ils composent, ici, une réserve où semble se garder intact le fanatisme des aïeux. Ptolémaïs est restée relativement fermée aux infiltrations de la civilisation occidentale. On y sent fermenter le vieux levain de haine contre le nom chrétien. Elle commande à la Méditerranée, et semble, du haut de ses bastions, jeter à l'Europe lointaine un insolent défi.

Après une marche tortueuse, durant laquelle je ne donne qu'une attention distraite à ce qui m'entoure, — nous voici aux portes de ce qui fut, aux âges de foi, alors que cette terre était toute pétrie de christianisme, et que les Croisés avaient fait de cette ville le boulevard de leurs conquêtes, un cloître dominicain. L'entrée donne sur le vaste préau. Quelle merveille de construction ! Tout le long d'un immense quadrilatère, s'alignent des colonnes monolithes de porphyre rose, d'un caractère un peu lourd, mais si riches et si brillantes. Les avenues du cloître sont pavées de larges dalles, encore intactes. Au dessus, se voient les fenêtres carrées, indiquant les cellules des frères.

Qu'est-il devenu, hélas! ce monument d'une architecture si monastique? Ce couvent, conçu d'après les plus pures traditions dominicaines, et qui correspond si parfaitement à la description que le Père Lacordaire a tracée d'un cloître, qu'en a-t-on fait? — C'est maintenant une sorte de caravansérail, ou de marché à grains. Il est ouvert à tout venant. Dans le préau mystique, sont couchés des chameaux, qui dévorent leur pitance, pendant que leurs maîtres vont et viennent, fumant, discutant, remplissant cet asile de silence de leurs clameurs grossières. La « maison de la prière » s'est donc transformée en « caverne de voleurs. » Sous ces larges arceaux, où passaient des ombres blanches, dans un recueillement religieux, seulement animé par le murmure des psaumes ou le bruit des rosaires qu'on égrène, se tiennent d'âpres vendeurs qui ne peuvent comprendre la poésie de ces lieux, et qui ne se préoccupent que d'une chose : écouler leurs produits avec le plus de profits possible. On attache les bêtes aux superbes colonnes roses qui furent taillées avec un art si pieux. On les abreuve à la fontaine, qui symbolisait toujours, à l'intérieur des cloitres, « l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. » Quelle déchéance !

Mon émotion, devant ce triste spectacle, est d'autant plus profonde, que, là, sous l'une des dalles, reposent les cendres du Bienheureux Jourdain de Saxe, premier successeur de saint Dominique. Ce Maître avait voulu, vers la fin de sa vie, visiter les Lieux Saints, et porter la consolation de sa présence à ces couvents de Palestine, que son zèle apostolique, et son enthousiasme pour la vie religieuse, y avaient fait surgir. Son voyage avait été heureux ; et il venait de

s'embarquer pour le retour, quand son vaisseau fit naufrage sur les côtes de Syrie, tout près de Saint-Jean d'Acre. Son corps, rejeté sur le rivage, fut recueilli par ses fils, et déposé sous les dalles de leur cloître. Une colonne, marquée d'une croix, indique l'endroit où il fut enseveli. Ce doux Maître avait donc son tombeau en terre vraiment sainte, parmi ces fils à qui il venait d'adresser un éternel adieu. Pendant longtemps, son dernier sommeil fut comme bercé par leurs prières. Ses cendres vénérées donnaient à cette solitude je ne sais quoi de plus grave et de plus doux, l'imprégnaient de plus de majesté. Tant que les frères habitèrent ce couvent, son souvenir y fut certainement l'objet d'un culte filial et fervent.

Les revers des armées chrétiennes, en Orient, les en ont chassés depuis des siècles, hélas ! Ce cloître, où des saints ont vécu, est la proie des infidèles. Et la dépouille du Bienheureux Jourdain est piétinée par les Musulmans, qui ne se doutent pas combien elle est sacrée pour nous, et combien nous déplorons l'abandon où elle gît, l'inconsciente profanation dont elle est victime !

Qu'elle reçoive du moins, aujourd'hui, de la part de l'humble pèlerin qui la visite, un hommage éphémère, mais attendri ! Et puisse, un jour, la vie dominicaine refleurir autour de ce tombeau, ou la divine Providence rendre à notre famille religieuse des ossements qu'elle a déjà glorifiés !

... Des larmes me viennent quand je dis adieu à ce cloître, si imposant encore dans sa ruine, et dont la beauté mystérieuse subsiste sous la destination à laquelle le malheur des temps l'a affecté. Adieu, colonnades roses, qui

avez vu se dérouler tant de processions augustes ! Adieu, petites cellules, où des ombres immaculées semblent flotter encore ! Adieu, préau, d'où le regard de mes frères antiques s'élevait librement vers le ciel et vers Dieu ! Ta source limpide ne chante plus, comme autrefois, mais elle pleure, elle pleure tes splendeurs passées, ta sainteté évanouie, elle rappelle ses anciens maîtres.

Oh ! que sa plainte retentit douloureusement dans mon cœur. Adieu ! . . .

Ptolémaïs, — en février.

Un barde précurseur

Octave Crémazie

Sa correspondance
Son journal
Ses poésies

Conférence
donnée à l'Université Laval de Québec
le 21 janvier 1910
sous la présidence de
Mgr O.-E. Mathieu, P.A., C.M.G.

OCTAVE CREMAZIE

—

A mon très cher ami
Monseigneur O.-E. Mathieu, P. A.

Monseigneur,

Mesdames et Messieurs

Eminemment tragique a été la destinée du poète, dont je veux essayer d'évoquer, ce soir, la figure déjà lointaine.

Par les amertumes, les fatalités de son existence, Crémazie appartient à la longue lignée de ces génies malheureux, — Dante, Le Tasse, Milton et tant d'autres, — à qui leurs malheurs ont créé comme une auréole. Mais, là s'arrête l'affinité entre notre vieux barde, et ces grandes victimes du sort, qui ont acheté si chèrement, au prix de quelles immolations, leur immortalité. Notre sympathie pour lui ne saurait, en effet, nous aveugler au point de mettre son œuvre, assez primitive, en somme, en parallèle avec ces poèmes, douloureux et immenses, qui s'appellent la *Divine Comédie*, la *Jérusalem délivrée*, ou le *Paradis perdu*.

La vérité historique nous oblige même à noter un aveu assez délicat, qui lui a échappé, au cours de sa correspondance intime. Crémazie y confesse que ce sont ses fautes qui lui ont mérité son châtiment. L'exil où il s'était con-

damné était la conséqnence d'un de ces actes contre l'honneur, que toute société réprouve, et que notre patriotisme aurait mauvaise grâce à vouloir excuser.

Que cet acte ait eu des circonstances atténuantes, dans le tempérament même du poète, peu propre aux affaires, et dans l'espèce d'affolement où la perspective d'une banqueroute jeta sa pauvre âme impressionable ; — qu'il ait alors un peu perdu la tête, et accompli une chose dont il ne calculait plus bien la gravité et la portée, — je suis tout prêt à le concéder, et à dégréver d'autant sa mémoire mélancolique.

Dans tous les cas, et quelle qu'ait été, en cela, sa part de responsabilité, il a, je crois, payé sa dette envers la société, et noblement expié son erreur par seize années d'exil, d'isolement du cœur, de privations de toutes sortes. Crémazie est mort là-bas, en terre étrangère, quitte envers l'avenir. La sympathie qui entoure son nom, pour n'être pas de même nature que celle que nous donnons au juste souffrant, ne laisse pas, cependant, que de l'honorer beaucoup. Et j'ose affirmer qu'il s'en était rendu digne, par la façon dont il a accepté, jusqu'à la fin, ce qu'il considérait comme sa peine bien méritée.

Qui donc a dit : « Le repentir est aussi beau que l'innocence » ? — Je crois que c'est Louis Veuillot, et je lui fais mon compliment pour cette parole de si tendre et si chrétienne psychologie. — S'il ne fallait jamais plaindre que ceux qui souffrent injustement, le nombre des victimes, ayant droit à notre pitié, s'en trouverait joliment restreint. Il y a, au contraire, une vraie grandeur dans l'expiation, quand elle est noblement portée. Et il semble que Créma-

zie ait assez souffert, et avec assez de résignation, pour que la postérité lui pardonne sa faute.

Or, elle l'a si bien fait, elle la lui a si entièrement remise, qu'elle l'a complètement oubliée, pour ne plus se souvenir que de son infortune. Et la mémoire du pauvre exilé s'auréole pour nous comme de quelque chose d'auguste ; elle est comme consacrée par son martyre. Et notre compassion s'étend, non pas seulement sur l'homme, mais sur l'œuvre qu'il a laissée, pour nous y faire trouver des beautés, qu'un œil plus froid serait bien en peine d'y découvrir peut-être.

Sans me défendre d'une réelle sympathie, à l'égard du poète malheureux, je veux pourtant étudier son œuvre objectivement, et la juger en toute impartialité. Et ce ne sera pas manquer, je crois, de ce respect dû à l'infortune, que d'exercer, dans toute leur étendue, nos droits de critique sur le compte de l'écrivain.

SA CORRESPONDANCE

Beaucoup de ceux qui connaissent, de Crémazie, autre chose que le nom, s'imaginent pourtant qu'il n'a fait que des vers, qu'il a été uniquement poète. Et, de ses poésies même, ils n'ont guère retenu que deux ou trois pièces, qui traînent dans toutes nos anthologies : « Le Drapeau de Carillon », par exemple, ou « Le vieux soldat canadien ».

Or, je veux bien que Crémazie doive le meilleur de sa renommée à son talent poétique, et qu'il ait assez bien

traduit, en des strophes senties, un état d'âme aujourd'hui disparu, mais qui flottait alors dans l'air, et qui caractérisait une partie, du moins, de sa génération.

Seulement, ne nous montrons pas exclusifs. Son œuvre n'est pas déjà si considérable, que nous puissions en négliger un côté important, et qui mérite, à plus d'un titre, de retenir l'attention de la critique. Je veux parler, d'abord, de sa correspondance avec sa famille, et avec celui de ses amis, qui lui demeura fidèle dans l'épreuve, et qui devait réunir pieusement tous les matériaux que le poète avait laissés épars, et en composer un bouquet de violettes, destinées à fleurir un peu la tombe, et à perpétuer la mémoire de l'exilé : — j'ai nommé l'abbé H.-R. Casgrain.

L'on a dit, du style épistolaire, que c'est, par excellence, un don féminin. Et, ce monument incomparable d'esprit et de grâce enjouée, d'art léger et de souple tendresse, qui s'appelle : « Les lettres de Madame de Sévigné », — vient toujours confirmer cette espèce d'axiome littéraire.

Or, que les féministes, si, par hasard, il y en avait dans cet auditoire, se rassurent pleinement. Je n'ai aucune intention de contester cette affirmation, je la trouve, au contraire, très juste.

A culture égale, d'ailleurs, et même avec moins de littérature, la femme écrit bien une lettre, plus facilement que l'homme. Il semble que ce soit sa spécialité, de savoir tourner joliment une épistole. Une lettre n'a pas besoin d'être profonde. Elle doit effleurer un sujet. C'est une causerie quelque peu surveillée, mais dont l'essence est d'être superficielle. Elle touche à tout, en passant, et comme du bout de l'aile. Elle s'occupe de détails. Elle

pique la curiosité par d'habiles réticences, verse volontiers dans les indiscrétions, recueille les potins. Et tout cela, dans un style que j'appellerai aérien, avec une extrême versatilité de langage, des expressions qui soient inventées, et dont aucune ne devra trahir la préparation. Car, la lettre « qui sent l'huile » est détestable. Il faut que cela coure, que cela vole.

Et puis, le cœur y joue peut-être encore un plus grand rôle que l'esprit. Une lettre, c'est quelque chose d'intime et de familier, où le cœur s'épanche, un message d'âme à âme, et qui doit rester leur secret intangible, leur propriété indivise, sur laquelle personne autre n'a de droit. Et l'on s'y ouvre librement. L'on met de côté toute attitude conventionnelle, pour s'y montrer tel que l'on est, et pour traduire ces délicatesses quintessenciées de sentiments, ces subtiles nuances d'émotions, que l'amour ou l'amitié inspire.

C'est, sans doute, pour toutes ces raisons que la femme est, ordinairement, supérieure à l'homme dans la correspondance. La lettre suppose tout un ensemble de qualités, qui s'harmonisent pleinement avec ses dons naturels d'intuition, de superficialité d'impressions, et aussi de tendresse, facilement éveillée, et, tout aussitôt, débordante.

Pourtant, des hommes célèbres ont laissé des correspondances, qui peuvent presque rivaliser avec les plus belles collections de lettres féminines. Et, pour ce qui est de notre Crémazie, j'espère vous prouver qu'il a peut-être excellé en ce genre. — Est-ce parce qu'il était poète, et que les poètes ont, paraît-il, plus d'une affinité avec l'âme féminine? —Mais, pour moi, ses lettres sont autrement attachantes que

la plupart de ses poésies. Elles offrent, d'abord, un intérêt psychologique, que l'on demanderait vainement à ces dernières. Crémazie, dans ses poèmes, a voulu rester impersonnel. Il y a bien, dans la pièce intitulée : « Les morts », — telle strophe, qui est comme le pressentiment, admirablement analysé et rendu, de la destinée tragique qui l'attendait :

> Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
> Expira sans entendre une parole amie.
> Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
> Personne ne viendra donner une prière,
> L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
> Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Et c'est à peu près tout. Le voile retombe, qui nous dérobe son existence. Les vers crémaziens reprennent leur allure objective et impassible, se nuançant de temps à autre, je le veux, de la couleur sombre des pensées du poète, mais ne nous révélant rien de leur mystère. Il l'a, d'ailleurs, avoué lui-même : « Dans mes ouvrages, je n'ai jamais parlé de moi, de mes tristesses ou de mes joies, et c'est, peut-être, à cette impersonnalité, que je dois les quelques succès que j'ai obtenus ».

Dans ses lettres, au contraire, il nous parle de lui, mais encore avec mesure. Car, cet homme paraît avoir eu, à un degré extraordinaire, la pudeur de ses sentiments. C'était un réservé, un concentré. — Il est juste, toutefois, de faire remarquer qu'on n'a publié que des fragments de ses lettres à sa famille, et que les éditeurs en ont, probablement, supprimé ce qu'elles contenaient de trop, trop intime. — C'est un tort, car ce sont autant de lambeaux de son cœur

qui nous échappent, et dont nous eussions aimé, pourtant, à nous repaître.

Telles quelles, elles nous en disent beaucoup sur son amour pour les siens et pour son pays, et sur la profondeur de la blessure, que l'exil et la misère rendaient chaque jour plus cuisante dans son âme. Que l'on me permette de citer cette lettre à sa mère :

« Ma bonne mère,

« J'ai reçu vos lettres du treize et du vingt janvier. Ce qui m'a surtout causé un bonheur inexprimable, c'est la réception de votre portrait. Maintenant que j'ai votre photographie, je pourrai vous embrasser, tous les soirs et tous les matins, comme je le faisais, quand j'étais près de vous. Ce qui me console en vous regardant, c'est que vous ne paraissez pas avoir vieilli, depuis que j'ai eu la douleur de vous quitter. J'ai donc l'espoir de pouvoir vous revoir avant de mourir... Le Canada, les amis d'autrefois, tout cela, je le chasse de ma pensée, pour concentrer toutes mes affections sur ma mère et sur mes deux frères. »

Cette lettre est poignante. Quels accents, à la fois naïfs et parfaits, il trouve pour parler à sa vieille maman ! Et comme l'on sent que les liens de famille sont la seule chose, qui, dans l'abandon de tout, le retienne encore à la vie !

Et voyez, dans une lettre à ses frères, de quelle façon charmante il essaie de tromper les ennuis de sa solitude :

« Tous les soirs, je vais marcher pendant à peu près une heure. En rentrant, j'achève *Le Petit Journal*. Monté dans ma chambre, au quatrième, j'allume mon feu (je suis devenu un allumeur de feu de première force) et je me mets dans mon fauteuil, au coin de la cheminée. Puis, quand j'ai lu mon

journal, j'éteins ma bougie, et je reste à rêver en tisonnant mon feu. Pour l'homme isolé, il n'est pas de plus agréable compagnon que le feu de cheminée. Il y a tout un monde de formes étranges et capricieuses, dans les mouvements de la flamme. Et ces formes réveillent en moi des souvenirs qui me reportent vers des temps heureux. Mon feu est le seul ami que je possède en France. Et les heures passées près de lui sont les plus heureuses de la journée ».

N'est-ce pas que voilà bien un petit tableau comme seule sait en tracer la main d'un poète? Et ces mots: « mon feu est le seul ami que je possède en France », — quelle échappée ils nous ouvrent sur sa pauvre existence! Comme ils entr'ouvrent devant nous l'abîme d'isolement dans lequel Crémazie était plongé!

Ailleurs, ce sont des croquis de personnages célèbres dans la politique ou dans les lettres, des comptes-rendus piquants de réceptions académiques, ou de séances à la chambre des députés, des traits de mœurs, parisiennes ou provinciales. Celui-ci, par exemple:

« La semaine dernière, je suis allé à Germigny-des-Prés, village de huit cents âmes, à une lieu de Châteauneuf. Ce jour-là, c'était la fête du pays. Sur la place de l'église, les villageois et les villageoises dansaient au son du violon, que jouait un ménétrier, perché sur un tonneau. C'était curieux. Mais les villageoises ne ressemblaient pas du tout aux bergères de Florian. Avec leur teint hâlé, et leurs gros sabots, elles m'ont paru bien inférieures à nos *habitantes* »

— Nous pourrions peut-être rapprocher, de cette dernière réflexion, celle de M. Maurice Barrès, dans son fameux article sur *Le miracle canadien*, où il dit que, au Canada, « la race française s'est aérée », — c'est-à-dire, pour parler

en termes moins aristocratiques, améliorée. Et ce mot flatte trop notre orgueil national, pour que nous ne le trouvions pas très juste. —

Ailleurs encore, ce sont des aperçus pénétrants sur les complications de la politique intérieure, ou les hasards de la politique extérieure de la France. Et là, Crémazie nous révèle un autre aspect de son talent, — la tendance à l'esprit philosophique. Et je vous recommande, dans une lettre datée d'Orléans, un crayon où s'enlève, prise sur le vif, la figure, extrêmement originale, du dernier descendant de l'illustre jurisconsulte Pothier. C'est une merveille d'évocation. Messieurs les avocats ne liront pas cela sans rester un peu rêveurs.

Toutes ces lettres sont écrites dans une langue qui n'a pas vieilli, parce qu'elle est naturelle. Ce n'est pas un auteur qui y paraît, mais un homme, un homme très malheureux, et dont la douleur, tantôt sort en un jet de lave brûlante, tantôt se replie sur elle-même et se dévore. Et lui, comme pour s'étourdir, et chercher quelques atténuation à son tourment, jette, sur le monde qui l'entoure, un regard aiguisé, et en rapporte une foule d'observations, neuves et instructives, même après un demi-siècle.

Ses lettres à l'abbé Casgrain ont un caractère un peu différent. C'est le grand genre. Crémazie s'y soigne, et peut-être trop. Il a conscience d'écrire à un homme de lettres ; et l'homme de lettres qu'il est lui-même y ressort en un relief trop accusé. Sa correspondance perd donc en naturel ce qu'elle gagne en solennité. Il cherche l'idée, la pare de belles phrases, la laisse se dérouler en périodes

nombreuses. Cela ressemble, parfois, à des exercices d'école. C'est consciencieusement amplifié.

Cependant, encore que ces lettres aient peut-être plus de tenue que n'en comporte le genre épistolaire, une correction trop visible, et que l'auteur paraisse s'être mis, pour les écrire, en manchettes fines, comme Buffon, — elles sont d'un grand prix.

D'abord, même là, et si guindée que soit son attitude, Crémazie laisse percer, de temps en temps, sa douleur, il s'épanche. Et vous savez si l'on aime le son que rend l'âme humaine, fut-il mélancolique et grave comme un glas. Et puis, il y émet, sur notre jeune littérature, des idées, assez nombreuses et assez fécondes, pour qu'on en ait pu tirer toute une théorie. Comme l'apathie du public d'alors y est bien flagellée ! Et ce qu'il dit, est, hélas ! toujours d'actualité, tant notre indifférence pour les productions de nos écrivains semble incurable. Il devient satirique et amer pour peindre ce qu'il appelle la race des *épiciers*, entendant, par là, ces bourgeois cossus et ventrus, qui ne parlent qu'actions de chemins de fer et parts de banques et qui se soucient d'un ouvrage canadien comme du grand Turc, qui ne dépenseraient pas un sou pour encourager nos jeunes talents. Ah ! les aspirations littéraires sont vite étouffées en un pareil milieu. Que si les lettres canadiennes ne parviennent jamais à donner une efflorescence magnifique, ni à se constituer un domaine riche et indépendant, ce sera moins, quoiqu'il en dise, parce que notre langue est la langue française, que par la faute du public, qui ne daigne pas apprécier les efforts de nos auteurs, ni rémunérer les travaux de l'esprit.

Je viens de toucher une idée spéciale à Crémazie, et qui a été contestée même par des critiques étrangers, — M. Charles ab der Halden, entr'autres.

Le poète prétendait, en effet, que la langue que nous parlions nous condamnait à être éternellement tributaires de la littérature française ; que nous ne formerions jamais, au point de vue intellectuel, qu'une province, isolée ou désolée, dans le grand royaume de la pensée française ; — et il ajoutait, d'autre part, que nos écrivains, vivant loin de Paris,en dehors de son atmosphère toute saturée d'idées, manquant de cet entraînement, qui, là-bas, aiguillonne le talent, et ne pouvant espérer vivre de leur plume, ne pourraient jamais produire que des œuvres secondaires, sinon inférieures, qui seraient comme emportées et noyées dans le grand courant de la littérature française et européenne.— « Ce qui manque au Canada, notait-il, c'est d'avoir une langue à lui. Ah ! si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait... L'on se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois, tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un livre, écrit en français, par un colon de Québec ou de Montréal. » — En un mot, Crémazie ne croyait pas à la possibilité d'une littérature canadienne.

Et cependant, les Etats-Unis n'ont-ils pas une littérature à eux, spéciale et personnelle ? Or, c'est l'anglais qui est la langue de ce pays ; c'est en anglais que ses écrivains s'expriment. Seulement, outre que la langue anglaise, dans l'union américaine, a subi, pas la force des choses, des modifications, qui, sans altérer son caractère essentiel, l'ont teintée de particularisme et de couleur locale, — elle a à traduire une mentalité, des manières de penser et de sentir,

si différentes de la mentalité et de la pensée anglaises, qu'elle donne, comme tout naturellement, naissance à des œuvres originales. Qu'importe la similitude foncière de langue, si l'âme qui s'y reflète a sa vie propre, son cachet bien distinct ?

Pourquoi n'en irait-il pas de même chez nous? — La langue française, au Canada, s'est enrichie de vocables et d'expressions que nous devons lui conserver, car elles sont le produit du milieu, un effet de l'ambiance. Ce serait mal de vouloir la dépouiller de ces modalités, qui l'individualisent en quelque sorte, ou la personnalisent. D'autre part, notre mentalité ressemble, de moins en moins, à la mentalité française de là-bas. Nous nous éloignons, chaque jour davantage, de nos origines, pour nous « nationaliser. » Les problèmes qui nous passionnent sont tout différents de ceux qui émeuvent l'opinion parisienne. Nos mœurs, dans les campagnes du moins, ont un arôme de terroir bien caractérisé. Et nos écrivains n'auraient donc qu'à se laisser pénétrer par toutes ces influences, et à s'inspirer de nos formes de pensée et d'existence, pour produire des œuvres, marquées d'une empreinte franchement canadienne, où transparaîtrait, sous le vocable hérité de la France, une âme modelée par des forces nouvelles, et selon un autre idéal.

Aussi bien, ne l'ont-ils pas fait déjà? N'avons-nous pas déjà notre littérature à nous? Nos écrivains canadiens-français ont déjà produit assez de bonnes et belles œuvres, pour donner tort aux vues, assez pessimistes, de Crémazie, sur la possibilité d'une littérature canadienne. Il me semble que le problème qui le préoccupait a été résolu en notre

faveur. Et, les yeux fixés sur l'avenir, je pressens, et je salue à l'avance, dans la sincérité de mon patriotisme, toute une floraison d'œuvres, qui établiront, d'une façon encore plus victorieuse, la justesse de nos prétentions à une vie intellectuelle, vraiment personnelle et originale. —

Cette correspondance nous initie enfin aux procédés de composition du poète. Crémazie, comme tous les vrais artistes, avait l'inspiration irrégulière. Il se déclarait incapable de prendre part à aucun concours, parce que, dans un concours, le sujet est imposé, et qu'il faut remettre son travail à une date déterminée. Or, il aimait, au contraire, à laisser libre cours à sa fantaisie. Sa muse ne pouvait accepter d'entraves. Et puis, quand elle avait choisi un thème, elle s'y attardait, le quittait et y revenait, au gré de son caprice. Et il lui fallait des mois et des mois de méditation et de songeries intermittentes, pour arriver à mettre au jour quelque poème.

Il a dit : « Rêver en écoutant chanter dans mon âme l'oiseau bleu de la poésie, — essayer de traduire en vers les accords qui berçaient mes rêveries, — tel eut été le bonheur pour moi. » Cette parole semble bien indiquer que le nonchaloir était doux à sa nature de poète, et que sa muse ne se souciait pas d'être fouettée ni aiguillonnée. Crémazie n'écrivait que rarement. Il composait de mémoire, et entassait dans son cerveau des centaines et des milliers de vers, qu'il n'en sortait que de loin en loin, quand l'occasion lui semblait favorable, ou que ses amis l'en priaient.

Il se faisait, d'ailleurs, si peu d'illusions sur la valeur de ses conceptions. « Qui songera à mes pauvres vers dans

vingt ans? » — lisons-nous dans une lettre. En revanche, il vantait beaucoup les œuvres de ses confrères plus jeunes, dont il avait vu éclore le talent. Comme il dit de tendres choses de Fréchette, par exemple! Comme il s'inquiète de savoir s'il continue à cultiver ce qu'il appelle son beau génie! Pareille sollicitude honore Crémazie, non moins que sa disposition à s'effacer devant qui lui paraissait avoir un don poétique, supérieur au sien.

Et, quand nous aurons ajouté que ses lettres nous donnent encore au long le plan de sa « Promenade de trois morts, » qu'il ne devait pas finir, et qu'elles sont semées de vues personnelles très élevées, sur la littérature française et les littératures européennes, — je pense que nous en aurons exprimé toute la moelle et toute la sève, et qu'il sera temps de passer à

SON JOURNAL

Crémazie se trouvait à Paris, au plus fort de l'année terrible, alors que la capitale était investie par les armées du roi de Prusse. Et il a eu la bonne idée de noter, au jour le jour, ses impressions.

Dans sa pensée, ces notations étaient destinées uniquement à sa famille. Prévoyant que les lettres, qu'il lui enverrait durant le siège, pourraient être interceptées par l'ennemi, et que le moment viendrait peut-être, où tout courrier serait supprimé (ce qui a lieu en effet), il s'est mis à écrire chaque soir, à son intention, les événements, joyeux ou tristes, folâtres ou dramatiques, dont il avait été le témoin durant la journée, à recueillir tous les bruits qui couraient, à portraiturer les personnages appelés à jouer

les premiers rôles, en ces heures critiques, à analyser les états d'âme si divers, par lesquels passait le bon peuple de Paris, comme à marquer, assez joyeusement, ses propres états d'âme, à lui-même.

Or, tout un livre est sorti de là, en quelque sorte à l'insu de son auteur,—livre que je n'hésite pas à appeler remarquable, et qui dépasse de beaucoup la portée tout intime qu'il lui avait assignée. Si M. Hanotaux l'avait eu sous la main, je suis sûr qu'il l'aurait utilisé, pour les premiers chapitres de sa belle *Histoire de la France contemporaine.* Et je ne vois pas en quoi l'ouvrage, si vanté, de Madame Adam, sur cette même période, lui est supérieur. C'est un document historique d'une valeur indéniable. Comme cela est consciencieux ! Ce n'est pas une chose arrangée après coup. L'auteur ne s'y donne pas de faux airs de prophète. Il saisit chaque pulsation de ce Paris, qui, en ce moment, attire, plus que jamais, l'attention du monde civilisé, et il la note à l'instant. Il écoute chaque battement de son cœur impulsif, généreux, souvent fou, mais qui reste sympathique, même en ses emportements, et il s'en fait l'écho. Il nous en dépeint les illusions, et puis les sombres désespoirs, quand la réalité, à laquelle il n'avait pu croire, s'abat sur lui, l'étreint, menace de l'anéantir.

Pour ma part, j'ai lu peu de romans qui m'aient autant intéressé que ce récit si sobre, si mesuré, d'un coloris qui reflète toutes les nuances du sujet, d'un dessin si ferme, et qui est demeuré si neuf. Vraiment, l'on dirait que toutes ces choses se sont passées hier. Et, pour employer une expression, qui n'est peut-être pas très classique, mais qui, dans son naturisme, caractérise admirablement une pareille

œuvre, — je dirai que nous avons là une tranche de vie, chaude, palpitante, savoureuse. Je regrette, pour la renommée de notre poète, que cet écrit ne soit pas plus connu. L'on en ferait un tirage à part, et l'on le mettrait sur le marché de Paris, que cela s'enlèverait comme par enchantement.

Le chroniqueur est partout; il est averti de tout; il semble que tout vienne projeter en lui son ombre. Son cerveau est comme sensibilisé pour recevoir des images, des impressions de tout. Et cela s'y grave en traits sincères et au naturel. Car, il faut admirer l'abondance et la sûreté de son information. Rien n'échappe à son regard, de ce qui agitait alors l'âme mobile de Paris. Et, ce ne sont pas seulement les grands faits, qu'il inscrit sur son carnet, mais les détails, les toutes petites choses. les incidents comiques.

Et parfois, une considération, d'une haute envolée, vous emporte dans les sphères de la philosophie, comme lorsqu'il se met à spéculer sur les conséquences, pour l'Europe, d'une défaite possible des armées françaises. Ailleurs, ce sont des considérations, imprégnées d'une grande sympathie humaine, à l'égard du malheureux Napoléon III, et de l'infortunée impératrice Eugénie, que la calomnie la plus noire vient flétrir dans ce qu'elle a de plus cher. Ou bien, à l'occasion d'un défilé de prisonniers prussiens, auquel il vient d'assister, ce sont des paroles attendries sur les maux de la guerre et les responsabilités terribles qu'elle entraîne pour ceux qui l'ont déchaînée. Ah! ce que les conquêtes de l'ambition coûtent de larmes et de sang! Et l'attitude, assez louche et assez peu reconnaissante, de l'Italie,

en cette affaire, n'y est-elle pas bien signalée? « Garibaldi est bien réellement à Tours, dit Crémazie. Je ne comprends pas bien quel appui ce vieillard, plein de fiel et de rhumatismes, peut apporter à la défense nationale. »

Et encore, quand l'ennemi est aux portes, et que le canon gronde, ces avalanches de discours, de la part de ceux qui commandent, au lieu d'une action nette et énergique ; — ces discussions oiseuses, sur ce qu'il aurait fallu faire ou ne pas faire ; — ces dissensions, qui mettent aux prises des hommes, qui ne devraient, plutôt, former qu'un bloc contre les envahisseurs, les barbares teutons, quitte à renvoyer à plus tard leurs démêlés ; — ces enfantillages, auxquels le gouvernement s'occupe, comme de faire débaptiser les rues ou les places publiques, dont les noms rappellent le régime napoléonien, ou de remplacer la statue de Jeanne d'Arc par celle de Voltaire ; — et cela, quand on s'égorge sous les murs de la capitale, et que Paris agonise, et que la France va peut-être mourir ! Quelles pages vibrantes ! Je voudrais pouvoir toutes vous les citer.

L'on pourrait extraire, de ce journal, toute une galarie de médaillons, où s'enlèvent les physionomies des hommes qui ont tenu les premiers rôles, en ces temps de deuil : Trochu, Gambetta, Thiers, Jules Favre, Blanqui, et bien d'autres. Crémazie ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire sceptique, en voyant la résistance nationale confiée ainsi à des avocats. Ecoutons-le :

« Gambetta est un avocat du midi qui vendrait son père pour faire une belle phrase. En 1848, les avocats ont perdu la république, en 1870, ils perdent, non seulement la république, mais encore la France. Depuis le 4 septembre, à

Paris seulement, soixante-dix avocats occupent les plus hautes situations dans les ministères, même dans ceux de la guerre et de la marine. Trochu, le gouverneur de Paris, est aussi un fabricant de phrases. Il a une excellente plume de bataille pour confectionner des tartines. On ferait un volume avec les proclamations, ordres du jour, lettres, écrits par lui depuis la chûte de l'empire. Aussi, l'appelle-t-on le général Trop-lu. D'aucuns pensent que le moindre soldat, avec une bonne épée et non pas avec une plume de Tolède, qui livrerait constamment des combats sous les murs de Paris, afin d'épuiser l'ennemi en détail, et de l'empêcher d'aller en province, écraser les armées de secours qui ne sont pas encore complètement organisées, ferait beaucoup mieux les affaires de la France, que cette espèce de rhéteur botté, éperonné, et doré sur tranches, qui trempe son épée dans son encrier. »

Crémazie crayonne aussi de fines esquisses des gavroches parisiens. Et parfois, nous sommes distraits des amères réalités, par des détails de cuisine, où l'auteur met beaucoup d'esprit : « L'on m'assure que dans les faubourgs l'on mange du rat. Les gourmets prétendent que le jambon de rat est une merveille comme chair délicate. Je ne tiens pas à déguster maître raton. Pourtant, il ne faut jurer de rien. Si le siège se prolonge, nous serons peut-être très heureux d'avoir quelques côtelettes de rat à nous mettre sous la dent. Qui sait si, dans deux mois, une épaule de rat ne sera pas cotée à la Bourse comme une action de chemin de fer ? Je ne parle pas du chat. Sous les Mérovingiens, les traiteurs de la barrière servaient déjà à leurs clients des matous, sous le nom de lapins. »

Souvent aussi, le poète reparaît, en des petits tableaux de nature, d'une grâce achevée. Je ne puis me tenir de vous faire voir celui-ci : « Temps sombre, avec des averses dans l'après-midi. Nous venons d'avoir une aurore boréale comme l'Europe n'en a pas vu depuis un siècle. Le ciel était rouge, comme si un incendie formidable avait éclaté autour de Paris. L'on a cru, un instant, que c'était la forêt de Bondy qui brûlait. Tout le monde était aux portes. Beaucoup de gens regardaient avec anxiété ce spectacle étrange, et voyaient, dans ce phénomène, les uns, le signe de grands malheurs pour la patrie, les autres, le présage de la défaite des Prussiens. Ce gigantesque manteau rouge, à travers lequel les étoiles scintillaient, comme des paillettes d'or sur un fond de velours, se déroulait sur nos têtes et semblait devoir nous ensevelir dans un suaire sanglant. C'était grandiose, mais sinistre. »

Cette seule description révèle un maître du paysage.

Lorsqu'il a rédigé ce journal, Crémazie habitait Paris et la France depuis tantôt huit ans. Et il avait subi cette influence heureuse, qu'exerce le milieu parisien sur tout esprit tant soit peu ouvert. La perfection d'art, qu'il y a mise, comme sans le vouloir, et qui en est d'autant plus savoureuse, — il serait donc assez raisonnable de l'attribuer, pour beaucoup, à l'atmosphère de Paris, à la lecture des grands journaux, au contact quotidien avec tant d'intellectuels, tant de gens qui parlent et écrivent naturellement bien le français. Tout, dans cette œuvre — la prestesse et la finesse des notations, la fluidité et le coloris discret du langage, et je ne sais quoi d'achevé en toutes ses parties,— porte le cachet parisien.

Et j'arrive maintenant à

SES POÉSIES

Octave Crémazie a laissé quelque chose comme vingt-trois poèmes, dont l'un, la « Promenade de trois morts », est resté inachevé.

Le fragment, assez court, qui en a paru, n'est peut-être pas de telle nature, que l'on regrette beaucoup que l'œuvre entière n'ait pas été publiée. Ce fragment se termine sur cet alexandrin douteux :

« Et nous saurons bientôt si le ver a menti... »

Or, on ne l'a jamais su. Et je crois que notre curiosité n'en souffre pas. Il y a là tant de tombeaux, de vers, de morsures et de squelettes, qu'elle en est rassasiée vraiment, et qu'elle ne demande pas à en voir davantage. L'abbé Casgrain a qualifié ce morceau de « cauchemar poétique. » Cauchemar et poésie ne semblent guère aller ensemble. Mais, tout en admettant qu'il puisse y avoir de beaux vers dans la « Promenade de trois morts », il n'en est pas moins vrai que c'est un « cauchemar », c'est-à-dire quelque chose qui pèse sur l'esprit, et qui met l'imagination en un complet désarroi. Et c'est pourquoi, loin de déplorer que l'auteur n'ait pu aller jusqu'au bout, je serais, tout au contraire, tenté de regretter qu'il se soit lancé dans une pareille conception. Que n'eussent pas donné, en un autre sujet, l'effort de pensée et les élans de vrai lyrisme, qui s'y révèlent? —

Mais procédons par ordre dans notre étude des poèmes crémaziens. Qu'y a-t-il donc dans ces poésies ? quel en est le fond, l'essence ? — Je distingue d'abord des poèmes que j'appellerai « mondiaux. »

Crémazie a invité sa lyre à chanter quelques-uns des grands événements qui attiraient alors l'attention de l'Europe et du monde. Et mal lui en a pris. Car rien de plus terne que ces inspirations intitulées : « La guerre d'Orient », — « Sur les ruines de Sébastopol », — « Chant des Musulmans », — « Guerre d'Italie », — « Castelfidardo ».

Comme fond, ce sont des lieux communs, ressassés par tous les journaux du temps ; et, peut-être, la forme n'est-elle pas assez riche, pour faire oublier l'indigence de l'idée. Cela languit. On a conscience que le poète ne se sent pas chez lui. Qu'avait-il à faire, lui, le barde canadien, à se mêler de choses qui se passaient si loin, qui ne remuaient vraiment pas son cœur, et sur lesquelles il ne pouvait avoir que des données si vagues ? Il ne possède, il n'étreint pas son sujet.

Dans la « Guerre d'Italie », en particulier, je crois qu'il met tout à fait à côté, quand il loue Napoléon III et la France d'avoir aidé à l'unification de ce royaume. On sait quelle gratitude Napoléon devait recueillir de sa politique des nationalités. Crémazie lui-même, dans son journal, a flétri l'attitude hésitante de l'Italie, à venir porter secours à la France, sa bienfaitrice, menacée dans son existence même. Or, ici, au contraire, il s'enorgueillit de voir les armées françaises chasser l'Autrichien de la péninsule, et préparer l'avènement d'un roi national, qui lui imposera un seul sceptre. Il est vrai que ce poème a été écrit bien

avant la guerre franco-prussienne. Et Crémazie est excusable, jusqu'à un certain point, de n'avoir vu, dans l'attitude de Napoléon, que son côté chevaleresque, et pour ainsi dire abstrait, et de n'en avoir pas calculé les conséquences pratiques. Combien il a dû regretter son explosion d'enthousiasme, en voyant la jeune Italie abuser de son pouvoir, contre l'Eglise d'abord, puis contre la France !

Et tous ses autres poèmes « mondiaux » sont dans ce goût, sinon toujours faux, du moins pâles et imprécis. Aucune idée originale ne relève ni ne renouvelle les problèmes sociaux qu'il touche. J'avoue que l'on éprouve quelque surprise à trouver de telles pièces dans l'œuvre de notre poète. Il semble qu'elles ne servent qu'à la déparer. On la voudrait plus homogène, plus franchement expressive de l'âme canadienne.

Et puis, il y aurait, je crois, tout un chapître à écrire sur *les morts*, dans les poèmes crémaziens. Car ils y tiennent une très grande place.

Je ne parle pas des pièces où il en traite *ex professo*, comme dans les stances intitulées « Les morts », ou sa fameuse « Promenade de trois morts », qui porte le sous-titre étonnant de *fantaisie*. (Elle est joliment macabre, cette fantaisie, je vous l'assure.) L'on comprend que, là, il fallait bien qu'il en fût question, puisque c'était le sujet même.

Mais ailleurs, dans des pièces où l'on ne voit pas qu'il fut nécessaire, le moins du monde, de les faire intervenir ou de les évoquer, — les voici, toujours et partout. « Le vieux Soldat canadien », — « un Soldat de l'Empire », — « La Fiancée du Marin » — son « Monseigneur de Laval », — « Le Chant des Voyageurs », tout cela finit par la pensée de la

mort, ou par l'apparition de quelque défunt. Il n'est pas jusqu'à « l'Alouette », petit poème purement lyrique,

Alouette
Gentillette
Ta voix jette
Chaque matin un chant si radieux,
Si sonore
Que l'aurore
Doute encore
S'il naît sur terre ou s'il descend des cieux...

il n'est pas, dis-je, jusqu'à l'*Alouette*, dont la mélodie ne sombre dans la même note endeuillée :

Ta voix chante toujours,
Et la mort seule arrête
Tes chants et tes amours.

Ce serait le cas de dire « évidemment. »

Ah ! ce n'est pas gai, de rencontrer ainsi la mort à chaque pas. N'est-ce pas M. Gabriele d'Annunzio qui a fait un roman intitulé : *Le triomphe de la mort*? — Ce titre pourrait s'appliquer éminemment à l'œuvre poétique de notre Crémazie. C'est un véritable triomphe de la mort. Son spectre est là, qui domine tout. Comment expliquer une pareille mentalité? Un critique a voulu y voir un effet du romantisme, lequel, on le sait, a inventé, ou remis en honneur, le goût du macabre. Mais il y a mesure à tout. Et ce barde aurait pu être bon romantique, et bien de son siècle, sans déranger ainsi les morts à tout bout de champ. Je pense que son œuvre n'y aurait rien perdu. —

D'autres ont prétendu que cette pensée de la mort, toujours présente aux poèmes crémaziens, a son explication dans la foi profonde et l'esprit si chrétien de ce barde. — Je serais tenté d'y voir, plutôt, un reflet de la mélancolie propre à son tempérament, mélancolie aggravée chaque jour par les perspectives d'avenir qu'il entrevoyait. Car, la ruine dans laquelle il s'est englouti, s'était préparée longtemps à l'avance ; il l'avait pressentie, il l'avait reconnue inévitable. Et l'attente de cette catastrophe fatale avait, certes, suffi à teindre de noir son imagination, et à la faire se complaire dans les idées funèbres. Crémazie était, dès lors, si malheureux que la pensée de la mort ne pouvait que lui être douce.

Je passe à une autre source d'inspiration, où Crémazie a puisé, et qui lui a sûrement fourni ses meilleurs vers. Car s'il doit vivre comme poète, ce sera pour avoir chanté son pays, et pour avoir donné un corps, une forme peut-être définitive, à des sentiments qui flottaient alors dans l'air, s'ils se sonté vaporé depuis, ou plutôt s'ils ont évolué, et pris un caractère bien différent.

Le sentiment que Crémazie entretenait pour la France, paraît bien aujourd'hui un peu naïf et suranné. Il s'est donné, à son égard, un rôle de saule-pleureur. Ce qu'il en a exhalé de plaintes au sujet de l'abandon où nous avions été laissés, de soupirs vers un retour possible de notre Mère ! Or, ce thème a été tant de fois repris, et tellement rebattu, qu'on s'en est fatigué. Et d'ailleurs, les liens qui nous rattachaient à la France se sont de plus en plus distendus et relâchés. L'enfant a grandi ; il est sorti de

tutelle ; il a pris conscience de lui-même ; il s'est mêlé aux autres races qui habitent le même sol, et s'est senti, avec elles, devenir une « nation ». De sorte qu'il ne comprend plus bien l'état d'âme de ses pères, leurs regrets, leur nostalgie de la France. Mais Crémazie écrivait, voici plus d'un demi-siècle. Et, pour apprécier exactement ceux de ses poèmes qui lui font le plus d'honneur, il faut se rappeler la disposition psychologique, primitivement régnante dans une partie, du moins, de notre population, et respirer l'ambiance de cette cité, si française, qu'était le vieux Québec.

Quoi qu'il en soit, c'est au sentiment français que Crémazie doit ses inspirations les plus heureuses.

Prenons, par exemple, « Le vieux Soldat canadien ». — Ce vétéran d'une guerre malheureuse n'a jamais voulu prendre son parti de la défaite. Son cœur garde l'espoir de revoir flotter ce drapeau pour lequel il a combattu et souffert :

Quand le vent favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts.
Et là, sur ce grand fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards.

Et le chant qui suit, où chaque strophe se termine par le vers, très simple et très beau :

Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Cette pièce a un incontestable caractère de grandeur et

de sincérité ; elle offre un intérêt dramatique, elle est imprégnée d'une émotion profonde. Le poète éprouve vraiment ce qu'il décrit ; il est entré dans l'âme de son héros, il partage son rêve touchant. Ce vieux soldat incarne les aspirations de toute une génération, celle d'après la guerre. Et, sans doute, dans les vœux qu'il exprime, dans son insistance à croire au retour des « fleurs-de-lys », il faut faire la part de la poésie, de l'imagination. Mais nous ne croyons pas que Crémazie ait forcé la note. Il a seulement embelli, et synthétisé pour toujours, en la personne de son vieux soldat, des sentiments et une attitude qui furent très réels, à une époque déjà ancienne, et qui ont honoré nos pères. Il aurait dû s'en tenir là. Car l'invraisemblable commence quand son héros, mort déjà depuis longtemps, se lève de sa tombe avec tous ses compagnons d'armes, pour venir saluer le drapeau français, en visite dans le port de Québec, avec la frégate *La Capricieuse.* Ce dénouement mélodramatique me gâte un peu cette inspiration, jusque-là si belle et si naïve. Et pourquoi faut-il que Crémazie ait finalement cédé à son goût du macabre ? N'empêche que c'est là, à notre avis, l'une des choses les plus vécues et les plus senties, qu'il nous ait laissées.

« Le Drapeau de Carillon » remue en nous les mêmes fibres, et nous cause la même espèce de frisson patriotique.

Crémazie s'est montré assez sévère pour cette dernière composition. « A mon avis, écrivait-il, c'est une pauvre affaire, comme valeur littéraire. Ce qui a fait la fortune de ce petit poème, c'est l'idée seule, car, pour la forme, il ne vaut pas cher. » — J'irai plus loin, et j'ajouterai que, si ce poème a toujours un tel succès, s'il est devenu, parmi

nous, immortel, c'est aussi grâce au vêtement sonore qu'on lui a mis. Il doit certainement beaucoup à la musique grave, solennelle, héroïque, vraiment martiale, teintée de tristesse auguste, dans laquelle nous sommes accoutumés d'entendre se dérouler les strophes de ce chant d'adieu. Mais soyons juste. Si « le Drapeau de Carillon » a pu suggérer à l'artiste de telles notes majestueuses, si riches en vibrations éclatantes et profondes, c'est sans doute qu'il avait une âme, toute pétrie par de grands et mélancoliques souvenirs, une âme d'épopée.

« J'aime le son du cor le soir au fond des bois. »

Peu nous importe que ce poème ne soit peut-être pas supérieusement ciselé, et qu'il languisse par bouts. Le Canadien-français aimera éternellement l'entendre retentir, et frémira à ses accents. Il suffit pour sacrer à tout jamais Crémazie du titre de barde populaire, en qui s'est incarnée l'âme antique de notre race.

Crémazie a magnifiquement chanté la vie préhistorique de notre Canada, dans les premières strophes de son poème pour le deux-centième anniversaire de l'arrivée de Monseigneur de Laval en Canada :

O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore !
Te souvient-il des jours où tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque,
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où mirant dans les ondes
Le feuillage orgueilleux de leurs branches fécondes,
Tes immenses sapins saluaient ton réveil?
Où déployant les dons de la grande nature,
Tu montrais, reposant sur un lit de verdure,
Ta sauvage grandeur aux rayons du soleil?...

Il y a là bien des chevilles, bien des épithètes malheureuses. Mais que c'est grand comme image, puissant comme évocation ! Et qui peut résister à l'intensité de sentiment qui se dégage de ces vers?— L'amour de son pays a encore inspiré à Crémazie *Les Mille Iles*, — *Le Canada*, — *Fête Nationale.* Je répète que toutes ces pièces, à base de patriotisme et de nationalisme, sont les plus savoureuses du recueil. Regrettons donc que le barde n'ait pas exploité plus à fond cette veine, et qu'il ait, au contraire, dispersé son talent en des sujets desquels il n'a souvent tiré que des choses sans grand caractère.

Quant à la forme de la poésie crémazienne, — ce ne serait pas, d'abord, un mince travail, que d'essayer de démêler ce qui lui appartient en propre, de ce qu'il a emprunté aux poètes français qui avaient alors le plus de vogue. Je ne dis pas qu'il les ait plagiés. Non, mais il les avait beaucoup lus, et il avait fini par s'assimiler leurs rythmes, et même certaines de leurs tournures et de leurs expressions. Et, comme il avait une mémoire étonnante, cela était resté profondément gravé dans son cerveau. Et, quand il s'était mis à composer lui-même, sa muse n'a pas toujours bien distingué entre ce qui était original, et ce qui était simplement reminiscences d'auteurs déjà lus. J'en donne des exemples.

Dans *le Drapeau de Carillon*, toute une série de strophes commence ainsi :

... « Regrettez-vous encor ces jours de Carillon ? ...
... « Regrettez-vous ces jours où lâchement vendus ?...

Or, Alfred de Musset avait dit avant lui, dans son *Rolla :*

... « Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
« Pensait et respirait dans un peuple de dieux ? »...

Egalement, dans les stances sur *les Morts*, plusieurs strophes s'ouvrent par ces mots :

« Priez pour vos amis, priez pour votre mère »...

« Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie »...

« Priez encor pour ceux, dont les âmes blessées »...

Or, cela rappelle, d'un peu trop près, la célèbre pièce de Victor Hugo, *La prière pour tous*, où il y a des choses comme ceci :

« Ma fille, va prier. Vois, la nuit est venue...

« Ma fille, va prier. D'abord, surtout, pour celle
« Qui berça, tant de nuits, ta couche qui chancelle...

« Va prier pour ton père »...

Le mouvement général de la pièce *A la mémoire d'un soldat de l'Empire*, évoque tel des Iambes d'Auguste Barbier :

« O Corse à cheveux plats, que ta France était belle
« Au grand soleil de Messidor »...

Et que d'autres réminiscences l'on pourrait signaler encore ! Ce n'est peut-être pas très grave. Mais l'on aimerait autant ne pas les rencontrer.

— Il y a des erreurs de composition. Pourquoi, par exemple, dans les *Mille-Iles*, la petite hirondelle sauvage s'en va-t-elle faire ce long détour à travers tous les mondes, avant de venir se reposer dans ce nid de verdure, les Mille-Iles, *paradis du Saint-Laurent ?* — Il semble que ce long voyage n'ait été qu'un prétexte à l'auteur, pour nous décrire du bric-à-brac, un orientalisme pâle et imprécis, ne reproduisant aucune vision personnelle et directe.

Il y a des contre-sens historiques. Comme lorsqu'il dit de Napoléon Ier :

« Il alla demander asile et solitude
« A l'immensité de la mer ».

Oh ! j'en demande mille pardons à notre poète. La captivité de Sainte-Hélène donne un démenti formel à ce distique. Napoléon n'alla pas à Sainte-Hélène, mais on l'y envoya, ce qui n'est pas la même chose ; — on l'y envoya de force, contre son gré, au mépris du droit des gens, en violant les lois les plus saintes de l'hospitalité ; on l'y envoya parce qu'on voulait s'en défaire, et qu'on savait très bien que, sous ce climat meurtrier, le grand Empereur ne serait pas longtemps avant d'agoniser et de mourir. Comme Victor Hugo était plus dans le vrai, quand il a représenté Bonaparte prisonnier :

... « Sous les verrous des rois puissants »...

Et Crémazie devait être distrait le jour où il a composé ces deux vers malencontreux.

Il y des images risquées et forcées. Celle-ci, entr'autres :

« Ces clochers rayonnants dont les flèches aiguës
« Au sauvage étonné montrent du doigt le ciel »...

Je comprends que le sauvage soit étonné. On le serait à moins. « Des flèches qui ont des doigts », — non, vraiment, ça ne se voit pas tous les jours.

— Et il y a des chevilles, en très grand nombre, hélas des constructions laborieuses ; des vers difficiles. Ainsi, dans *le Drapeau de Carillon :*

« L'intrépide guerrier *que l'on vit des lys d'or*
« Porter à Carillon l'éclatante bannière »...

Et dans *l'envoi* aux marins de la *Capricieuse :*

« Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes,
« Où vous avez revu vos antiques Bretagnes,
« Au village de vous parleront bien longtemps »...

Pour des licences, — en voilà, je pense, et d'un peu considérables.

Cependant, en dépit de ces imperfections, et de bien d'autres encore, Crémazie fait bien le vers. Et l'on en relève, par ci par là, de très harmonieux. Est-ce que celui-ci, que je cueille dans *Le Chant des Musulmans*,

« Et la source qui coule au pied des térébinthes »

n'est pas véritablement berceur? Sans être un virtuose, il a ordinairement donné un tour acceptable à ses rêves, et parfois il s'élève jusqu'à la beauté verbale. Son rythme a toujours de la gravité, et il atteint, par la vertu même du sentiment dont il est rempli, à la grandeur. Fréchette, incontestablement, a plus de « métier », mais qu'il a le souffle court, et combien il se paie de mots! C'est un admirable ciseleur. Hélas! sa forme chatoyante dissimule mal l'indigence de l'idée. Son intuition lyrique ne va pas au delà de la surface des choses, et il est assez rare de rencontrer chez lui l'émotion intense. Son sentiment est à fleur de peau. Et il se joue dans les impressions légères. Quand il rencontre une idée, il la délaye et la noie en des phrases nombreuses, qui ne font qu'attester la richesse de son vocabulaire. Crémazie, au contraire, rend un son qui vient des profondeurs de l'âme. Il a sans doute des côtés lyriques. Je n'en veux pour preuve que cette ballade, dans *La promenade de trois morts* :

O larme de ma mère,
Petite goutte d'eau,
Qui tombes sur ma bière
Comme sur mon berceau ;

O fleur épanouie
De l'amour maternel ;
Larme sainte cueillie
Dans les jardins du ciel ;

Ah! coule, coule encore,
Sur mon front pâle et nu,
Dure jusqu'à l'aurore
Bonheur inattendu.

Si tu savais, ma mère,
Comme il fait sombre et noir,
Dans cette fosse amère,
Où la brise du soir,

Ni l'aurore vermeille,
Ne viennent plus jamais
Porter à mon oreille,
La chanson des forêts...
....

Et, quand son talent s'échappe ainsi en des explosions lyriques, on sent que cela part d'un cœur sérieusement attendri, et que cela n'est pas un simple exercice musical, mais l'expression d'un sentiment réel, et que ce n'est pas seulement l'enveloppe, mais l'essence même de son être, qui est affectée. Pourtant, c'est moins comme lyrique qu'il me frappe, que par une certaine tendance, qui indique que, en d'autres entours, et en des conditions matérielles et morales différentes, il aurait pu devenir un poète proprement philosophique. Il a de la pensée, et il a une aptitude à creuser un sujet, à en tirer des ressources abondantes. Son inspiration n'est pas tout de suite à bout d'haleine, mais elle se prolonge et s'attarde. Et qui sait si la mélancolie, qui imprégne son œuvre, même ceux de ses vers où il essaie d'être gai ou serein, ne lui donne pas cet étrange charme, qui fait qu'elle nous attire, plus irrésistiblement que les autres essais poétiques canadiens ?

Pour bien juger, d'ailleurs, de cette œuvre, pour en apprécier tout le mérite, comme pour en excuser tous les tâtonnements et les faiblesses, il faut tenir compte des

conditions, assez peu favorables, au milieu desquelles elle a pris naissance et s'est développée.

Tous ces poèmes sont datés de Québec ; — et le Québec d'alors n'était, certes, pas ce qu'il est devenu depuis, par le mouvement de sa vie propre, et grâce aux infiltrations plus larges de l'intellectualisme européen. Le barde les avait donc composés, avant d'avoir pris contact avec les milieux, si cultivés, de là-bas. Et si, plus tard, il semblait leur prêter si peu de valeur, et prononçait sur eux la parole que nous avons déjà citée : « Qui songera à mes pauvres vers dans vingt ans ? »— c'est que, sans doute, l'expérience, et les lumières qu'il avait acquises, lui en faisaient mieux voir, et lui en exagéraient même les défectuosités. A Québec, — nid de pierre d'où se sont envolées les inspirations crémaziennes ; — le poète était à peu près seul avec ses rêveries. Qu'est-ce donc qui pouvait activer sa muse ou la diriger ? Il devait se suffire à lui-même, et opérer de son mieux le difficile travail de l'art. Le meilleur de son temps était, du reste, pris par l'âpre souci du pain quotidien. Et quoi d'étonnant que son génie en ait souffert ? S'il y a une chose qui demande, pour être cultivée avec succès, sinon les loisirs dorés, du moins l'entière liberté de l'esprit, n'est-ce pas la poésie ? Or, le malheureux Crémazie n'a eu ni l'un ni l'autre. La Muse est jalouse, et elle n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui sacrifient tout pour elle, qui s'abandonnent, corps et âme, à ses caprices. En art, comme en spiritualité, nul ne peut servir deux maîtres. Par la force des circonstances, beaucoup plus que par un effet de sa volonté, ce barde a dû joindre au maniement des affaires le culte de la beauté immatérielle. Et c'est pourquoi son

effort vers l'idéal est resté incomplet. Mais ne devons-nous pas le louer d'avoir pu nous léguer des créations durables, quand tout paraissait conspirer pour tuer en lui le dieu ?

Monseigneur

Mesdames, Messieurs

J'ai fini cette étude où j'ai essayé d'apprécier le talent de Crémazie, tel qu'il s'est révélé dans ses lettres, dans son journal, et dans ses poésies. La note générale en est trop sympathique, il me semble, pour que j'aie besoin de m'excuser d'avoir dû faire quelques réserves, en ce qui regarde ses poésies surtout. Le rôle du critique est vraiment agréable, lorsqu'il se borne à relever aussi peu d'imperfections qu'en présente l'œuvre de notre poète. Et, je ne demandais pas mieux, vraiment, que de pouvoir concilier ma patriotique affection pour ce barde, avec l'impartialité du jugement littéraire.

Il a dit de notre Canada :

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
Et ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux,
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait dormir où dorment ses aïeux !

Hélas ! ce souhait, pourtant si légitime, ne devait pas s'accomplir pour lui. Un jour, il dut s'éloigner de nos rivages, et on ne le revit plus. Or, l'exil marqua la fin de ses chants. Le sort cruel n'avait pas empêché un Dante, un Tasse, de nous donner d'immortels poèmes. Et qui

sait s'ils n'avaient pas puisé le meilleur de leurs inspirations dans leurs infortunes mêmes? Qui sait si la lutte contre la destinée tragique n'avait pas aiguillonné leur génie? Tandis que toute faculté créatrice sembla s'éteindre en notre Crémazie, du jour où il dut prendre le chemin de l'étranger. On eut dit qu'avant de s'en aller, il avait, comme les bardes de Sion, suspendu sa lyre à quelque arbre bordant notre grand fleuve. Car, on n'entendit plus ses harmonies, dont quelques-unes, avec leur profondeur et leur sincérité d'accent, avaient ému, et continueront de bercer délicieusement notre âme canadienne, de l'attendrir aussi. Ou si, dans l'isolement, il chanta encore, ce ne fut plus que pour lui. L'écho ne nous a pas apporté les strophes, peut-être sublimes et déchirantes, en lesquelles il a modulé sa douleur.

La misère en fit le prosateur que nous connaissons. Les « lettres » qu'il nous a envoyées de là-bas, ainsi que le « journal » qu'il y a rédigé, en nous révélant un autre aspect de son talent, l'ont placé parmi nos meilleurs écrivains. Dans ces notations, d'ailleurs, reparaît le poète et l'artiste qu'il était.

L'ensemble de son œuvre consacre à jamais sa mémoire, et suffira pour éterniser dans nos cœurs son souvenir.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

—

Achevé d'imprimer

le 25 avril

mil neuf cent dix

par

Laflamme & Proulx

Québec



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 02 10 08 22 9